

L'ESPAGNE
ET LES
ESPAGNOLS
DANS L'ŒUVRE D'
HONORÉ DE BALZAC

*Thèse présentée à la Faculté des Lettres pour le Doctorat
de l'Université de Paris*

PAR

Victor L. LEATHERS, M. A.

UNIVERSITÉ DE MANITOBA



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1931 —

L'ESPAGNE ET LES ESPAGNOLS
DANS L'ŒUVRE D'HONORÉ DE BALZAC



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552008_0032

L'ESPAGNE
ET LES
ESPAGNOLS
DANS L'ŒUVRE D'
HONORÉ DE BALZAC

*Thèse présentée à la Faculté des Lettres pour le Doctorat
de l'Université de Paris*

PAR

Victor L. LEATHERS, M. A.

UNIVERSITÉ DE MANITOBA



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1931 —



PRÉFACE

On écrira toujours sur Balzac, a dit un des amis du grand romancier, et du vivant de l'écrivain, la prophétie commençait à s'accomplir. De nos jours, plus que jamais, on s'occupe de toutes les manifestations de ce cerveau immense, comme si la distance nous donnait meilleure perspective pour l'étude du vaste édifice que nous appelons la Comédie Humaine.

Ce livre voudrait être une contribution modeste à la compréhension d'une des « Orientations étrangères » de l'homme qui, à son propre aveu, voulait faire avec sa plume ce que Napoléon avait voulu faire avec l'épée, ambition beaucoup plus bienfaisante pour les autres pays de l'Europe, aussi bien que pour la France, rêve qui, nous osons dire, s'est accompli, tant la célébrité du créateur d'Eugénie Grandet et du Père Goriot, de Rastignac et de Bixiou, de M^{me} de Mortsauf et de Vautrin s'étend aujourd'hui à travers le monde entier. Tout étudiant des œuvres de Balzac se sent appartenir à une armée de travailleurs dont les découvertes et les idées l'encouragent et l'inspirent ; on reconnaît sa dette envers maints prédécesseurs consciencieux et loyaux qui ont tous apporté leur contribution. Je voudrais que cette étude méritât une place, quelque modeste qu'elle fût, parmi tant de travaux.

Je tiens à exprimer ma gratitude à tous ceux qui m'ont aidé dans mon travail. Comme tout balzacien de nos jours, je rends tribut à M. Marcel Bouteron qui avec une bonté inlassable m'a fait bénéficier maintes fois de sa profonde connaissance de tout ce qui concerne Balzac et son temps. A mon maître, M. F. Baldensperger, je voudrais exprimer ma reconnaissance sincère pour l'inspiration et la sympathie que j'ai reçues de lui, aussi bien que pour les éclaircissements qui m'ont été fournis sur mon sujet par son livre sur le grand romancier.

Que M. Henri Girard accepte aussi ce témoignage de ma reconnaissance ; ses conseils et son œuvre magistrale sur Emile Deschamps m'ont été également précieux. Je rappellerais enfin deux de mes anciens professeurs au Canada, M. F. C. Green, de l'Université de Toronto, qui m'a tant inspiré et encouragé, et M. W. F. Osborne, de l'Université de Manitoba, qui le premier m'a fait connaître les beautés et les gloires de la littérature française.

Paris, Mars 1931.

V. L. L.

INTRODUCTION

« L'Espagne est un nom magique, non seulement pour réveiller des souvenirs dans une âme capable d'en avoir, mais aujourd'hui, ce nom est attaché à une partie de ce que nous avons conservé dans notre mémoire de bonheur et de malheur. Rien n'est évoqué vainement dans les souvenirs de l'Espagne... tout prend une voix et répond¹ ». Ces mots de la duchesse d'Abrantès indiquent, assurément, une attitude très répandue en France pendant toute la première moitié du XIX^e siècle, époque où les liens entre la France et sa voisine des Pyrénées se faisaient sentir de tant de façons diverses. Ceux qui s'étaient battus en Estramadure et à Vittoria, les pères des morts de Tarragone, les hôtes des prisonniers espagnols en France, les partisans et les adversaires de l'intervention de 1823, les admirateurs des exilés politiques de 1830, les porteurs de bons espagnols s'enrageant contre les Cortès, les ministres harcelés par les importunités de la reine-mère Christine, les jeunes écrivains romantiques à la recherche de la couleur locale, presque tout le monde en France s'intéressait, de gré ou de force, à l'Espagne entre 1800 et 1830. Cet intérêt général s'est largement reflété dans la littérature de cette période, et la *Comédie Humaine*, miroir fidèle de la société de la Restauration et de la Monarchie de juillet, porte en maints endroits les traces de cette orientation péninsulaire de la pensée française. Avant d'aborder notre tentative de retracer la part de l'Espagne dans l'œuvre du grand romancier, qu'on nous permette quelques remarques préliminaires, un peu disparates en apparence, mais nécessaires à notre avis pour bien faire comprendre l'attitude générale de notre auteur à l'égard de l'Espagne et du peuple espagnol.

« Mon nom » écrit Balzac en 1836, « est sur mon extrait de naissance, comme celui de M. de Fitzjames est sur le sien... s'il est celui d'une vieille famille gauloise, ce n'est pas ma faute. Mon nom

1. M^{me} d'Abrantès, *Mémoires*, 1832, Tome 8, page 158.

de Balzac est mon nom patronymique ». Il voulait ainsi soutenir ses prétentions au droit de se servir de la particule, un privilège que l'on n'avait pas hésité à lui disputer. Ce débat ne nous intéresse guère. Comme le dit un critique moderne¹, si Balzac n'a pas hérité cette marque de la noblesse, il l'a conquise, il a gagné le droit de la porter par ses œuvres. Son origine éthique, au contraire, à cause de son influence sur sa pensée, nous intéresse au premier chef. Pour notre étude, il ne suffit pas de dire, comme on l'a déjà dit, qu'il était tout simplement un Français² ; son ascendance mérite au moins un coup d'œil.

Lorsque le romancier déclare qu'il n'est pas « gentilhomme dans l'acception historique et nobiliaire du mot », il indique une vérité qui n'était pas très flatteuse pour son orgueil, mais qui était indiscutable. Sa famille était en effet fort ancienne. Les Balzac d'où il sort était une vieille tribu d'origine très humble, habitant les plateaux de la région d'Albi. N'est-il pas permis de supposer que ces Albigeois ont laissé des traces de leur hétérodoxie dans l'esprit de leur grand descendant ? C'était une race de paysans laborieux, attachés à la terre, s'y cramponnant malgré les fléaux de l'invasion ou de la guerre civile, les lourds droits de seigneur, les rudes coups portés par la nature elle-même. De temps en temps, un fils parvenait à obtenir son entrée dans l'armée comme officier, ou arrivait à desservir quelque petite église de campagne. Mais le gros de la tribu se composait de simples laboureurs³. En 1746 naquit Bernard-François Balzac, le père d'Honoré, fils aîné d'un paysan pauvre. Il avait de l'ambition, et ne voulait pas continuer la lutte avec la terre ingrate. Il entre d'abord dans l'étude d'un notaire royal, et plus tard s'en va à la capitale où il parvient à se faire recevoir dans un emploi du gouvernement. Là, il épousa la fille d'un de ses chefs, beaucoup plus jeune que lui. La mère du grand romancier était Parisienne de race et d'esprit.

Dans une de ses lettres, Balzac, en parlant de sa mère, fait mention de « cette imagination qu'elle m'a donnée⁴ ». Pour un romancier, c'était déjà un don magnifique, mais il semble avoir été presque toute la contribution de M^{me} Balzac au caractère de son fils. C'est, paraît-il, de l'autre parent que sont venus les traits saillants de

1. E. Biré. *Honoré de Balzac*, Paris, 1897.

2. E. Faguet. *Balzac*, Paris, 1913.

3. Sur la famille de Balzac, voir L. Lumet (*Revue de Paris*, 15 février, 1923).

4. *Correspondance*, Paris, 1879, Tome I, page 129.

sa nature, des traits qui sont presque tous ceux du Midi. Le père tenait fièrement à son origine méridionale, et s'en vantait en toute occasion. Il en avait toutes les caractéristiques les plus marquées, les portait à l'exagération même, car il n'y a pas de doute, Bernard-François était un original bien qu'il fût un homme très agréable. Dans le fils, le méridional était souvent corrigé par le parisien, son esprit étant tour à tour plein d'imagination, et réglé par les besoins les plus pratiques. Mais son origine est évidente partout et spécialement dans un grand nombre de ses écrits. Paul Lacroix, dans le *Mercur*e du XIX^e siècle, en discutant l'auteur des *Scènes de la Vie Privée*, parle de son « imagination méridionale ».

La naissance de Balzac à Tours n'était, on se le rappelle, qu'un accident de la vie de fonctionnaire que menait son père. Le romancier ne s'est jamais regardé comme indigène de ce pays. Il écrit au contraire : « Je ne suis pas Tourangeau moi, je suis de sang méridional ». Ce n'était pas qu'il méprisait ou détestait la Touraine. Il en a donné même quelques tableaux bien flatteurs ; en 1841, il cite dans *Le Martyr Calviniste* ce beau passage : « Il existé en France une province qu'on n'admire jamais assez. Parfumée comme l'Italie, fleurie comme les rives du Guadalquivir... toute française, ayant toujours été française contrairement à nos provinces du Nord abâtardies par le contact allemand, et à nos provinces du Midi qui ont vécu en concubinage avec les Maures et les Espagnols ; cette province pure, chaste, brave et loyale, c'est la Touraine ¹ ». Cependant, le sang du Midi coule dans ses veines, les fanfaronnades du Midi ornent ses conversations. « Il appartient moins à ces provinces du centre... qu'au pays de son père, au Languedoc. Par sa verve jaillissante et triviale, par sa fougue, sa mobilité d'esprit et ses perpétuelles illusions, Balzac est un Français du Midi ² ». On pourrait donc croire, à ce qu'il nous semble, que par sa race l'auteur aurait pu bien avoir une certaine sympathie pour les peuples méridionaux, une certaine compréhension innée de leur âme et de leur nature.

Si par sa race, l'auteur a pu être disposé à une certaine sympathie envers les peuples du Midi, il n'a pas, certainement, renforcé cette inclination par des études approfondies de la langue ou de la littérature espagnole. L'auteur de la *Comédie Humaine* ne savait ni lire ni parler l'espagnol, sa connaissance de la langue semble avoir

1. *Les Tourelles, histoire des châteaux en France*. L. Gozlan.

2. A. Le Breton. *Balzac, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1905, page 1.

été des plus élémentaires. Balzac n'était, à ce qu'il paraît, qu'un linguiste très médiocre. Quand il parle de lire les contes de Bandello dans le texte original, il nous est permis de croire qu'il exagère un peu pour donner bonne impression de ses capacités linguistiques. Mais quelque élémentaire que fût sa connaissance de l'italien, elle était plus étendue que celle de l'espagnol à en juger par la fréquence avec laquelle il se sert d'expressions et de mots des deux langues. Son vocabulaire espagnol se réduit à une dizaine de mots dont la plupart comme *hidalgo*, *médianoche*, *jocoso*, *Eldorado*, sont des mots presque naturalisés en France, des termes d'art, des expressions communes aux langues occidentales, des noms historiques comme Buen Retiro. Deux ou trois autres tels que *verdugo* ou *demonio* lui ont été fournis évidemment par des gens qui avaient vécu en Espagne comme M^{me} d'Abrantès, ou qui semblable à Félix Davin voulaient donner un peu d'atmosphère locale en se servant à tout propos des jurons que les militaires avaient vite relevés dans le parler de leurs ennemis. Le couvent de *Los Dolores* où se retire la meurtrière de Paquita Valdès a été presque certainement suggéré par le roman de Davin dans lequel ce couvent joue un rôle si important. Balzac aurait bien voulu nous faire croire que cette langue lui était assez familière pour qu'il en parlât en amateur. Ainsi, il écrit, en décrivant une femme charmante et accomplie : « Semblable à ces voyageurs cosmopolites, elle raconte les merveilles des pays qu'elle a parcourus. Elle entremêle ses discours de mots appartenant à plusieurs langages. Les images passionnées de l'Orient, le mouvement original des phrases espagnoles, tout se heurte, tout se presse ». (*Physiologie du Mariage*). Mais malgré ses petites prétentions, il est assez certain que l'auteur ne se soit pas inspiré sur la Péninsule en lisant dans la langue espagnole.

Il n'est pas non plus allé en Espagne pour s'inspirer sur place comme le faisaient tant de romantiques, comme il faisait très souvent lui-même avant d'écrire ses romans. Une seule fois dans sa correspondance, il est question d'aller dans les Pyrénées. Mais le travail impitoyable le poursuit, il lui faut renoncer à cette excursion qui nous aurait valu peut-être quelque petit chef-d'œuvre ¹.

1. Une lettre de M^{me} Carraud 16 juin 1832. « Savez-vous qu'à votre place j'aimerais bien mieux faire un long séjour au pays basque que votre voyage d'Italie ?... Au pays basque, des mœurs nouvelles, étranges,... des traditions inconnues et pleines de charmes peuvent être mises en œuvre. Un de mes frères y est demeuré un an, et le souvenir qu'il en a rapporté a survécu à tout ». (M. Bouteron. *Une amitié de Balzac. Revue des Deux Mondes*, décembre 1922).

Peut-être au contraire regardait-il ce pays romanesque comme une contrée de rêve qu'on pourrait détruire ou déflorer en y faisant visite. Il avait peut-être écouté Eugène Guinot, le créateur du *Courrier de Paris*, qui, après être allé dans ce pays enchanteur, était revenu complètement désillusionné. « Je me suis gâté mon Espagne en y allant », répétait Guinot souvent à ses amis, « car je vous assure qu'il suffit d'y aller une fois pour qu'il ne vous prenne plus jamais la fantaisie d'y bâtir des châteaux ». Balzac semble avoir eu, lui aussi, cette même idée au sujet des pays exotiques et romanesques. Dans *Facino Cane*, il esquisse les merveilles de Venise, et dépeint les images mentales de la cité évoquées par la vue de « cette figure ruinée ». Il se promène dans son imagination par toute la ville. « Je contemplais... toutes ces merveilles, avec lesquelles le savant sympathise d'autant plus qu'il les colore à son gré, et ne dépoétise pas ses rêves par le spectacle de la réalité ». C'est, au moins en partie en suivant cette méthode que Balzac a suscité son Espagne, surtout son Espagne pittoresque.

Les sources principales d'où il tirait son inspiration et ses détails précis, lorsqu'il en voulait, étaient par conséquent la lecture et la conversation.

Comme Voltaire, comme Hugo, comme la plupart des grands écrivains, Balzac était un lecteur énorme et presque omnivore. En dédiant *Les Employés* à la comtesse Serefina san Severino, il écrit : « Obligé de tout lire pour tâcher de ne rien répéter, je feuilletais il y a quelques jours les trois cents contes de il Bandello ». Il lisait, paraît-il, avec une rapidité extraordinaire, en saisissant parfaitement bien les idées. Sa description de Louis Lambert à l'âge de seize ans est évidemment celle du jeune Honoré. Sa sœur Laure nous le dit aussi. Voici comment il présente son héros juvénile : « La lecture était devenue chez Louis une espèce de faim que rien ne pouvait assouvir ; il dévorait des livres de tout genre. L'absorption des idées par la lecture était devenue chez lui un phénomène curieux ; son œil embrassait sept à huit lignes d'un coup, et son esprit, en appréciait le sens avec une vélocité pareille » (*Louis Lambert*). Quelquefois, on retrouve avec facilité les lectures qui ont inspiré tels ou tels ouvrages. Il s'indigne à la peinture de Louis XI dans *Quentin Durward* ; avec *Maître Cornelius*, il rétablit la vérité historique. *Les Proscrits* est le résultat d'une étude assez sérieuse de Dante. Il dévore les livres mystiques que sa mère collectionnait si ardemment, et le voilà qui écrit *Séraphita*. On peut,

nous croyons découvrir, les sources semblables de certains de ses écrits sur l'Espagne.

La conversation n'était pas moins importante comme source d'idées et de renseignements, surtout pendant les années où Balzac fréquentait les salons littéraires des romantiques. Ses contemporains témoignent tous de la brillance de sa conversation en compagnie : « Quel curieux livre, » écrit Champfleury, « On eût pu faire intitulé : *Les conversations de Balzac...* car Balzac fut l'un des plus étonnants conversationnistes de notre temps. Rêves dorés, plans, inventions, voyages, tout tenait dans ce cerveau immense que la mort seule put paralyser¹ ». Fontaney aussi nous laisse dans son journal intime plusieurs remarques sur cette conversation magnifique. Il décrit « M. de Balzac parlant de ses livres et de sa cuisine ». Chez M^{me} Ancelot, il fait mention de Balzac qui, « était là contant et pérorant ». Une autre fois c'est un véritable régal. « Balzac nous a conté avec un étrange et incroyable aplomb. Delphine l'aidait, et lui donnait des idées ». Car il savait écouter aussi au besoin, lorsque son interlocuteur suscitait son intérêt. Il passe une soirée avec Martin le fameux dompteur de lions ; il l'interroge ardemment. Puis il rentre chez lui pour écrire d'un trait cette petite scène militaire *Une Passion dans le Désert*. Mis par hasard en tête à tête avec Vidocq, qui de voleur s'était transformé en policier, il reste avec lui toute la nuit, occupé à manger des pêches, pendant que l'ex-galérien raconte ses aventures et celles de ses compagnons de bagne, histoires émouvantes et tragiques dont on trouve maintes traces dans les avatars de Vautrin. Nous verrons plus tard l'insistance avec laquelle il demandait la collaboration des « vieux de la vieille » pour écrire la vaste *Bataille* qui l'a hanté pendant une grande partie de sa vie.

En épiant tout le monde, il griffonnait quelquefois des notes ; il avait bien son « livre de cuisine », l'album sur lequel il jetait de temps en temps des idées et des sujets. Mais il se fiait surtout à sa mémoire extraordinaire pour ses tableaux, ses comparaisons, ses illustrations. C'était un don qu'il possédait, dont il se vantait parfois, un don qu'il attribue aussi à Louis Lambert. « Sa mémoire était prodigieuse. Il se souvenait avec la même fidélité des pensées acquises par la lecture et de celles que la réflexion ou la conversation lui avait suggérées. Son imagination... s'était développée au point de lui permettre d'avoir des notions si exactes sur les choses

1. J. Champfleury. *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, 1861, page 101.

qu'il percevait par la lecture seulement que l'image imprimée dans son âme n'eût pas été plus vive s'il les avait réellement vues ». (*Louis Lambert*). L'imagination vive, le pouvoir de visualiser les choses si naturel chez l'enfant, Balzac l'a gardée jusqu'à sa mort comme en témoigne Gautier, qui en parlant de cette faculté du romancier a dit : « Ce merveilleux don de sa jeunesse, Balzac le conserva toute sa vie, accru encore, et c'est par lui que peuvent s'expliquer ses immenses travaux ¹ ». Cette confiance dans la mémoire et l'imagination explique aussi peut-être certaines inexactitudes, des bévues, des inconséquences qui se sont glissées dans ses œuvres.

Les références à l'Espagne dans les œuvres de Balzac se comptent par centaines ; il a cité maintes fois des auteurs espagnols ; les actions de plusieurs contes se déroulent dans ce pays ; on trouve dans la *Comédie Humaine* plus d'une vingtaine de personnages hispaniques, jouant des rôles plus ou moins importants. Mais l'importance, la signification de tous ces facteurs doivent être contrôlées et jugées rigoureusement si l'on veut formuler une idée juste du rôle de la Péninsule et de ses habitants dans la pensée et l'œuvre du romancier.

En se servant d'une comparaison ou d'une illustration tirée de l'Espagne, il est probable que très souvent l'auteur ne pensait pas spécialement aux qualités particulières de ce sol ou de ce peuple. Il n'avait fait là qu'utiliser des formules communes, comme quelques-uns des mots déjà cités, aux nations de l'Europe. Ces comparaisons ordinaires sont de toute sorte. Tantôt c'est Lucien de Rubempré, quittant son village : « Ce Ferdinand Cortez littéraire emportait peu de chose. » Tantôt ce sont les infortunés du journalisme : « Le journal a ses Ferdinand Cortez malheureux, comme la Bourse a ses ex-millionnaires ». Dans sa *Théorie de la Démarche*, l'auteur s'écrit avec orgueil : « Cette science est à moi. Le premier j'y plante...mon pénon comme Pizzaro en criant : Ceci est au roi d'Espagne ! quand il mit le pied sur l'Amérique ». Parfois, ce sont les richesses fabuleuses de l'Espagne et de ses colonies, qui évoquent la comparaison. « La Belle Hollandaise aurait avalé les revenus de l'archevêque de Tolède ». La créole dispendieuse M^{me} Evangélista mène un train « auquel les mines de Valenciana n'auraient pas suffi ». L'auteur, accusé de mépriser son public, proteste de son respect pour les goûts de ses lecteurs. Les mépriser serait, selon lui, faire un acte de folie car, « d'abord il les aime comme le Marquis de Valenciana doit chérir les bien-aimés terrains d'où il tire annuel-

1. T. Gautier. *Honoré de Balzac*, Paris, 1859, pages 27-8.

lement ses lingots d'or ». Plusieurs des croyances vulgaires, des conceptions populaires sur l'Espagne sont reflétées dans d'autres comparaisons. On lit de « ces Tartuffes pires que les Inquisiteurs » ; Raoul Nathan, bafoué par un cercle littéraire, ressemble à « quelque taureau bardé de banderoles en furie dans un cirque espagnol ». « M^{me} Marneffe », écrit l'auteur dans la *Cousine Bette*, « arrêta cette œuvre de picador ». Le soleil d'Espagne évoque plus d'une référence, quelquefois d'une nature assez imaginative. Le regard de Raphaël plonge du haut de la montagne dans un petit vallon presque constamment à l'ombre, mais dans lequel pénètre de temps en temps un beau rayon de lumière « semblable à la raie d'or qui perce la fente d'un volet et traverse une chambre espagnole soigneusement close pour la sieste ». M^{me} Hanska lui envoie son portrait ; l' amoureux enchanté répond : « Le nouveau venu c'est le soleil d'Espagne réchauffant un homme qui ne jouissait que des lampes de mines et de l'atmosphère des souterrains ». Ces références accidentelles, pour ainsi dire, sont éparpillées dans toutes les œuvres sans groupement significatif, à ce qu'il semble, et sans grande importance dans une discussion de l'influence du pays sur la pensée de l'écrivain. Il est tout naturel de trouver des châteaux en Espagne dans les livres d'un homme qui en a tant bâti.

Il ne suffirait donc pas d'examiner les références sur l'Espagne et sur les sujets hispaniques, de relever les emprunts faits aux auteurs castillans, les imitations possibles de leurs procédés, les appropriations de leurs matières. Il nous faut aussi essayer de rétablir les conceptions variées que Balzac a formulées sur ce pays au cours de sa vie ; il faut tâcher d'entrevoir son interprétation de l'âme espagnole. Nous laisserons parler Balzac lui-même très fréquemment, en nous efforçant toujours de ne pas défigurer ses idées par notre choix des paroles qu'il proférera ; son propre témoignage vaudra souvent mieux que les meilleures pages de ses critiques. Que ses opinions, que ses conceptions sur l'Espagne aient changé, même plusieurs fois, n'a rien de choquant pour nous. Nous voudrions simplement tracer, dans les chapitres qui suivent, une espèce de biographie intellectuelle de l'auteur relativement à un pays qui l'a intéressé vivement de temps en temps, qu'il a négligé quelquefois, mais qu'il n'a jamais oublié complètement, car si son intérêt pour l'Espagne subit des éclipses périodiques, il ne laisse jamais de reparaître bientôt.

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Au moment où Napoléon et ses maréchaux luttaienent en Italie et en Autriche, vers la fin de mai 1799, un des directeurs de vivres de l'armée pour la région de Tours présenta devant l'officier public à la mairie son enfant, né le vingt du mois et à qui l'on avait donné le nom d'Honoré. Mis en nourrice à la campagne, le petit ne rentra chez sa mère que trois ans plus tard. Ensuite, après quatre ans passés sous le toit paternel, il est mis dans le collège de Vendôme le 22 juin 1807. On ne sortait pas du collège pour les vacances, aussi le jeune Honoré a-t-il passé six ans presque sans revenir chez lui. Cette période ne fut pas des plus heureuses à en juger par le tableau que nous en trouvons dans *Louis Lambert*, où l'auteur a dépeint les salles de classe mornes et puantes, le petit préau qu'on utilisait comme champ de jeux, où il a décrit les persécutions dont il était parfois victime, les *pensums* qui pleuvaient sur lui, armé, comme il était pendant toute sa vie, de sa seule plume bien que cette fois elle fût une plume à trois becs.

Nous avons déjà remarqué une de ses consolations, la plus grande de toutes en effet, la lecture. La bibliothèque du collège formait un fonds riche et assez varié ; le catalogue, qui existe aujourd'hui, nous en fait foi avec ses quatre-vingt-deux pages d'index. Là, nous pouvons retracer avec une certaine assurance plusieurs des influences qui se sont révélées plus tard dans l'écrivain. La science y était largement représentée, les œuvres classiques françaises y abondaient, les ouvrages d'histoire s'y trouvaient en grand nombre ¹. Les ouvrages sur l'Espagne auraient été, à ce moment-là en France, assez rigoureusement censurés, surtout les livres contemporains. Mais les jeunes lecteurs pouvaient choisir, sans doute, parmi de nombreux livres de voyages, des mémoires sur la cour d'Espagne, des romans espagnols du siècle précédent. De ces volumes et de ces

1. Voir P. Barrière. *Honoré de Balzac et la tradition littéraire classique*. Paris, 1928.

romans où l'Espagne formait le décor, l'adolescent recevait ses premières conceptions de la Péninsule. Il faut remarquer aussi l'influence indubitable d'un des maîtres du collège, le Père Houdebine qui enseignait l'histoire d'une façon très vivante. Un contemporain de Balzac au collège parle de son ancien professeur en ces termes : « Il remuait les armées de l'Empire d'un bout à l'autre de l'Europe, poussait cent mille hommes avec Soult en Espagne, puis trois cent mille avec Ney sur la Russie sans que cela lui coûtât en apparence le moindre effort d'imagination ». Le jeune Honoré, doué du sens historique, possédant une vive imagination, à l'âge le plus impressionnable, a dû recevoir des empreintes appréciables de ces cours, assaisonnés comme ils étaient des références aux campagnes contemporaines.

A Tours aussi, la famille subissait de fréquents contacts avec ceux qui faisaient la guerre en Espagne. Le père les rencontrait non seulement comme directeur de vivres, mais aussi comme directeur de l'hôpital de la ville. Il jouait dans ces circonstances un rôle vraiment admirable, malgré ses constantes protestations de cynisme et de misanthropie railleuse. M^{me} Surville nous laisse quelques mots à ce propos. « Des épidémies se déclarèrent à plusieurs reprises à l'hospice, notamment lorsque les soldats l'encombrèrent, en revenant d'Espagne. Mon père s'installait alors dans l'hôpital, oubliant sa santé pour veiller au salut de tous ». Les lettres à Honoré renfermaient, on peut s'assurer, maintes doléances de M^{me} Balzac sur la témérité de son mari. Ce sont des souvenirs de ces années que nous trouvons dans les références, comme celle des *Souvenirs d'un Paria*, à « Joanny revenant de l'Espagne où régnait la fièvre jaune ».

Rentré dans le sein de sa famille en 1813, le jeune garçon assistait lui-même au retour des vétérans qui passaient par Tours. Mais un grand changement devait bientôt s'effectuer dans la vie de Balzac. Le père, nommé directeur de vivres à Paris, y ramena la famille entière en 1814. Là, Honoré pouvait suivre les péripéties du drame émouvant qu'était l'histoire de la France pendant les années 1814-1816. Il est assez douteux que des troupes espagnoles aient tenu garnison à Paris lors de l'occupation étrangère. Mais les bandes exotiques de Cosaques, les uniformes éclatants des Autrichiens, mettaient en feu cette imagination d'adolescent ; dans la rue, il rencontrait les grenadiers d'Austerlitz, de Wagram, de Badajoz, de Salamanque. Il a su saisir et garder dans sa mémoire encyclopédique les grands traits d'âme de « ces demi-soldes, ces débris des

années de l'Empire que la Restauration cherchait à anéantir. Il a eu l'occasion de coudoyer ces hommes... traînant leurs corps de fer dans des habits râpés, le ruban rouge à la boutonnière ¹ ». Il les a questionnés, ces vieux grognards, vétérans de vingt ans de guerre dans une dizaine de pays, qui attendaient le retour de *l'autre* en chantant des refrains de Béranger, en discutant leur triste situation dans les cafés. Beaucoup de types dans la *Comédie Humaine*, dit sa sœur Laure, datent de cette période. Nous trouvons assurément, dans les nombreux portraits de militaires dans l'œuvre, des reflets de ces premières années du règne de Louis XVIII lorsque l'aigle de Sainte-Hélène vivait encore.

Pendant toutes ces années, de 1815 jusqu'en 1825, le jeune homme n'a jamais cessé de se donner cette féconde éducation dont il parle lui-même dans *la Rabouilleuse* ². Malgré ses classes de droit, ses courses par la ville, les angoisses de composition littéraire, les distractions bruyantes de la vie de famille à Villeparisis, Balzac a continué à lire énormément. Scott, Cooper, Maturin, Lesage, Beaumarchais, Lewis, Cervantes, aussi bien que les grands classiques, il se bourre de tout, au grand profit de ses œuvres, où l'on trouve richement semées les références et les imitations fructueuses de ces auteurs et d'autres encore. Il est peut-être un peu extrême de dire que, « peu d'œuvres dans notre littérature et surtout peu d'œuvres romanesques contiennent autant de souvenirs livresques que la *Comédie Humaine* ³ ». Mais la remarque nous fait rendre justice à la préparation quelquefois très laborieuse que l'auteur tenait à faire avant d'écrire certains de ses romans.

Parmi les premiers de ses héros littéraires se place l'auteur versatile du *Mariage de Figaro*. Il y avait tant d'affinités entre l'idole et l'adorateur que cette admiration naît très tôt dans l'âme du jouvenceau. Il trouvait d'ailleurs une personne faite pour l'inspirer. Parmi les voisines de M^{me} Balzac à Paris, une des plus sympathiques était une vieille dame M^{lle} de Rougemont, grande conteuse sur les jours de la Révolution ou de l'Ancien Régime, qui avait connu personnellement l'auteur du *Barbier*. Quelles délices pour le jeune Honoré, lorsqu'en rentrant après ses classes, il trouvait chez lui cette aimable amie qui lui racontait volontiers la vie étonnante

1. J. L'Homer. *Balzac dans l'intimité*. Paris, 1904, page 36.

2. C'est en parlant de Joseph Bridau qu'il dit : « Il lisait d'ailleurs beaucoup, il se donnait cette profonde et sérieuse instruction que l'on ne tient que de soi-même, et à laquelle tous les gens de talent se sont livrés entre vingt et trente ans ».

3. P. Barrière. *Op. cit.*, page 77.

Espagne et Espagnols.

de ce drôle de Beaumarchais ! « Avec quelle avidité le jeune Balzac l'écoutait enthousiasmé, enflammé, ébloui ! Beaumarchais homme de lettres et homme d'affaires, audacieux coureur de risques, acharné à la poursuite de la fortune, menant de front les entreprises les plus diverses, n'était-ce pas une nature sœur à la sienne ? ¹ » Les ressemblances de caractère et de vie sont en effet nombreuses et frappantes. Tous deux sont venus de la bourgeoisie, tous deux se sont donnés la particule, l'ont défendue contre la critique, l'ont méritée par leurs œuvres. L'un et l'autre ont rêvé la fortune, et se sont livrés à des entreprises très ambitieuses pour y atteindre. Balzac, comme Beaumarchais, se fait éditeur et imprimeur avec le même résultat désastreux. Le dramaturge était comme le romancier victime de ceux qui exploitaient ses œuvres ; la Société des Auteurs Dramatiques trouvait sa contre-partie plus tard dans la Société des Gens de Lettres. Jusque dans le goût du faste et du bric-à-brac, ils se ressemblent. La maison de la rue Fortunée aurait pu trouver son modèle dans l'hôtel en face de la Bastille où Beaumarchais est mort deux jours avant la naissance de son admirateur. L'intérêt de Balzac pour la vie du dramaturge, l'admiration de ses créations sont restés vifs jusqu'à la fin de sa vie, bien que son attitude envers l'homme et l'œuvre ait subi des changements assez radicaux.

On constate d'abord l'idolâtrie complète de l'adolescent pour l'auteur et ses drames, surtout pour le « barbier » si pétillant, si plein de ressources, miroir grossissant où brillent les qualités de son créateur. En 1819, Balzac est très familier avec « l'admirable trilogie de Beaumarchais », qui le ravit. Dès qu'il commence à écrire, l'idée d'une comédie du même genre le hante. Mais elle reste avec les *Trois Cardinaux* et *Sœur Marie des Anges* dans la tête de l'auteur. Il se borne alors à exprimer son admiration par des références et des comparaisons. Dans les œuvres de jeunesse même, il est question de Basile, du *Mariage* et du « barbier » délié. Dans la *Physiologie du Mariage*, c'est Chérubin qui est choisi comme type du célibataire. « *Le Mariage de Figaro* vous aura appris », dit l'auteur, « à placer la chambre de votre femme à une grande hauteur du sol. Tous les célibataires sont des Chérubins ». Et il ne manque jamais de comparer tout imbroglio aux intrigues de la *Folle Journée*. Dans les *Deux Réves* (1828), c'est Beaumarchais bon vivant qui est un des conviés.

1. L.-J. Arrigon. *Les Débuts Littéraires de H. de Balzac*. Paris, 1924, page 16.

Entre 1830 et 1835, nous trouvons des tentatives plus sérieuses à l'imitation aussi bien que des jugements plus pénétrants sur l'homme lui-même. « Si vous ne trouvez personne, songez que tout sera fini entre nous », dit M^{me} de Merret à son époux. C'est la comtesse d'Almaviva qui parle à son mari jaloux ; les mots et les situations sont les mêmes, bien que le dénouement de Beaumarchais soit moins tragique que l'autre ¹. Vers 1831, Le Poitevin écrit : « Balzac m'annonça qu'il avait étudié la manière et les procédés de composition dramatique qu'on admirait dans Beaumarchais, et que pas un seul écrivain n'était capable de s'approprier. C'était à lui qu'il appartenait de compléter l'œuvre... il se proposait donc d'écrire à la Beaumarchais deux ou trois grands drames qui avaient leur place marquée entre *Le Mariage de Figaro* et *la Mère Coupable* ². Une autre fois, Balzac livre à ses amis cette formule de bon théâtre : « S'inspirer de Molière, de Beaumarchais, de la plaisanterie âcre de Lord Byron, et fondre le tout ³ ». Il pense parfois à transformer Figaro en homme politique, en Vénitien même.

Plus tard, vers la fin de sa vie, Balzac semble avoir modéré ses sentiments à l'égard de son idole de jeunesse. Il l'a jugé en critique plus détaché, et l'a mis à sa place parmi les grands écrivains, une place bien haute d'ailleurs. Dramaturge médiocre lui-même, le grand romancier ne laissa pas d'admirer l'habileté technique de l'autre, et aurait voulu imiter ses procédés. La vivacité des pièces, le dialogue vif et pressé, fin, spirituel, le charment. Les personnages lui servent toujours d'exemples, mais maintenant le vieux Bartholo entre plus fréquemment en scène. C'est lui qu'invoque surtout l'auteur de la *Cousine Bette* et des *Petites Misères*. L'affaire Peytel nous rappelle, et à Balzac aussi, sans doute, le Beaumarchais des *Mémoires*. Encore une fois, le romancier a eu moins de succès que le dramaturge. Mais il n'aurait pas hésité à se comparer à Voltaire ou à l'auteur du *Barbier*. Vers 1840 aussi, au moment où Balzac formulait tous ses plans d'exploitation, les uns (comme en Sardaigne) assez raisonnables, les autres (comme sa ferme d'ananas) si fantastiques, à ce moment, le Beaumarchais de la finance l'intrigue. Ce grand écrivain, qui était en même temps un homme d'affaires

1. Voir la *Maison Nucingen* où la répétition du mot *improper* jusqu'à une dizaine de fois caractérise les Anglaises, comme le juron magnifique de Figaro résume le vocabulaire du gentleman de Londres.

2. J. Crepet. *Pensées, Sujets, Fragments*. Paris, 1910. Page 31.

3. *Ibid.*, page 104.

assez brillant, paraît à Balzac un cas tout à fait exceptionnel. Les efforts pour fonder la Société des Gens de Lettres lui donnent aussi l'occasion d'apprécier sous une autre lumière encore l'homme qui avait tant fait pour les auteurs dramatiques. « Si Beaumarchais avait vécu sous Louis XIII » écrit-il dans sa préface des *Employés*, « Boileau ne serait pas venu dire à Louis XIV ces épouvantables paroles : Sire donnez un peu de bouillon à Corneille qui meurt ».

En admirant Beaumarchais, en se comparant volontiers à lui ¹, Balzac a dû subir à un certain degré les influences hispaniques que celui-là a exercées en France. A quel point Beaumarchais était-il un hispanisant avoué ou involontaire ? La question est difficile à décider. Son séjour en Espagne, tout rempli d'aventures et d'intrigues qu'il était, ne fut guère assez long pour lui permettre d'étudier l'âme espagnole sinon d'une façon superficielle. Il reste néanmoins le Français du XVIII^e siècle qui a peut-être le mieux pénétré ce caractère ². Pour compléter ses observations, il a fait des études assez sérieuses sur le pays, et ses conceptions à ce sujet ne sont pas à dédaigner. On lit par exemple dans ses lettres des remarques bien justes et bien pénétrantes sur l'Inquisition. Il s'était beaucoup mêlé d'affaires de cœur à Madrid, non sans succès. Il pouvait donc parler avec autorité sur cette phase de la vie espagnole, comme il l'a fait dans sa trilogie. Et pendant son séjour dans la capitale castillane, il fréquentait beaucoup les théâtres, goûtant surtout les farces, les *saynètes* qui ont laissé maintes traces dans ses comédies.

Les costumes, les mœurs, la mise en scène des comédies de Beaumarchais ont renfermé assez d'atmosphère espagnole pour les faire prendre au sérieux par plusieurs pédants castillans du temps, qui ont épluché les pièces pour discuter l'exactitude des tableaux. Ce n'est pas vraiment la peine de nous donner cette tâche infructueuse. L'auteur ne professe pas avoir dépeint avec une fidélité absolue a vie sévillane. Il s'en est servi plutôt comme d'un charmant décor suffisamment naturel pour ne pas distraire notre attention du dialogue animé qui doit toujours prendre la première place. Dans sa mesure cependant, Beaumarchais était hispanisant. « Les espagno-

1. Voir A. Bettelheim. *Balzac, eine Biographie*. München, 1926.

2. Le Marquis de Custine, en voyage en Espagne, écrit de, « Beaumarchais, dont j'admire le talent tous les jours davantage depuis que je suis en Espagne. Personne n'a peint ce pays mieux que lui sans en excepter Lesage ».

L'Espagne sous Ferdinand VII. Paris, 1838.

lisants de France ont le droit de se réclamer de lui ; ne lui devons-nous pas les deux plus charmantes fantaisies dans le goût espagnol que possède notre littérature ¹ ? La satire sociale, que l'on regarde comme la partie essentiellement française de ses pièces, n'est pas sans analogie avec la philosophie railleuse des valets et des *jocosos* des *comedia*, bien que le Français la pousse plus loin. Les déguisements et les ruses sont tout à fait typiques des farces espagnoles. Cette familiarité entre les valets et les maîtres, si remarquable dans les comédies de Beaumarchais, est presque de rigueur dans les *saynètes*. Les critiques français, dit un écrivain contemporain, ont trop cherché les ancêtres de Figaro en France ². Il est vrai que Beaumarchais a beaucoup emprunté à Scarron, à Molière, à Lesage, mais ces auteurs étaient certainement influencés, eux aussi, par le théâtre de Calderon et de Véga.

Le désir que Balzac a chéri pendant toute sa vie d'écrire une pièce de théâtre éclatante le menait naturellement à penser plus d'une fois aux personnages du *Barbier* comme des modèles dramatiques. Le valet des *Ressources de Quinola*, le rusé lieutenant de Fontanarès, en est peut-être l'imitation la plus directe. « Dans la pensée de l'auteur Quinola devait être un second Figaro. De lui, il tient le courage supérieur à l'adversité, la promptitude à riposter à tous les coups. Ou plutôt il s'efforce de lui emprunter ce don car... contrairement à son modèle, son ingéniosité n'égale presque jamais ses intentions ³. » Cette imitation, quoique évidente, est assez faible en effet, le héros des *Ressources* est loin de valoir Figaro ou Scapin. Le commis voyageur Gaudissart est peut-être la figure de toute la *Comédie Humaine* qui ressemble le plus au barbier versatile ; il est purement français cependant, et se montre dans les romans. Il nous semble donc qu'on peut dire que le prestige éblouissant de Beaumarchais a suscité en Balzac un intérêt appréciable pour l'Espagne, intérêt révélé par les imitations qu'il a essayées à plusieurs reprises. Mais l'imitateur est toujours resté bien au-dessous de son modèle, non à cause de son ignorance sur le pays ou sur l'époque qu'il a voulu présenter, mais à cause de la faiblesse relative de ses capacités dramatiques.

Les aventures de Beaumarchais en Espagne, racontées d'une

1. A. Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*, Paris, 1888, page 72.

2. G. Huszar. *L'influence de l'Espagne sur le théâtre français du XVIII^e et XIX^e siècles*. Paris, 1912, page 106 seq.

3. D. Milatchitch. *Le théâtre de Balzac*. Paris, 1930, page 138.

façon si vivante dans son quatrième *Mémoire*, firent sensation, non seulement en France mais à l'étranger, en Allemagne surtout. Donnée pour la première fois par des amateurs chez le prince de Conti en 1774, une comédie, *Beaumarchais à Madrid* fut représentée une seule fois publiquement en 1785. La pièce, œuvre de Marsollier était assez brillante d'après le témoignage de Beaumarchais lui-même qui, après la représentation, combla le jeune auteur de louanges. A la même époque, Goethe écrivait sa tragédie *Clavijo* dont il était déjà question dans le *Journal Encyclopédique* de 1774. En 1781, la publication d'un recueil du *Nouveau Théâtre Allemand* introduisit l'œuvre en France ¹. Les critiques français allèrent jusqu'à refuser à Goethe le don du théâtre. Le sujet était néanmoins goûté par de nombreux lecteurs, et même par le public du théâtre à Paris. En 1822, encore, la pièce de Goethe faisait partie des *chefs-d'œuvre du Théâtre Allemand*. L'année suivante, une adaptation de *Clavijo*, sous le titre *Le Frère et la Sœur*, fut montée à l'Odéon, le même théâtre donnant un peu plus tard une imitation de la pièce allemande, *Beaumarchais à Madrid*, bien au-dessous de l'originale d'ailleurs. En 1831, se place une reprise nouvelle sous forme de tragi-comédie ; à cette date, Léon Halévy a donné au théâtre de la Porte Saint-Martin un remaniement de la pièce de Marsollier dans lequel certaines parties de la tragédie de Goethe étaient introduites. Il est bien possible que Balzac, en rapport pendant toutes ces années avec les disciples du grand Allemand, et en 1831 si intimement lié avec les journalistes et les critiques, soit allé admirer son héros littéraire sur la scène. Quelque grande que soit la variation dans les diverses conceptions dramatiques de l'incident de l'année 1764, tous les auteurs sont d'accord pour peindre le frère Caron sous une lumière bien favorable.

A côté de Beaumarchais se place Lesage, quoique l'influence de celui-ci soit moins forte que celle du dramaturge. Balzac semble avoir connu cependant, non seulement les deux ouvrages familiers à tout le monde, *Gil Blas*, et *Turcaret*, mais aussi les écrits moins célèbres dans lesquels on trouve presque toujours l'atmosphère et les procédés les plus espagnols. Il paraîtrait aussi que l'influence de Lesage s'est exercée sur lui de très bonne heure. L'écolier et l'adolescent ont dévoré *Gil Blas* et le *Diable Boîteux*, *Guzman d'Alfarache* et *Le Bachelier de Salamanque* ; ses premières tentatives littéraires en portent les marques. Dans l'*Héritière de Birague*,

1. Voir L. Morel. *Clavijo en Allemagne et en France*. *Revue d'Histoire Littéraire*, 1903.

plusieurs des personnages rappellent les héros burlesques de *Gil Blas*. L'auteur de la *Physiologie du Mariage* déclare qu'il faut mettre en vigueur auprès des femmes de chambre le système rigoureux dont parle cet illustre personnage. Dans son *Code des Gens Honnêtes*, il est au contraire assez sévère pour le héros castillan qu'il qualifie de fripon.

Le culte de Lesage semble avoir été particulièrement marqué entre 1830 et 1835. Pendant toute cette période, ses œuvres ont servi de comparaisons et de tableaux. Facino Cane fait grâce à son interlocuteur, « d'aventures dignes de *Gil Blas* ». Pour résumer comment Brillat-Savarin s'est mis tout entier dans son œuvre, le critique écrit : « Comme le sac de doublons de Pierre Garcias, on serait tenté d'écrire sur la reliure de la *Physiologie du Goût* : Ci-gît l'âme du feu Brillat-Savarin ». C'est à ce moment aussi que les allusions flatteuses et les imitations paraissent être les plus nombreuses. On trouve cela tout naturel. Le premier roman moderne est précisément *Gil Blas*, et Balzac, après s'être orienté vers le même genre, s'est inspiré naturellement de ce grand modèle. Ses nouvelles nombreuses relèvent aussi peut-être de cette même inspiration. « Suivant la méthode de Rabelais, de Lesage et de bien d'autres moralistes, Balzac a très souvent donné à ses *Études Philosophiques* la forme de contes ¹ ». Il met ensemble à cette époque dans son album de pensées et sujets les noms de Cervantès et de Lesage comme conteurs de premier ordre ². Et comme Beaumarchais, l'auteur de *Gil Blas* se trouve bien souvent mis à côté des premiers écrivains de l'Europe dans les énumérations que Balzac aimait tant à entasser. Vers 1840, les tentatives répétées du romancier pour paraître avec éclat sur la scène l'amènent à examiner la comédie de Lesage. Les constantes préoccupations de cette époque sur les questions financières peuvent aussi expliquer en partie ce revirement d'intérêt. En tous cas, depuis 1836 environ, c'est plutôt l'auteur de Turcaret que celui des romans qui entre dans la *Comédie Humaine*. Le malheureux Birotteau lutte avec « les Turcarets de l'époque. L'oncle Cardot (*Un Début dans la Vie*) est un « Turcaret rustique ». L'habile mais malhonnête financier du XVIII^e siècle entre en scène, et se trouve tout à fait chez lui, dans la *Maison Nucingen* où les opérations un peu louches abondent.

1. M. Barrière. *L'Œuvre de Honoré de Balzac*. Paris, 1890, page 346.

2. J. Crépet. *Pensées, Sujets, Fragments*. Paris, 1910, page 18.

L'influence espagnole de Lesage est, à ce qu'il paraît, double. Il a suscité d'abord par ses longues histoires le goût du roman espagnol avec ses péripéties innombrables et ses récits secondaires ¹. Les éléments franchement picaresques de l'œuvre n'ont nullement choqué l'auteur de *Jean-Louis* et d'*Argow le Pirate*. Les carrières littéraires des deux auteurs se ressemblent d'une façon intéressante sur ce point. L'un et l'autre ont commencé par écrire des ouvrages à intrigue compliquée ; chacun plus tard a fini par écrire des études achevées de mœurs et de caractère. Dans ces études fines et pénétrantes, Lesage n'a pas cessé de s'inspirer des *comedia* espagnoles. Mais cette inspiration n'étant plus évidente, à cause de l'adaptation habile au goût des Français, on peut douter si Balzac l'a remarquée ; nous ne le croyons guère. En second lieu, ce qu'il a saisi d'espagnol dans les œuvres était la description piquante des mœurs du pays. L'exactitude de ces détails est fort discutable. Selon les uns, « c'est l'Espagne toute entière offerte à notre curiosité, l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II ² ». D'autres nient carrément la fidélité de la peinture. « La vérité littéraire et historique manque à Lesage. Son Espagne est un pays de fantaisie. Gil Blas, quoiqu'il vienne de Santillane, est un Français ³ ». On discute la connaissance du caractère ibérien possédé par l'auteur de *Guzman*. « Il y a dans le tempérament espagnol des côtés durs, abrupts que Lesage n'a pas aperçus ou qu'il a volontairement atténués et adoucis ⁴. » Le jeune Balzac n'a pas analysé les ouvrages si sévèrement ; il est bien probable que les tableaux de mœurs donnés par Lesage, tableaux assez conventionnels d'ailleurs, ont été acceptés comme des évocations authentiques des Castilles. C'est dans la peinture de l'Espagne pittoresque que l'auteur s'est montré le plus faible. « Ses héros vivaces s'agitent devant un fond gris. Les intérieurs de chambres, l'aspect des rues, les descriptions des villes..., les sierras rocheuses, les forêts d'oliviers... tout cela est demeuré dans l'ombre ⁵ ». Il est vrai que l'Espagne de Lesage est celle d'un homme qui ne l'a

i. Dans la *Revue Parisienne*, il écrit, en annonçant le premier livre d'Édouard Ourliac : « Le livre s'appelle la *Confession de Nazarille*, titre qui pique vivement ma curiosité. N'est-ce pas alléchant comme un livre espagnol ou de Lesage ? (deuxième numéro, 25 août 1840).

2. F. Brunetière. *Balzac*. Paris, 1906, page 17.

3. F. Lawton. *Balzac*. London, 1910, page 10. (Traduction).

4. A. Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*. Paris, 1888, page 61.

5. L. Claretie. *Lesage*. Paris, 1894, page 224.

jamais visitée, et qui se soucie très peu de nous en donner des descriptions pittoresques. Là, il était de son siècle. Les aspects pittoresques de la Péninsule, Balzac les a trouvés ailleurs.

L'immortel auteur de *Don Quichotte* ne semble pas avoir exercé une influence très marquée sur l'auteur de la *Comédie Humaine*, malgré l'admiration sincère que Balzac a éprouvée pour le grand Castillan. Une vingtaine d'allusions dans les œuvres témoignent à la fois de son respect pour l'auteur et de sa connaissance du chef-d'œuvre. Cervantes trouve sa place dans presque toutes les nombreuses énumérations des grandes figures de la littérature. « Quelle destinée ! » s'exclame Balzac « pour Cervantes, Richardson et Sterne aussi de ne faire qu'une seule œuvre ! » Ailleurs, il groupe ensemble l'immortel Cervantes et l'immortel Scott. Il a bien saisi le grand rôle de l'œuvre aussi dans la littérature et la vie nationale de l'Espagne. Ainsi, en parlant du coup de grâce porté au système scolastique par le créateur de Pantagruel, il écrit : « Ce système vécut jusqu'au jour où Rabelais l'immola comme Cervantes tua la chevalerie avec une comédie écrite » (*Les Proscrits*). Sa conception de la signification morale de *Don Quichotte* se résume dans la phrase que nous venons de citer. Les interprétations philosophiques, les tentatives d'en faire un gigantesque roman à clef n'excitent pas le moindre intérêt chez lui. Libre à ceux qui le veulent de voir dans le chevalier le symbole de la poésie et dans son écuyer celui de la prose ; libre à Sainte-Beuve de prétendre que chacun de nous est un jour don Quichotte, et un autre Sancho Pança. Pour Balzac, le roman n'est autre chose qu'une parodie sanglante des romans chevaleresques, une protestation ironique qui a réussi.

La grotesque figure du Chevalier de la Manche se prête facilement à la comparaison, et Balzac n'a pas hésité à attribuer à bien de ses personnages des traits physiques ou moraux du « triste chevalier ». Le cousin Pons nous montre son profil de casse-noisette qui est décrit ainsi : « Cette face était commandée par un nez à la don Quichotte. Ce nez exprime, ainsi que Cervantes avait dû le remarquer, une disposition à ce dévouement aux grandes choses qui dégénère en duperie ». M. Bernard (*l'Envers de l'Histoire Contemporaine*) est « un don Quichotte méchant sans illusions... terrible. » Les tendances amoureuses du héros célèbre sont notées aussi, sans trop de sympathie, car il est toujours dupe. Sa duperie reste, en effet, le trait saillant que Balzac a retenu. Pour classer les vagues théories politiques et sociales des Saint-Simoniens il dit : « Jamais don Qui-

chotte n'a servi à figurer une chimère mieux conditionnée que celle de Saint-Simon ».

Parmi les personnages de la *Comédie Humaine*, un seul est évidemment inspiré par le créateur de Sancho. C'est le scélérat Monipodio, le lieutenant de Quinola. Le prototype se retrouve dans la pièce *Rinconette y Cortadillo* des *Novelas ejemplares* que Balzac connaissait, sans doute, d'après l'adaptation populaire de Florian. Le Monipodio de Cervantes, chef lui aussi d'une bande de coupe-gorges, force ses associés à donner une partie de leur butin aux pauvres, se comportant en parfait brigand espagnol. Le misérable galérien des *Ressources de Quinola* est certainement bien au-dessous du modèle.

Il nous semble qu'en somme Balzac n'a tiré de Cervantes ni credo essentiel, ni théorie littéraire, ni procédé général. L'auteur castillan ne lui a fourni que quelques comparaisons frappantes et quelques illustrations. Ce que Balzac a admiré dans l'œuvre n'était pas ce qui était essentiellement espagnol, mais plutôt ce qui est européen et universel dans les aventures du chevalier. Et c'est du *Don Quichotte* qu'il a tiré tout ce qu'il a pris d'important de Cervantes. Des autres œuvres, de la *Galatée*, des *Novelas ejemplares*, sauf pour l'emprunt dont nous avons parlé, il n'est jamais question.

Parmi les influences littéraires de la période formative, il faut donner une place importante à l'œuvre de l'Anglais Lewis, *Le Moine*. De toute la lignée farouche de Walpole en Angleterre, ce sont probablement M^{me} Radcliffe et Lewis qui ont eu le plus d'ascendant sur le jeune locataire de la rue Lesdiguières. Le roman de Lewis exerçait en effet une influence très considérable sur tous les jeunes cerveaux de la période 1820-1830, et Honoré ne faisait que suivre un mouvement assez général en calquant sur son modèle d'Outre-Manche une œuvre de jeunesse comme l'*Héritière de Birague*, où les mystères macabres, les souterrains, les cachots, les cadavres, les revenants, les crimes de toute sorte abondent. Le *Vicaire des Ardennes*, avec l'amour quasi-incestueux du jeune prêtre, a été inspiré en grande partie par *Le Moine*. A l'exemple de l'ouvrage anglais, le livre fut condamné comme de nature scandaleuse. L'auteur, après s'être surmené pour exciter les sensibilités de son public, voyait arrêter la vente et mettre au pilon les exemplaires qui restaient chez les libraires¹. Plus tard, l'atmosphère farouche et

1. Voir A. M. Killen. *Le Roman terrifiant ou roman noir... et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840*. Paris, 1924.

impitoyable des modèles anglais, se retrouve dans les épisodes sanglants de l'*Histoire des Treize* dans la *Grande Bretèche*, dans *Les Marana* avec son dénouement brutal, dans les vengeances féroces de *La Cousine Bette* où, l'on se le rappelle, c'est le Portugais Montejanos dont la jalousie précipite les horreurs qui terminent l'histoire.

Vers 1820, le tableau de l'Espagne donné par Lewis a été certainement pour sa part aussi dans la formation des conceptions de Balzac sur la Péninsule. La peinture est d'une main vigoureuse, elle évoque toute l'Espagne de convention avec la superstition, les duels presque en pleine église, les bohémiennes, les vieillards à la Melmoth ou Beringheld, les femmes faciles ou passionnées à l'excès, les pompes religieuses, cachant bien souvent l'hypocrisie et la turpitude. Ce tableau, que l'on trouve reproduit avec tant de fidélité dans une œuvre comme *Le Crapaud* de Félix Davin, était un des décors conventionnels de l'école des horreurs. « L'Espagne du *Moine* de Lewis qui s'imposait à l'esprit du jeune romancier, n'était-elle pas encore plus convenue... rendez-vous sous la mantille et billets cachés sous les bénitiers, moines libidineux et duègnes pleines d'astuce, cavaliers en quête d'œillades et belles dames soulevant les coins des jalousies ? Une Andalousie impénitente toute en galanterie troubadour subsiste dans de telles reconstructions ¹ ». Ainsi, bien que dans *Honorine* l'auteur mette *Le Moine* au-dessous du personnage Schedoni dans *le Confessionnal des Pénitents noirs* de Mme Radcliffe, bien qu'il paraisse parfois se soustraire complètement à cette influence d'Outre-Manche, il nous est démontré par les rechutes dans le mystère et l'horreur, que Balzac a subi dans sa jeunesse une expérience qui a laissé sur son œuvre des marques permanentes, et surtout dans les œuvres sur l'Espagne.

De l'Angleterre vient aussi, vers 1822, le conte *Melmoth* qui a valu à son auteur Maturin des éloges de Balzac, éloges un peu extrêmes, lorsque nous les regardons à distance. A ce moment cependant, le jeune homme dévorait, comme la plupart de ses contemporains, cette histoire surnaturelle dont nous voyons des reflets dans *les Deux Beringheld*, dans *l'Elixir de Longue Vie*, dans *Melmoth Reconcilié*, et dans *la Peau de Chagrin*.

Un troisième écrivain anglais, un dramaturge de second ordre du XVII^e siècle, Thomas Otway, avec sa tragédie *Venise Sauvée*, semble avoir laissé une empreinte appréciable sur la pensée de

1. F. Baldensperger. *Orientations Étrangères chez Honoré de Balzac*. Paris, 1927, page 144-5.

Balzac. C'est probablement dans l'édition des *Chefs-d'œuvre des Théâtres Étrangers* de 1822, que le jeune homme a lu la traduction du baron de Barante. La pièce, tirée comme on sait du roman de l'Abbé Saint-Real, *La Conjuration des Espagnols contre la République de Venise*, se distingue par une présentation frappante de l'amitié héroïque des deux jeunes Français, Pierre et Jaffier, amitié qui tient ferme jusqu'à la mort. Cette fidélité à toute épreuve a beaucoup intrigué le jeune auteur. Il y est revenu à plusieurs reprises dans ses œuvres, aussi bien que dans ses conversations familiales. *L'Histoire des Treize*, nous dit Gautier, n'est que cette idée agrandie et compliquée : une unité puissante composée d'êtres multiples, agissant tous aveuglément pour un but accepté et convenu. On sait quels effets saisissants, mystérieux et terribles, il a tirés de ce point de départ dans *Ferragus*, *la Duchesse de Langeais*, *la Fille aux yeux d'or*. L'association des Dix mille, groupe criminel de grande envergure, dont il est question dans *Le Père Goriot*, rappelle cette même idée où le cri de guerre de d'Artagnan et de ses compagnons, un pour tous, tous pour un, trouve sa contre-partie. Plus tard, dans les *Illusions Perdues*, c'est Vautrin sous les traits de Herrera, qui dit à Lucien : « As-tu compris cette amitié profonde d'homme à homme qui lie Pierre à Jaffier... qui change entre eux tous les termes sociaux ? »¹. Et encore, lorsque tous les deux sont dans les cachots, l'auteur s'exclame : « L'une des gloires de Royer Collard est d'avoir proclamé le triomphe constant des sentiments naturels sur les sentiments imposés ! Il a montré qu'il était humain d'obéir à l'amitié plutôt qu'à des lois tyranniques tirées de l'arsenal social ». Dans la vie, Balzac a voulu suivre ses propres conseils en fondant avec plusieurs autres jeunes auteurs la fameuse société du Cheval Rouge. Toute la bande devait vanter et pousser par des articles ou des références élogieuses le membre qui venait de publier un livre ou de présenter une pièce. Le critique qui se montrait hostile à un « cheval » attirait sur sa tête la vengeance de tous les camarades. Les assemblées cessèrent après quatre ou cinq réunions, au grand chagrin du fondateur qui tenait beaucoup à l'idée de s'entraider de la sorte comme le démontrent ses efforts lors de la fondation de la Société des Gens de Lettres.

Dans une étude générale des maîtres littéraires de l'apprenti, il faudrait donner un haut rang à W. Scott, aussi bien qu'à Cooper,

1. Voir F. Baldensperger, *op. cit.*, page 30.

surtout au romancier écossais dont les évocations du passé faisaient les délices de tant de lecteurs en Angleterre et en France à cette époque. Le culte du baronnet romancier, si ardent chez le jeune homme, s'est modéré plus tard, mais l'admiration pour son génie est restée très vive. En 1846, il relit W. Scott ; l'imitation ou plutôt l'émulation, les jugements sympathiques se retrouvent en maints endroits. Mais Scott ne peut guère cependant être rangé parmi les influences hispaniques agissant sur Balzac. La seule imitation directe où figure l'Espagne, le *Catherine de Médicis*, est un de ses livres les moins réussis, malgré les efforts répétés qu'il a faits pour le perfectionner. Et pour l'Espagne il n'a pu tirer que très peu non plus des romans de Cooper bien qu'ils l'aient enchanté et lui aient fourni de nombreux détails pittoresques pour *Les Chouans* et même des idées fondamentales sur les farouches bandits sociaux de la *Comédie Humaine* en lutte avec la société qui menace leur liberté, tout comme les Peaux Rouges en guerre avec les usurpateurs de leurs terres ancestrales ¹.

Au cours de cet examen des auteurs qui ont influé sur le jeune Balzac, nous avons été parfois entraînés bien en avant dans la vie de l'écrivain. Cette négligence apparente de l'ordre chronologique n'est pas cependant de la négligence pure. En regardant tout d'un trait l'influence complète et entière d'un auteur comme Beaumarchais, comme Lewis, comme Lesage surtout, nous croyons pouvoir constater un fait assez important. Balzac, bien qu'il parle de ces auteurs pendant toute sa vie, bien qu'il modifie ses opinions sur leurs mérites littéraires, bien qu'il regarde les différentes parties de leurs œuvres d'une façon nouvelle vers la fin de sa vie, garde toujours à l'égard de l'Espagne les premières impressions qu'ils lui ont données pendant son adolescence. Le Beaumarchais, le Lesage, le Lewis qui nous importent sont ceux de 1820-1830.

1. Cf. *Vautrin*, acte 1, scène V : « Après tout, c'est la vie d'un Indien entouré d'ennemis, et je défends mes cheveux ».

CHAPITRE II

LES RÉMINISCENCES SUR LA GUERRE D'ESPAGNE

Pendant de longs siècles, les souverains de la France semblent avoir attaché une grande valeur à la pénétration française en Espagne. La guerre de la Succession, l'invasion de 1808, l'expédition de 1823 témoignent toutes d'un profond intérêt pour la voisine au-delà des Pyrénées ; Louis XIV, Napoléon I^{er}, Charles X étaient prêts à mettre leur royaume même en jeu plutôt que de lâcher prise dans la Péninsule. De ces trois invasions, la dernière fut certainement la moins importante de tous les points de vue. Mais à ce moment en France, la jeune génération était assoiffée de gloire militaire dont elle n'avait vu jusque-là que les reflets. La légende napoléonienne grandissait de jour en jour, les rapides conquêtes du duc d'Angoulême mirent toutes les jeunes imaginations en feu. Pendant quelques années, et surtout en 1823 et 1824, un véritable flot d'écrits sur l'Espagne, inonda le public littéraire. Les comptes-rendus techniques et officiels sur la conduite de la guerre ne manquèrent point de paraître, rédigés souvent par les vieux maréchaux de l'Empire. Les mémoires personnels dépeignaient les privations des simples soldats et les souffrances des prisonniers. On donnait des tableaux pittoresques du pays, en imitant les anciens livres de voyages, en introduisant peut-être la vogue si populaire un peu plus tard des comptes-rendus des voyages à l'étranger. La littérature du pays ne fut pas négligée non plus, les traductions et les adaptations de l'espagnol sont nombreuses. De jeunes poètes s'empressèrent de rimer des odes pompeuses à la gloire des conquérants du Trocadéro et au duc d'Angoulême. Les parodistes n'hésitèrent pas à donner un coup de griffe où ils pouvaient. Enfin, un grand nombre d'écrits semblables à ceux que nous venons de citer, composés ou médités sur la guerre de 1808, et restés dans les tiroirs ou dans les cerveaux des auteurs, un grand nombre de ces écrits-là, que la censure ou les affaires

avaient étouffés, furent hâtivement ressuscités et offerts au public dont l'appétit pour ces productions paraissait être alors insatiable ¹. De tout ce torrent de matière imprimée, très peu reste aujourd'hui, mais il n'y a pas de doute qu'il ait exercé une forte influence sur l'École romantique, en germe à ce moment, aussi bien que sur le jeune homme qui écrivait *Jane la Pâle*.

Pendant la période de 1823 à 1830 environ, les influences hispaniques qu'il a subies semblent avoir été d'un caractère militaire surtout, des influences personnelles en grande partie, avec un fort appui de lectures dans lesquelles l'Espagne actuelle et véritable avait un peu plus de place qu'autrefois. Car les vieilles conceptions de cette contrée romanesque avaient été en partie détruites ou remplacées pendant la Restauration. Les deux manières d'envisager la Péninsule se trouvaient souvent en lutte dans la littérature romantique. L'héroïque résistance à l'invasion de Napoléon avait vivement frappé l'imagination des Français. Les angoisses politiques de 1815 à 1820 avaient commandé la sympathie de ceux qui jusqu'à ce moment n'avaient vu dans les Castillans que des chanteurs de sérénades. En 1823, on discutait passionnément en France la question de savoir si l'intervention armée était vraiment opportune au moment où un pays s'efforçait d'établir un gouvernement qui pût satisfaire aux libéraux, en gardant les prérogatives essentielles de la royauté. On se demandait si la France devait prêter aide à la réaction religieuse. Le général Foy, en vieux soldat, ne peut se défendre de faire des vœux pour l'honneur des armes françaises, mais en citoyen, il déplore une guerre où sont forcés de mentir à leur destinée ses anciens compagnons d'armes et la jeune génération, digne de combattre un jour les véritables ennemis de la patrie ².

Tandis que les troupes du duc d'Angoulême achevaient leur campagne, on lisait donc avec avidité tout ce qui se publiait sur l'Espagne. Cette lecture, qui allait en augmentant comme en font foi les publications des années suivantes, fut supplémentée par les histoires de ceux qui avaient fait la campagne. Les anecdotes nombreuses des vétérans de 1823 ont ranimé et achevé, en y servant de complément, la légende populaire des soldats de l'Empire sur la Péninsule et ses habitants exaspérés.

1. Voir appendice A.

2. Cf. les volontaires français qui se sont battus contre les troupes royales de la France, et dont un, Armand Carrel, a laissé un brillant récit de la guerre.

Les grenadiers de l'Empereur qui s'étaient battus en Espagne avaient regardé ce pays d'abord, comme un antique royaume où subsistaient encore tous les anachronismes barbares de l'ancien régime, le pouvoir absolu du trône, la persécution religieuse, la superstition, le culte du passé. Il est bien probable que l'on comptait sur une victoire assez facile en 1808, un écroulement subit devant les légions invincibles de Napoléon. L'occupation initiale n'était pas en effet trop difficile, la nation n'étant pas encore complètement éveillée. Mais la désillusion ne tarda pas à venir. Grâce à la folie et à la bassesse de ceux qui la gouvernaient, il était facile de saisir l'Espagne, grâce à l'esprit héroïque de son peuple, il était impossible de maintenir sa conquête. Les troupes françaises luttaient bientôt, non pas avec l'armée espagnole, mais avec toute la population en furie contre les étrangers maudits. Les survivants rapportaient en France des récits émouvants des guerillas incessantes, des pontons effroyables. On rapportait aussi maintes histoires, un peu gaillardes parfois, sur les Espagnoles, les *manolas* et les *majas* de la capitale surtout. Un écho fidèle de ce genre d'anecdotes se trouve dans un recueil du temps, *Mes Réminiscences de l'Espagne par le Petit Diable Boiteux*, dans lequel les femmes hardies et passionnées du bas peuple sont représentées. Voici une description d'une de leurs habitudes les plus frappantes : « Les femmes de Valence, qui, d'après le sobriquet qui leur est appliqué dans toute la Péninsule, ont l'*alma atravesada* (l'âme endiablée) portent presque toutes un poignard passé dans une de leurs jarrettières ; cet acier criminel a fait plus d'une fois couler le sang de l'amour, le sang d'une rivale » ¹. Cette arme, que l'auteur compare à l'éventail des dames françaises, ne manque pas de figurer plus tard dans les contes et les poésies des romantiques. La coutume de porter des moyens de défense semblables, assez répandue parmi les femmes des basses classes dans tous les pays méridionaux, était attribuée à toutes les Espagnoles comme preuve de leur passion débordante et de leur nature vengeresse. Les grenadiers de Soult la décrivaient avec tout autant d'admiration que de condamnation, car ils ne laissèrent pas d'admirer franchement ces amoureuses outrancières.

En 1828, paraît un livre du même genre, les *Mémoires d'un Apothicaire sur l'Espagne pendant les guerres de 1808-1814*. L'auteur raconte avec un réalisme saisissant ses aventures guerrières et

1. Citée par A. Morel-Fatio, *El puñal en la Liga. Revue de Littérature Comparée*, 1921. Espagne et Espagnols.

amoureuses comme officier de santé, comme prisonnier sur les pontons de Cadix, comme hôte obligatoire des Sévillans après son évasion. C'est une peinture sur le vif qu'il nous donne, un récit très impartial où il arrive même que les Français tombent sous sa condamnation. La religion du pays excite surtout son mépris dans ses représentants les moines, débauchés et querelleurs, hypocrites et libertins, superstitieux comme leurs paroissiens, mettant à profit les craintes qu'ils savent inspirer, excitant la révolte et les atrocités contre les Français. Les femmes sont des Espagnoles typiques passionnées à outrance, très ignorantes, mais ayant l'esprit vif et pénétrant, jolies et cruelles, gardées presque à vue par leur mari jaloux. La vie indolente et paresseuse des Espagnols le frappe et lui explique cette décadence qu'il constate dans toutes les villes, où la pauvreté essaie de se cacher sous la noblesse, ou s'étale d'une façon effrontée pour demander l'aumône. On assiste avec l'auteur aux sanglantes courses des taureaux, aux *veladas* des saints. On coudoie avec lui les misérables victimes des pontons. On s'indigne avec lui contre les officiers rapaces des services français. Il nous promène parmi les monuments de Grenade dont le temps et la négligence achèvent la ruine. Les contrebandiers entrent en scène, se réunissant dans les montagnes pour fondre sur leurs ennemis. L'auteur tâche même d'expliquer l'origine des représailles qui s'accroissent progressivement d'un côté et de l'autre. C'est un tableau vraiment remarquable qu'il nous présente; il n'a rien oublié, depuis le petit scapulaire que sa maîtresse lui donne, et qui le protège contre les insultes de la canaille, jusqu'au vaste panorama de la retraite de Séville des troupes françaises, encombrées de leur butin, de leurs suivantes, de leurs alliés espagnols, une caravane douloureuse.

Les braves de 1823 ne cédèrent en rien à leurs frères de 1810, comme le témoigne une lettre telle que celle-ci, où un ami de Vigny lui dépeint les événements de la prise de Saragosse : « Mon ami, quelles femmes que ces Espagnoles ! qu'elles sont charmantes et coquettes ! comme elles veulent être aimées ! Votre Dolorida est vrai. J'ai ici la copie, et comme vous pouvez bien le penser, je ne bois rien chez elle. Le caractère espagnol est fier chez les hommes ; il n'a de douceur que chez les femmes et dans les Églises » ¹. La lettre entière serait à citer ; D'Houdelot était évidemment un observateur qui savait reproduire ce qu'il avait vu.

1. Citée par E. Dupuy. *A. de Vigny*. Paris, 1910, tome I, page 102.

Balzac, comme tout le monde, s'est adonné à ces lectures sur l'Espagne, il a interrogé et écouté de nombreux militaires qui avaient fait la dure campagne de la Manche. Son intérêt profond pour les reliques vivantes de l'Empire qu'il coudoyait chaque jour se confond avec son culte de l'Empereur. De très bonne heure, le futur géant littéraire a conçu cette admiration presque illimitée du colosse militaire, sentiment qui l'a poussé plus tard à égaler dans le domaine des lettres ce que son idole avait accompli dans le monde politique. « De toutes les âmes qu'avait enivrées Napoléon, il n'en est guère chez qui l'ivresse ait été plus forte ou plus durable que chez Balzac »¹. La *Comédie Humaine* devait dans sa forme définitive renfermer l'histoire épisodique de l'épopée napoléonienne dans plus d'une vingtaine d'œuvres, qui auraient retracé toute cette carrière étonnante. Les *Scènes de la Vie Militaire*, qui formaient dans l'esprit de l'auteur la suite et le pendant des *Scènes de la Vie Politique*, sont restées pour la plupart à l'état d'ébauches ou n'existent pas. Deux seulement, *Les Chouans* et *Une Passion dans le Désert*, figurent aujourd'hui dans les œuvres. On peut y ajouter quelques silhouettes de Napoléon, une demi-douzaine de courts incidents intercalés dans les romans. Mais on voit à regret que cette grande division restait à écrire lorsque la mort a arrêté sa plume. Si les œuvres n'ont pas toutes vu le jour, on aperçoit cependant à travers presque tous les romans, à travers la vie entière une préoccupation sur l'histoire militaire de l'Empire, une prédilection marquée pour les militaires, dans ses écrits aussi bien que dans ses amitiés.

Le premier roman auquel il ait voulu donner son nom est justement la première des *Scènes Militaires*. Un peu plus tard, il commence à rêver ce vaste panorama, *La Bataille* qui lui a donné tant de plaisir à anticiper, tant de peine à composer, un roman qui devrait être le morceau capital de sa grande fresque martiale. On peut retracer les péripéties de cette idée persistante qui repaît jusqu'en 1846. Les simples soldats de la France paraissent aussi à maintes reprises, soit sur le champ de bataille, soit dans la lutte non moins sévère de la vie civile de la Restauration. On les retrouve dans *Le Centenaire* et *Jane la Pâle*, dans *El Verdugo* et *Adieu*. Ils défilent devant nous dans la grande revue de *La Femme de Trente ans*. Il s'agit toujours d'eux dans *Le Réquisitionnaire* et *l'Auberge Rouge*, dans *Les Marana*. Le Commandant

1. A. LeBreton. *Balzac, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1905, page 29.

Genestás écoute avidement le vétéran qui raconte les merveilles de la destinée napoléonienne. Et encore, dans *La Rabouilleuse* et *Une ténébreuse affaire*, ce sont des militaires qui jouent des rôles de premier rang. En 1844, pendant la période où l'idée d'un succès sur la scène l'obsédait, Balzac écrit à M^{me} Hanska qu'il a promis une pièce bouffonne au théâtre de la Porte Saint-Martin. C'est quelque chose de merveilleux, à son avis, qui doit mettre en lumière les talents de Lemaître. « Voici ce que c'est », écrit-il, « Peindre *Les trainards de l'armée française en 1813-1814*... Faire une pièce qui soit à l'époque de Napoléon ce qu'est *don Quichotte* à la chevalerie, montrer les Sganarelles, les Mascarilles, les Figaros de l'armée.¹ » D'autres travaux sont intervenus, cette « épopée drolatique » n'a jamais été écrite, mais pendant plus de deux ans elle a hanté l'esprit du romancier.

Parmi les esquisses militaires qui nous ont été laissées, les campagnes en Espagne sont largement représentées. Ce pays a sans doute frappé d'une manière toute particulière l'imagination des soldats, et l'expédition subséquente de 1823 ayant ressuscité tous les souvenirs endormis, il est tout naturel que l'Espagne prenne la première place dans la « galerie des batailles » de Balzac ; dans la forme projetée des *Scènes Militaires*, cette position n'aurait pas été maintenue. Deux œuvres seulement : *Les Anglais en Espagne*, et *Les Pontons*, devaient s'ajouter aux tableaux déjà donnés. Mais le temps pour la documentation nécessaire a manqué, et l'Espagne reste le pays le plus souvent évoqué dans les récits soldatesques, que l'auteur a recueillis en grande mesure des gens mêmes qui avaient participé aux actions dépeintes.

L'influence personnelle des amis militaires de l'auteur se trahit à de nombreux endroits surtout par le style essentiellement anecdotique des diverses petites « scènes militaires » éparpillées dans la *Comédie Humaine*. Ce sont presque toutes des histoires de soldat, racontées par un vieux grognard ou par quelque officier en retraite qui fouille ses souvenirs. On a bon droit de croire que la plupart de ces personnages ont eu des prototypes vivants, L'auteur a reflété d'une manière fidèle la tournure d'esprit de ces vétérans. Il laisse glisser dans ses contes les inexactitudes, les exagérations naturelles, consécutives chez eux à l'évocation enthousiaste d'un passé quelquefois assez lointain. Il pensait bien souvent à ce public d'anciens soldats, il redoutait parfois les connaissances de ces

1. L. E. tome II, page 330.

hommes qui avaient tant voyagé et tant vu sous les étendards de Bonaparte. En mai 1830, il écrit : « Il n'est plus resté qu'un vieux public blasé... vieillards blancs, militaires impériaux, carrés dans leur redingote, ayant des boucles d'oreilles d'or... des moustaches grises ; gens difficiles à toucher, gens connaissant l'Asie, l'Afrique, la Russie, l'Espagne et ne s'abusant pas sur un pays de fabrique. » (*De la Mode en Littérature*). C'est en faisant appel directement à eux pour les détails militaires qu'il a tâché de se mettre à l'abri de leurs critiques.

De toutes les amitiés de Balzac, la plus réconfortante et la plus constante était certainement celle de M^{me} Carraud. Née Zelma Tourangin, elle avait été élève du même pensionnat que Laure, et c'est en 1819 que le jeune aspirant littéraire a rencontré pour la première fois cette femme qui devait lui donner si souvent un asile et une tranquillité bienfaisante lorsqu'il voulait fuir les tracasseries de la vie à Paris. A Saint-Cyr et à Angoulême, il trouvait chez elle une sympathie maternelle, une critique juste, une appréciation généreuse. Il exprime une partie de sa reconnaissance dans les phrases touchantes de la dédicace de *La Maison Nucingen*. A notre point de vue cependant, ce qui importe surtout dans le ménage Carraud c'est l'ambiance militaire de Saint-Cyr, où Balzac se trouvait tant à l'aise, dans laquelle il a fait une riche moisson d'anecdotes et de détails pour ses histoires militaires. M. Carraud lui-même, « le Commandant Piston », ancien élève de l'École Polytechnique, avait fait la campagne d'Italie, et connaissait les dures épreuves des prisonniers de guerre entre les mains des Anglais. Une intimité très cordiale existait entre Balzac et lui, les lettres à M^{me} Carraud se terminent d'ordinaire par des salutations adressées au mari complaisant. Les officiers de l'École militaire, qui fréquentaient les soirées des Carraud, étaient naturellement très recherchés de l'auteur, toujours avide de rencontrer ceux qui avaient vécu pendant ces années qui pour lui constituaient l'âge de gloire. Il y avait justement plusieurs survivants des guerres impériales à Saint-Cyr. « Fait curieux, la Restauration n'avait pas cherché à peupler Saint-Cyr d'officiers réputés pour leur royalisme, et plusieurs parmi ceux qui formaient le cadre de l'École avaient appartenu aux armées de la République et de l'Empire »¹. Il pouvait donc y interroger des « Vieux de la vieille », tels que le commandant Chapuis qui avait suivi l'Empereur jusqu'au désastre

1. L.-J. Arrigon. *Les Années Romantiques de Balzac*. Paris, 1927, page 40.

de Waterloo, tels que Viennot chef de bataillon à qui il envoie parfois ses meilleurs souhaits. Et surtout, il y retrouve son ami le lieutenant-colonel Périolas.

Lorsque Balzac a fait connaissance avec lui, M. Périolas, comme les Carraud, habitait l'École militaire, ayant sa place spéciale à leur foyer. Il était d'une famille de militaires ; son père avait fait partie des expéditions en Italie dans le génie ; un frère cadet avait disparu dans les dernières campagnes en Espagne. Périolas lui-même, lieutenant à dix-huit ans, entra au service en 1803 ; dans les cadres de l'armée après la Restauration, il avait fait la garnison à Valence et enfin était venu à Saint-Cyr en 1820 ¹. C'est de cet interlocuteur rêvé que Balzac écrit en 1838 : « Ce serait un des bonheurs de ma vie d'avoir M. Périollas auprès de moi. C'est un de ces caractères que j'ai remarqués, estimés, et il n'y en a que très peu... je lui suis redevable de quelques précieux renseignements ». Et ce n'était pas seulement de ses propres souvenirs que le capitaine voulait aider le romancier ; il lui conseillait d'interroger les simples soldats dont il tirerait souvent plus de renseignements précis et détaillés que des officiers. On prend même rendez-vous pour un dîner de militaires. Balzac par suite d'un accident ne peut pas être présent. Son ami déplore sa malchance. « Les renseignements que vous désirez eussent tombé sur vous comme la mitraille céleste », écrit-il ².

Vers la fin de 1828, le malheureux imprimeur de la rue des Marais Saint-Germain, navré par la ruine de ses entreprises, abandonna à ses amis la lourde tâche de liquider ses affaires chancelantes, et prit la fuite à la recherche de la tranquillité. Il alla en Bretagne chez son ami le baron Pommereul. Les liens entre les familles dataient de la génération précédente. Le père du baron avait traversé des jours extrêmement pénibles pendant la Révolution, et le vieil original qu'était François-Bernard Balzac lui avait porté des secours, de façon inusitée, peut-être, mais cependant efficace. L'amitié entre les deux familles ne s'était pas refroidie sous la Restauration, malgré l'exil du vieux général, et lorsque Honoré écrivit au propriétaire de la rue de la Douve à Fougères pour demander le gîte, celui-ci répondit qu'on l'attendait. C'est

1. Voir sur M. Périolas l'étude de M. Marcel Bouteron, *Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le Lieutenant-Colonel L. N. Périolas* (Paris, 1923) d'où tous ces détails sont tirés.

2. M. Bouteron. *Op. cit.*, page 7.

dans ce ménage champêtre, qu'il égayait de ses saillies, que Balzac a amassé les matériaux des *Chouans*. Mais on peut très bien croire qu'il a reçu aussi de son hôte des idées sur la guerre en Espagne. Le général, né en 1776, avait dans les dragons suivi Napoléon en Allemagne, en Pologne et en Espagne, enfin en Russie. Le jeune auteur s'intéressa naturellement aux détails pittoresques de la guerilla sauvage qui s'était passée aux environs de Fougères, il y avait trente ans. Mais il semble tout naturel que M. de Pomme-reul ait rappelé quelquefois, pour faire la comparaison, cette autre campagne de guerrilla si semblable à celle des Vendéens. Pour illustrer les évolutions de ces guerriers primitifs qui « à la faveur de l'herbe touffue » se fraient un chemin « comme autant de serpents », il a très probablement évoqué bien souvent les escarmouches féroces, les luttes corps à corps de la Péninsule, où c'était le plus souvent encore des paysans tenant, comme le dit Balzac lui-même, « beaucoup du sauvage », qui fondaient sur les Français ¹. Aux paysages quelques peu grisâtres et mornes qui servent de décor aux *Chouans*, il opposait sans doute non pas les glaces de la Russie, mais plutôt ces montagnes trempées de soleil où l'on était continuellement aux aguets, où chaque buisson cachait un ennemi.

Dans un article du *Feuilleton des Journaux Politiques* (1830), où d'ordinaire il était très sévère, Balzac remarque la pauvreté de la littérature française en romans historiques de premier ordre. « En France », ajoute-t-il, « nous n'en comptons que trois ou quatre, en tête desquels il nous faut mettre *Cinq-Mars* de M. Alfred de Vigny. » Cet éloge indique une admiration relative, rappelle une amitié qui datait depuis plusieurs années, et révèle une influence considérable d'ordre personnelle et littéraire à la fois, qu'a subie le jeune habitué des cafés de 1825, l'hôte du salon, des Devéria, le convié d'Hugo et de l'Arsenal. Les écrits de Vigny pendant la période 1822-1830 renferment un nombre appréciable d'allusions à l'Espagne, dans lesquelles on trouve reflétés d'une façon assez fidèle, l'Espagne et les Espagnols de convention, tels que les ont dépeints les écrivains du siècle précédent, tels que les présentaient les nombreux écrits contemporains.

1. Voir A. de Custine. « Ce n'est pas comme militaire, c'est comme paysan indépendant et vindicatif que l'Espagnol a mérité non l'admiration, mais la sympathie de l'Europe pendant la première guerre d'invasion ».

L'Espagne sous Ferdinand VII tome 4, page 233. Paris, 1838.

Le Trappiste de 1822 met en scène le fanatique Antonio Moravon qui porte avec un enthousiasme égal la croix et l'épée, qui garnit sa ceinture d'un sabre et d'un chapelet. Ce moine, galopant par monts et par vaux pour exciter un peuple à la révolte, harangue la foule, dans le poème de Vigny, avec toute l'ardeur guerrière et religieuse de sa race. Il n'est en vérité que le porte-parole de l'auteur qui plaide la cause de la royauté, institution sainte qui doit commander la dévotion, même lorsque le roi est faible et vicieux. Ce plaidoyer pour le trône en France rappelle aussi l'attitude invariable du peuple espagnol, loyal avant tout à la monarchie héréditaire. La passion amoureuse de l'Espagnole se retrouve dans *Dolorida*, qui date de 1823, et qui reparait aussi en 1826. L'héroïne empoisonne son mari infidèle. Celui-ci se traîne mourant au lit de sa femme pour lui avouer son amour, resté constant même dans l'infidélité ; la jeune femme, doublement malheureuse, boit le reste du poison, versé la veille pour son époux. La passion débordante qui s'assombrit si facilement, trouve ici une démonstration parfaite. Remarquons que les deux poèmes que nous venons de citer étaient écrits avant le séjour de l'auteur aux Pyrénées, et pendant qu'il fréquentait les milieux littéraires de Paris, de Versailles et de Bordeaux. L'expédition de 1823, dans laquelle il espérait enfin atteindre à la gloire, ne lui réservait que des déceptions. Arrêté à Pau, son régiment y tint garnison permanente, n'entrant jamais en Espagne. Par conséquent, l'auteur de *Cinq-Mars* a tiré ses observations sur l'Espagne, pour la plus grande partie, de ses lectures et surtout des mémoires du temps.

Les références sur ce pays dans le roman sur Richelieu reflètent comme on s'y attend l'attitude consacrée par la tradition et commune aux auteurs d'avant les guerres de l'Empire. On trouve mention de cette « froide étiquette espagnole qui arrête tous les mouvements du cœur ». Les soldats de la garnison de Perpignan, en regardant le duel entre de Launy et l'Abbé de Gondi, « donnaient les mêmes signes de joie qu'à leurs combats de taureaux, et riaient de ce rire sauvage et amer que leur physionomie tient du sang arabe ». Une description ironique, mise dans la bouche d'un prisonnier, dépeint l'Espagnol typique. « Un Espagnol est un homme de l'Orient, c'est un Turc catholique ; son sang languit ou bouillonne ; il est paresseux ou infatigable, l'indolence le rend esclave, l'ardeur cruel ; immobile dans son ignorance, ingénieux dans sa superstition, il ne veut qu'un livre religieux, qu'un maître

tyrannique ; il obéit à la loi du bûcher, il commande par celle du poignard ; il s'endort le soir dans sa misère sanglante, cuvant le fanatisme et rêvant le crime ». Ce portrait peu flatteur, nous devons le remarquer, est donné par un prétendu Espagnol qui est vraiment un Français de caractère peu attrayant. Un tableau très vivant des contrebandiers catalans a dû éveiller l'intérêt de tous les lecteurs de *Cinq-Mars*, qui pourraient rappeler les histoires émouvantes racontées sur les exploits de Mina et de ses confrères redoutables du pays basque.

Ce n'est pas seulement des lectures de Vigny que Balzac s'inspire dès 1828. Il rencontre l'auteur assez fréquemment, d'abord dans sa propre imprimerie lorsqu'il publie en 1828 une édition de *Cinq-Mars*, ensuite chez les Devéria où, depuis 1827 même, on recevait la majorité des jeunes romantiques, dans les cercles littéraires un peu plus tard lorsqu'il gagnera enfin son entrée dans les cénacles du jour. *Les Trois Cardinaux*, ouvrage auquel Balzac rêvait surtout vers 1830-31 aurait mis en scène un des principaux personnages de *Cinq-Mars*, le Père Joseph (la sinistre Éminence Grise) ; qui se serait trouvé aux prises avec Mazarin et Dubois. Il est bien possible que la lecture du roman qu'il admirait, aussi bien que la conversation de l'auteur, aient été pour leur part dans la première conception de cette histoire malheureusement restée à l'état d'ébauche dans l'esprit de Balzac.

Un autre militaire littérateur de la période était le comte Salvandy qui, bien jeune encore, fit les dernières campagnes de l'Empire avant de se rallier aux Bourbons. Écrivain précoce, il faisait ses débuts en 1815 par des brochures qu'une énergie courageuse et un patriotisme viril signalèrent à l'attention du public. Pendant toute la période suivante, Salvandy par ses articles dans le *Journal des Débats* se montre le champion avéré de la monarchie héréditaire et constitutionnelle. L'expédition de 1823 évoqua ses écrits les plus passionnés, d'abord, *Du parti à prendre envers l'Espagne*, ensuite le long roman *Don Alonso ou l'Espagne* qui avait un certain succès d'opportunité au moment de son apparition.

Le livre *Don Alonso* est à la fois un ouvrage politique et un roman d'intrigue où se mêlent constamment les mémoires de l'auteur, ses opinions sur les questions qu'il discute et des souvenirs de ses propres aventures. L'action se passe dans la Péninsule et au Nouveau Monde entre les années 1806-1820, elle embrasse les campagnes de l'Empire, les luttes politiques en Espagne, les pre-

mières tentatives de révolte dans les colonies. L'auteur raconte et décrit, mais il veut juger et convaincre aussi. Ce mélange de roman historique et de plaidoyer en faveur de la monarchie n'a pas été très heureux, malgré les solides qualités de l'écrivain. Salvandy a tâché d'enter sur une intrigue déjà trop fournie de péripéties, une thèse politique longuement développée ; en demandant trop d'effort à ses lecteurs, il les a découragés. Le personnage principal, Alonso, a peu de relief comme amoureux, faute de passion absorbante et mutuelle ; les âmes sensibles de 1825 le trouvaient d'une froideur insupportable. Le soldat, au contraire, commande notre admiration. Patriote dévoué, il s'engage dans la lutte héroïque de sa patrie contre Bonaparte, mais il admire la France en la combattant. Il hait l'envahisseur, mais admire le génie militaire. Détestant la conquête, il sait rendre justice aux grenadiers qui l'ont accomplie. L'homme politique aussi, nous intéresse vivement. On suit avec la plus entière sympathie les actions de ce patriote prêt à s'immoler, pour ses principes. C'est très souvent l'auteur qui parle, qui se montre même, quittant la fiction pour plaider la cause de la monarchie et de la liberté égale. Fier comme tout Espagnol, Alonso courbe devant le roi la fierté de sa naissance et de sa raison, qui voit dans le souverain l'incarnation du système, le vrai premier ministre de son royaume. En vrai Espagnol, il se laisse charmer par la pompe fastueuse qui doit entourer et rehausser le pouvoir royal, aussi bien que les mystères de la religion. C'est don Alonso, il faut le rappeler, qui essaie d'arracher Charles IV au pouvoir du Prince de la Paix afin de protéger la monarchie espagnole contre le contact d'un favori indigne. L'auteur n'oublie pas la description pittoresque dans son livre : l'Espagne qu'il dépeint est celle d'un homme qui l'a visitée, qui a vu les hommes et les choses qu'il présente.

Écrit essentiellement comme une protestation contre l'invasion de 1823, *Don Alonso* partagea le sort de presque tous les livres de polémique qui n'ont pas pour les recommander un intérêt intrinsèque autre que celui de la question discutée. Peu de temps après son apparition, il fut éclipsé par d'autres livres d'une qualité plus passionnante, où les dissertations politiques ne se mêlaient pas. On ne l'a pas oublié cependant comme le témoignent les éditions subséquentes de 1828 et de 1857. Il est assez certain que Balzac a lu ce livre dont le côté politique l'aurait justement attiré. L'édition de 1828 est sortie de ses presses. Il compare un peu plus tard

les œuvres de Salvandy et de Lantier, en donnant la première place à celui-ci ¹. Mais on peut croire que, malgré son peu d'amitié personnelle pour l'auteur, Balzac est redevable à *Don Alonso* de quelques-unes de ses idées et de ses détails sur la Péninsule.

Parmi les habitués les plus assidus des salons romantiques, il faut remarquer le baron Taylor, vétérana, lui aussi, de la guerre d'Espagne. Plus âgé que Balzac de dix ans, il n'était pas cependant entré en campagne sous l'Empire à cause de sa santé délicate. Incorporé en 1814, il resta dans le service pendant dix ans, voyageant comme aide de camp du général comte d'Orsay en Angleterre, en Hollande, et en Espagne, regardant tout, en curieux et en artiste, car il était tous les deux. Attaché à l'état-major du corps, il se rendit en Espagne en 1823. Là, chargé de plusieurs missions, il menait pendant plusieurs mois une existence vraiment aventureuse. En train d'esquisser un charmant paysage, il se trouve un jour couché en joue par un Espagnol tout prêt à tirer presque à bout portant. Une autre fois, il partage à l'amiable le repas du bandit célèbre don Jaim qui se promène en plein jour dans les rues d'une petite bourgade au grand ennui du maire. De retour plus tard, il est épouvanté de trouver la tête du redoutable don Jaim exposée dans une petite cage, la justice s'étant enfin réveillée. Reconnaisant tout ce qu'un artiste et un écrivain pouvait tirer de ce pays romantique et peu exploré, il se promettait d'y revenir.

Il y revint en effet en 1825. Ce second voyage lui fournit les matériaux de son livre le *Voyage Pittoresque en Espagne*, un beau récit de ses pérégrinations en Espagne et sur les côtes septentrionales de l'Afrique, abondamment illustré d'une centaine de lithographies de la main de l'auteur. Taylor, comme nous l'avons dit, voyageait en artiste, toujours apte à saisir les aspects romantiques et pittoresques sur son itinéraire. Il remarque la grande place de Vittoria, remplie d'une foule de paysans endimanchés, et étudie ainsi sur le vif les costumes et les mœurs de ce peuple, « un des plus beaux spectacles de l'Europe. » Il traverse en pèlerin des villes immortalisées par les aventures de « l'admirable don Quichotte ». Il admire le vieux château de Pancorvo qui arrêta l'irruption des Arabes, qui fut jadis la résidence du père de Florinde, « outra-

1. *Voyage en Espagne du chevalier Saint-Gervais officier français et les divers événements de son voyage*. Par E. F. de Lantier. 1809. Autres éditions. 1820, 1836.

gée par Rodrigue ». Ici, l'auteur anticipe sur les *Études françaises et étrangères* par quelques remarques sur le poème de Southey, *Roderick, le dernier des Goths*. Il s'arrête longuement pour nous raconter les merveilles du Musée du Prado, « une des plus belles collections de tableaux qui existe en Europe ». Nous visitons avec lui l'Escorial, et ensuite nous assistons à l'inévitable course des taureaux avec toute sa splendeur de vêtements, ses exaltations populaires, ses cruautés. En vrai Français, l'auteur ne laisse pas de rendre hommage à la beauté des Malaguenas, les plus belles des Andalouses qui, lorsque la chaleur du jour est passée, s'installent sur leur balcon pour causer, « n'oubliant pas de jeter un coup d'œil dans la rue ». Les hommes aussi présentent des types peu connus en France. Les voleurs « presque tous des contrebandiers ruinés » circulent dans les villes mêmes, craints par les autorités civiles, aimés ou admirés par le peuple. Les *majos*, superbement montés, avec leurs *majas* en croupe, galopent devant nous sur les grandes routes. L'auteur semble avoir admiré surtout dans les Castilles l'amour des grandes traditions ; il a été heureux de retrouver « cette Espagne telle que le quinzième siècle l'a laissée ». Néanmoins, dans ce pays, trempé dans le passé, s'agite un noyau d'hommes aux idées élevées, aux intentions généreuses qui doit sauver la patrie de la ruine politique.

Le livre de Taylor, publié en 1826, fut plus tard éclipsé par les brillants ouvrages des romantiques, surtout par les évocations de Gautier. Mais au moment de son apparition, il a été lu et vivement goûté. C'est un peu plus tard que Balzac a fait la connaissance de l'auteur, qui faisait tant pour les jeunes dramaturges romantiques dans sa qualité de commissaire royal près le Théâtre Français, qui, après avoir obtenu le poste à l'Arsenal pour son ami Nodier, avait toujours sa place dans ce Cénacle. Chargé d'une mission en Espagne en 1835, il rapporta une magnifique collection de peintures représentant toutes les écoles nationales du pays. Balzac écrit, à propos de ce voyage : « J'ai rencontré Taylor... qui vient de rapporter pour un million quatre cents tableaux d'Espagne et des plus beaux »¹. Et encore en 1839, lorsque la fièvre dramatique l'agite, il écrit avec un orgueil évident : « Apprenez que Taylor, l'ancien pêcheur de tableaux espagnols... que le directeur Vedel... ont pris une si haute opinion de moi comme auteur dramatique, qu'ils m'ont prié de leur donner... une pièce

1. L. E. tome I p. 394.

entièrement comique, en disant qu'ils la joueraient immédiatement »¹. Resté dans les cadres de l'armée jusqu'à sa mort, s'intéressant vivement à tout ce qui se passait à l'étranger, cet homme remarquable a donné bien probablement, dans les conversations des salons de 1829-1830, maints récits brillants sur ses aventures au-delà des Pyrénées, récits que l'auteur d'*El Verdugo* devait écouter avec un vif intérêt.

Pendant les années 1825-26, lorsque Balzac rentrait dans sa famille, il rencontrait quelquefois une voisine de M^{me} Surville à Villeparisis qui l'enchantait dès la première rencontre. C'était M^{me} d'Abrantès qui, en ce temps-là, vivait en retraite forcée, dans la gêne financière même. Issue d'une famille aisée, habituée au luxe des cours royales de France, de Portugal et d'Espagne, dispendieuse de nature, la Générale Junot se trouvait, après la mort tragique de son mari, réduite à des expédients fort déplaisants pour mener le train de vie auquel elle était accoutumée. Le jeune Balzac la rencontrait assez souvent, aussi dans le salon de M^{me} Sophie Gay, et ne tarda pas à se lier avec elle très intimement. Attiré d'abord par son titre de noblesse, le jeune homme s'enthousiasma bientôt pour la grande dame de l'Empire, qui avait connu l'Empereur, qui pouvait retracer toutes les péripéties de cette carrière de demi-dieu. Le grand monde du Directoire, du Consulat et de l'Empire revivait dans ces conversations de la rue de Montreuil. Cette femme avait joué son rôle dans les représentations privées du *Barbier de Séville* à la cour. Elle avait, comme ambassadrice, voyagé beaucoup en Espagne ; elle avait tressailli d'horreur, en voyant des cadavres mutilés suspendus aux arbres, horribles épouvantails laissés par les Français pour indiquer comment ils punissaient la trahison. Elle se souvenait des physionomies de toute la famille royale de l'Espagne, et racontait des anecdotes fort émouvantes sur ce grand scélérat, le Prince de la Paix. Elle avait lu Cervantes et Lesage, en traversant les paysages décrits dans leurs œuvres. Elle dépeignait avec sympathie et compréhension cette grandeur d'âme des Espagnols repoussant une injuste invasion. Il est certain que M^{me} d'Abrantès, que Balzac a tant fréquentée, qu'il aimait tant, qu'il a dépeinte si souvent dans ses livres, qui lui a fourni tant d'idées sur d'autres sujets, lui ait fourni aussi de nombreux détails sur la Péninsule où elle avait

1. L. E. tome I p. 508.

passé des années remplies d'excitation. C'est elle, très probablement, qui lui a donné d'abord l'idée primitive d'*El Verdugo* aussi bien qu'un nombre considérable des traits nationaux si richement semés dans ce petit conte de la guerre d'Espagne, écrit justement à cette époque. Cette courte histoire nous semble résumer d'une façon si parfaite les influences militaires sur l'auteur à l'égard de l'Espagne que nous croyons profitable d'en donner un compte-rendu assez minutieux.

Dans sa forme primitive, *El Verdugo* date de 1825, moment où les écrits sur l'Espagne se multipliaient, où l'influence de Mme d'Abrantès était déjà très forte, Avant de le publier dans *La Mode*, l'auteur l'a relu, l'a modifié, en en rehaussant probablement le ton, en y ajoutant des détails récoltés dans ses conversations avec les militaires et les voyageurs. Dans ce court récit, l'auteur renferme avec une rare habileté un épitomé de cette guerre féroce de 1809, jette une vive lumière sur les traits saillants du caractère espagnol, et nous donne une esquisse frappante des âmes hautaines de la vieille Castille, vis-à-vis des ennemis de la patrie, et confrontées avec la mort.

L'action se déroule dans la petite ville de Menda sur la côte de l'Espagne. Les Français, inquiétés par le bruit d'une invasion prochaine venant de l'Angleterre, ont éparpillé leurs patrouilles par toute la ville. Le marquis de Léganès, grand d'Espagne, et tenant les paysans de la région dans sa main, suscite la méfiance profonde du général français, malgré le bon accueil fait au jeune officier logé dans son château. Cependant, en suivant les ordres de l'Empereur, on tente de mettre en bonne intelligence les officiers étrangers et les grandes familles espagnoles. Le soir de la fête Saint-Jacques, un bal anime le château, tandis que, dans la ville étendue sur la côte, éclate une trahison longuement préparée. Le jeune officier Marchand, vivement touché par la tristesse et la compassion dans les regards de la fille aînée des Léganès, rêve sur la terrasse en laissant errer ses yeux sur les toits au-dessous de lui. Étonné de voir tant de lumières, le jeune homme est prêt à s'élancer au poste militaire lorsqu'un soldat se dresse devant lui. A peine ce dernier a-t-il le temps de dévoiler le complot, qu'il tombe, une balle dans la tête. Marchand n'entend que quelques gémissements, il comprend que ses troupiers ont été assassinés, et, sans épée, il attend la mort. A ce moment, la belle Clara lui saisit la main et lui indique les moyens de salut qu'elle a préparés.

Cette dévotion, qui fait taire les voix de la race et du patriotisme, est bien celle d'une Espagnole.

Quelques heures plus tard, Marchand accompagne son général à la tête d'un régiment accourant venger les camarades trahis, infliger une punition « qui imprime une terreur salutare à ce pays où l'on fait la guerre à la façon des sauvages ». Les bourgades trou-vées sous les armes sont entourées, et leurs habitants mis à mort. Des vengeance pareilles ont été l'origine de ces *despoblados* qui pendant longtemps ont servi d'asiles à des brigands et à des contrebandiers. La ville de Menda, trompée dans ses espérances d'aide, se livre volontairement. Les coupables, « par un de ces dévouements qui n'ont pas été rares dans la Péninsule », se dénoncent pour épargner les horreurs d'une vengeance générale à leurs concitoyens. Après s'être emparé du château et de la famille Léganès, le général met à exécution sa vengeance satanique. Quinze potences sont dressées sur la terrasse pour recevoir les Léganès et leurs domestiques. Les nobles, avec cette fierté de rang qui marque le vrai hidalgo, demandent la décapitation, et lorsque cette triste grâce est accordée on en demande encore une. Pour que sa race ne s'éteigne pas, le père supplie qu'on laisse vivre son fils aîné. Le vieux général leur indique alors les conditions inhumaines auxquelles il consentira à épargner le fils. Pour sauver sa vie, le jeune homme doit remplacer le bourreau. Le malheureux Juanito a beau repousser cette proposition révoltante, sa sœur, ses frères, son père le conjurent de remplir son devoir d'héritier. Une telle grandeur d'âme s'élevant presque au niveau du surnaturel, était un trait essentiellement espagnol pour les Français de 1825 ; Balzac ne fait que la mettre en lumière un peu plus fortement qu'à l'ordinaire. La scène tragique qui termine le récit ne cède en rien aux contes les plus émouvants de Mérimée pour l'horreur qu'elle suscite en nous. La jeune fille, repoussant dédaigneusement les propositions insultantes de Marchand, appelle le coup mortel de son frère ; le père donne sa bénédiction paternelle au fils prêt à le frapper ; la mère, voyant son enfant incapable de terminer sa tâche, se donne la mort. Les officiers insoucieux cessent de boire et de rire, seul le général inflexible ose justifier encore cette vengeance inhumaine.

Le personnage principal, la jeune Clara, incarne l'Espagnole rêvée par les Français de ce temps. Sa chevelure noire, sa taille souple, ses yeux noirs à longs cils, jetant des regards languissants sur son bien-aimé, mais du feu sur l'amant indigne sont tous des indices

physiques de sa race aussi vraiment que sa dévotion tant que le Français reste innocent, sa fierté et son mépris lorsqu'il se montre traître à ses yeux, son courage indomptable au moment où la hache s'élève sur elle sont les insignes moraux de l'Espagnole typique. Le père résume en lui l'Espagnol, il a l'air d'être « échappé d'un tableau de Murillo ». Grand d'Espagne, entiché de sa noblesse, il règne en patriarche sur ses terres. Tramant des complots contre, les envahisseurs maudits, il ne regrette cette action que parce qu'elle n'a pas réussi. Il entend l'arrêt brutal du général sans fléchir, conjure son fils de faire son triste devoir, se tient droit jusqu'à la fin en face de l'ennemi. Les autres membres de la famille ne laissent pas de suivre ce noble exemple. Chacun s'efforce de raffermir le courage défaillant de Juanito, tous avancent au supplice « avec une incroyable assurance ». Le prêtre les place de manière qu'ils ne voient rien de ce qui se passera. « Mais c'étaient de vrais Espagnols qui se tinrent debout sans faiblesse. » L'orgueil de race et de famille les soutient, et les pousse aux actions incroyables du dévouement.

Le décor de cette « scène militaire » mérite un bref examen, car il constitue, peut-être, la meilleure évocation de l'Espagne pittoresque que Balzac nous ait donnée dans ses histoires de la Péninsule. On se trouve d'abord sur la terrasse d'où le regard plonge sur la ville étendue cent pieds au-dessous, à l'abri des vents au pied de la butte sur laquelle s'accroche le château. Le ciel d'Espagne est un dôme d'azur pur, les étoiles scintillent doucement, le parfum des orangers se répand dans la fraîcheur de la nuit. Au loin, la mer encadre tout d'une grande lame d'argent. Quelques minutes plus tard, le jeune Marchand s'élance de cette terrasse pour traverser à corps perdu les déclivités raides, les sentiers rocailleux du coteau abrupt, tandis que les balles sifflent autour de sa tête. En quelques heures, on traverse avec lui les ruines fumantes des *despoblados*, et enfin on est de retour sur la terrasse jonchée maintenant des victimes de la passion vengeresse des Français. Dans *El Verdugo*, l'auteur nous a donné non seulement un résumé du caractère de la guerre d'Espagne, avec ses héroïsmes et ses crimes, mais un coup d'œil sur les Espagnols, aussi bien que plusieurs vignettes très colorées de ce pays pittoresque. Le récit entier porte l'empreinte des sources directes où il a puisé, sources partiales peut-être, favorisant l'un ou l'autre pays selon les expériences ou les connaissances de ceux qui fournissaient les renseigne-

ments. Il reflète certainement des croyances et des conceptions très répandues en France à l'époque où il a été écrit.

Dans ce chapitre aussi, nous avons quelquefois empiété un peu sur la période suivante, ce qui est inévitable lorsqu'on essaie de retracer le développement progressif d'un écrivain. Il n'existe que, très rarement de cloison étanche dans la vie intellectuelle pour séparer deux époques. A présent cependant, il faut nous orienter assez précisément, car en 1829, le jeune auteur du *Dernier Chouan* entre définitivement dans une période mondaine remplie de travail, en grande partie éphémère, remplie aussi d'associations qui ont agi profondément sur la formation de son génie.

CHAPITRE III

L'OPPOSITION AUX CONCEPTIONS ROMANTIQUES

Le soir du 10 juillet 1829, une compagnie brillante s'assembla dans le salon de Victor Hugo pour entendre lire une nouvelle pièce du jeune maître. La pièce était *Marion Delorme*. La compagnie se composait des représentants et des partisans les plus connus de l'École romantique : Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, le jeune Alfred de Musset, Mérimée froid et correct, Émile Deschamps, le baron Taylor qui soutenait si vaillamment les tentatives des romantiques sur la scène, Boulanger, les frères Devéria, quelques dames privilégiées, et bien d'autres encore remplissaient le salon de la rue Notre-Dame-des-Champs. Parmi les conviés moins remarqués se trouvait un jeune homme de trente ans, robuste et trapu, ses cheveux noirs dressés sur le front. C'était Balzac, qui commençait enfin à entrer dans le monde littéraire.

Balzac connaissait déjà non seulement Hugo, mais plusieurs autres membres de cette assemblée. Depuis deux ans, il était un des habitués du salon des Devéria. Dans ce cercle, il avait rencontré Hugo ; il y avait, peut-être, entendu lire les vers de Musset. Mérimée lui était déjà connu. *La Jacquerie* et *La Famille de Carvajal* avaient été, en effet, publiés chez Balzac en 1828. Une édition de *Cinq-Mars* était aussi sortie de ses presses. Mais le jeune Honoré avait rêvé une situation plus heureuse que d'être le prôte des grands écrivains contemporains ; il voulait marcher de plain-pied avec eux. La fin désastreuse de son imprimerie le débarrassa d'un devoir ennuyeux, en lui laissant un écrasant fardeau de dettes, la publication des *Chouans* lui ouvrit la voie à la réalisation de son rêve. *Le dernier Chouan*, publié en mars 1829, l'avait transformé, d'un « pauvre diable d'écrivain » inconnu, en un jeune auteur presque célèbre. Son entrée dans les salons littéraires était désormais assurée, et son ambition, fouettée par ce premier succès, devint illimitée. Il voulait surtout remporter un succès encore

plus éclatant, qui lui valût une gloire indiscutée en même temps que la liberté financière, car la gloire était peu de chose tant qu'il resterait harcelé par ses créanciers ou réduit à se faire héberger par des amis ou des parents.

La présence de Balzac à la lecture de *Marion Delorme* marque donc son entrée dans les cercles définitivement romantiques, et présage une association qui durera plusieurs années. Cette association exerça sur lui une influence à laquelle il résista résolument, mais devant laquelle il a fini par capituler, au moins provisoirement. La lutte de Balzac contre les conceptions romantiques du temps et sa capitulation passagère devant le goût de 1830, nous intéressent, puisque sa conception de l'Espagne et son attitude envers ce pays semblent avoir varié avec ses sentiments sur le romantisme. Nous essaierons de retrouver ces tergiversations dans quelques-uns des articles donnés par le débutant aux journaux de 1830.

Poussé par le besoin impitoyable d'argent, il se lança d'abord de ce côté ; son bilan littéraire de l'année se compose d'articles, de critiques, de petits contes, de portraits, de croquis, où s'accuse un esprit assez railleur, surtout en tout ce qui regarde les romantiques. C'était bien le style qu'il fallait avoir pour faire fortune dans la *Caricature* ou la *Silhouette*, mais il semble l'avoir manié avec un plaisir tout particulier lorsqu'il dirigeait ses armes contre l'École en vogue. Cette tactique n'était pas certes des plus loyales, car, à cette époque, le futur auteur de la *Comédie Humaine* fréquentait assidûment les salons à la mode ; il laisse voir même d'une façon très naïve la satisfaction presque puérile qu'il éprouve en s'y trouvant. Ses hôtes s'écriaient quelquefois qu'il venait, chez eux, pour les épier. Ainsi, quand il publia *Le Colonel Chabert*, un de ses amis les plus intimes déclarait à tout le monde : « Balzac est un gueux, un chenapan, il m'a volé mon grand-père mort pour le ressusciter à sa fantaisie, parce qu'à la suite d'un très bon dîner, je me suis permis quelques petites historiettes sur le brave défunt ¹ ». Mais ses merveilleux dons de conversation lui valaient partout bon accueil. Et cependant, tout en coudoyant les romantiques, il lançait contre eux les critiques les plus sévères.

A la première d'*Hernani*, Balzac fut un de ceux qui portaient

1. M^{me} Bassanville. *Mémoires. Les Salons d'autrefois*, deuxième série, Paris 1864, p. 97.

le billet mystérieux avec le mot de passe « hierro ». Il s'est battu assez vaillamment, recevant comme sa part du feu de l'ennemi un trognon de chou ; il a fait sa bonne part dans les applaudissements frénétiques organisés par les tribus des amis de Hugo ; en un mot, il s'est comporté comme le premier des Jeune-France. Mais quelques jours plus tard, dans le *Feuilleton des journaux politiques* paraît son article ; *Hernani ou l'honneur castillan*. Cette longue diatribe est plutôt un éreintement qu'une critique ; il y relève et signale impitoyablement toutes les parties faibles de la pièce. Nous sommes avertis, au commencement que les jugements se dirigent contre Hugo, comme chef d'école, et contre le drame comme « l'expression d'une doctrine ». Vu l'importance de l'œuvre, il l'analyse assez minutieusement, examinant surtout les personnages de premier rang.

L'in vraisemblance d'action du roi Carlos chez dôna Sol choque le critique, l'acoustique extraordinaire de la chambre l'étonne autant que la complaisance inexplicable de la duègne, « une duègne espagnole ». Au deuxième acte, Hernani, qui est enfin en présence du roi, brûle, en vrai Espagnol jaloux, de « lui plonger sa dague dans le cœur ». Mais, chose très curieuse, au lieu de se jeter sur son ennemi, il se met à discuter avec ce rival. « Hernani discute au lieu de tuer son adversaire, de même que nos poètes nous donnent des préfaces dissertatives au lieu de surprendre leurs ennemis par des chefs-d'œuvre ». Les scènes dans le château de don Ruy révèlent le roi sous une lumière plus fâcheuse encore. Don Carlos, sachant que le bandit est caché dans le manoir, débite des menaces et des promesses. Puis, la vue de dôna Sol détourne brusquement sa pensée de toute idée de vengeance. « Il peut... se saisir d'Hernani, du vieillard, de doña Sol... Baste ! Il veut sortir à l'amiable, et il vend la tranquillité de l'Espagne pour le plaisir d'avoir doña Sol en otage. Cette scène n'a pas été comprise. Charles-Quint a passé sa vie à marchander des royaumes. C'est nécessairement un symbole ».

La scène du tombeau de Charlemagne n'excite pas non plus la moindre admiration. Encore une fois, les phénomènes de l'acoustique l'absorbent. Il espère, dit-il, avoir quelque jour un mémoire de l'Académie des Sciences « sur les oreilles de Charles-Quint ». Quelques dernières expressions de surprise sur la conjuration si mal dirigée, et Balzac congédie le roi Carlos. « Ici finit le rôle de l'empereur. Et c'est là Charles-Quint ? Où M. Victor Hugo, a-t-il

étudié l'histoire ? Don Carlos n'exprime, ni événement, ni caractère, ni passion ».

Le caractère d'Hernani aussi est loin de satisfaire un critique qui cherche la vérité dramatique et la peinture fidèle des mœurs nationales. Les tirades ennuyeuses, substituées à l'action, rappellent, selon lui, les drames classiques plutôt que les pièces de l'école que Hugo se dit représenter. « Il était permis d'espérer que nous serions initiés à l'amour d'Hernani, et que nous arriverions, de nuance en nuance, à épouser une passion espagnole. Point. Hernani aime doña Sol. Arrange-toi de cela parterre stupide ». Dans le monologue qui termine le premier acte, le bandit espagnol, forban et proscrit, se transforme en jeune homme du XIX^e siècle, « un doctrinaire jugeant les cordons et ce mouton d'or qu'on va se pendre au cou ». Puis plus tard, au moment où doña Sol et son amant voient la mort à leurs trousses, ils ne prennent pas la fuite, seul moyen de salut, mais « s'asseyent sur une pierre et se bercent de doux propos hors de propos ».

La reconnaissance des deux amants dans le château est la première scène où il y ait quelque mouvement, où les personnages « agissent et parlent comme il faut ». Mais elle est faible, elle ressemble à tout.

Enfin arrive le sujet de la pièce, l'honneur castillan. Sur ce point, Balzac ne ménage pas ses sarcasmes. « Ruy Gomez, qui ne livre pas son hôte à Don Carlos, et préfère donner sa nièce, est une peinture de l'honneur castillan. Mais ce n'est rien : il la remet entre les mains du roi pour sauver la tête d'un rival qu'il abhorre. Si le fait a existé, il prouve qu'il y avait en Espagne, à cette époque, un vieillard stupide ». Quelque ridicule que soit cette action aux yeux du critique, plus risible encore est le pacte qui se conclut entre don Ruy et le bandit. « Le sublime de l'honneur castillan », dit-il, « est que Hernani obéira au vieillard auquel il a vendu son sang ». Tout à fait écoeuré de cette idée, aussi monstrueuse que ridicule, Balzac termine : « ce qu'il y a de castillan dans la pièce, c'est une rare accumulation d'invéraisemblances et un profond dédain pour la raison, qui la font ressembler à un drame enfantin de Calderon ou de Lope de Vega ».

On ne peut guère expliquer la férocité de cette longue attaque. Une brouille soudaine s'était-elle produite entre les deux auteurs, Balzac voulait-il attirer sur lui l'attention du public en attaquant une figure si bien connue ? Rien n'est certain, sauf que Balzac, à

ce moment, n'était nullement romantique. Pour l'exactitude de ses critiques, on l'admet facilement. Lui, qui avait étudié assez profondément l'histoire, il était tout naturel qu'il fut choqué des bévues ridicules de Hugo. Un peu plus tard, en lisant *Quentin Durward*, il juge Walter Scott avec sévérité. L'auteur qui était allé se documenter sur place, avant d'écrire *Les Chouans* avait le droit de demander une couleur locale un peu plus fidèle que ne l'est celle d'Hernani, malgré les avertissements présomptueux de l'auteur.

Dans le même journal, quelques jours après, paraît un deuxième article où Balzac se dresse en critique des choses de l'Espagne. Cette fois, il s'agit de la traduction libre des romances du Cid par le Chevalier Regnard. Le diligent chevalier, qui avait offert au public soixante-dix-huit romances en vers, n'avait pas certainement gagné la gratitude du critique littéraire du *Feuilleton*. Après avoir remarqué que le Cid était déjà presque aussi populaire en France qu'en Espagne, il ajoute que le grand Corneille ne nous a donné dans sa tragédie qu'une assez faible partie des gestes du héros castillan. Alors il continue : « jaloux de réparer cet oubli, M. Regnard nous donne... de quoi fournir à tous les Corneilles, présents et futurs, autant de chefs-d'œuvre qu'il en faut pour donner des émotions jusqu'à la fin des siècles. Et si l'on pense que nous devons à la glorieuse expédition de 1823 les élucubrations de M. le Chevalier Regnard, comment oserons-nous encore supporter les plaintes qui se font entendre sur cette campagne » ? Et, pour achever d'écraser le malheureux chevalier, il cite quelques strophes qu'il accable de ridicule.

Non moins mordante, mais beaucoup plus sérieuse est sa discussion du livre de Huber, *Esquisses sur l'Espagne* dont une traduction française venait de paraître à Paris. Dans cet article, on sent que Balzac regrette vivement la faiblesse qu'il constate dans l'œuvre, le manque du pittoresque. Il avait espéré trouver quelque chose de mieux dans le livre d'un écrivain impartial et consciencieux, comme le sont en général les Allemands, selon lui. « La campagne de 1823 n'a peut-être pas eu d'autre avantage », écrit-il, « que de donner aux Français l'occasion de voir l'Espagne avec sang-froid. La haine n'étudie guère, et nos compatriotes qui ont parcouru ce sol à travers l'incendie, les décombres, les flots de sang, n'y ont vu que le fanatisme et l'assassinat ». Les Français eux-mêmes ayant accepté des vues plus raisonnables sur la Péninsule,

à plus forte raison il attendait d'un pays où les passions n'avaient pas été suscitées une étude sympathique, juste et illuminative. Malheureusement, le livre de Huber ne s'élève pas à ce niveau. On y trouve trop d'esprit et, faute grave selon l'auteur de l'article, la couleur locale est presque totalement négligée. On ne nous présente que quelques personnages et une petite partie de l'Espagne.

Ici, Balzac change de méthode et, pour la première fois, sa critique devient constructrice. Il déroule devant nous un vaste panorama de l'Espagne pittoresque, qui démontre à la fois sa puissance d'écrivain et la connaissance considérable qu'il semble avoir eu de la Péninsule. Le passage est à citer presque en entier.

« Pour peindre quelques caractères, pour faire un drame médiocre, il a négligé ce sol qui est, à lui seul, un drame vivant. Son Andalousie est peinte au pastel ; nous n'y avons point retrouvé cette Séville si merveilleuse, avec ses palais mauresques, ses maisons éclatantes de blancheur... ses *huertas*, son beau Guadalquivir, sa magnifique Alameda, ses superbes couvents ; nous n'avons pas vu... cette population si animée, si brillante, si riante dans ses riches et pittoresques costumes. Mais surtout, nous avons en vain cherché ces somptueuses courses de taureaux... où les acteurs... resplendissant de satin et d'or, semblent se jouer de la vie aux acclamations de vingt mille spectateurs. En vain, aurions-nous suivi l'auteur de Cadix à Gibraltar, il ne nous a point fait traverser cette sierra del Niño, où tantôt l'on s'égare à travers les forêts de liège, les bouquets d'arbousiers sauvages, et où tantôt on suit le cours de petites rivières, ombragées de lauriers roses, d'orangers séculaires et de grenadiers ; il ne nous a point arrêtés dans les villages si pittoresquement suspendus aux flancs d'un rocher, au sommet d'une montagne, ce Vejez, cette Alcala. Le tableau sublime que présente le détroit de Gibraltar au voyageur qui contemple... l'Europe et l'Afrique, l'Océan et la Méditerranée, ce tableau n'est pas même esquissé. Cette ravissante Andalousie est encore à décrire avec ses merveilles de la nature et de l'art, Valence avec ses *vejez*, l'Asturie et la Navarre avec leurs montagnes ».

Voilà une excellente charpente pour une peinture romantique de l'Espagne. Mais Balzac n'est pas romantique, il l'abandonne à qui veut la développer. Il s'acharne encore sur le livre de Huber où il manque non seulement le pittoresque, mais l'étude du peuple espagnol, « le plus poétique de l'Europe, le seul qui eût conservé

une physionomie nationale ». Pour achever, il cite quelques-uns des meilleurs tableaux de l'ouvrage, en exprimant son chagrin que l'Allemagne, tout occupée qu'elle était à cette époque de la littérature espagnole, n'eût pas produit quelque chose de plus brillant.

Malgré le programme ambitieux que nous venons de voir dresser devant nous, Balzac prend bien garde à ne pas s'engager dans la description du pittoresque. Et les tentatives de ses amis, de l'École romantique, ne semblent guère être ce qu'il réclame, à en juger par son compte-rendu d'une lecture dans un de ces salons qu'il fréquenta avec assiduité pendant tout l'hiver de 1829-1830. La chambre et les habitués sont d'abord limés d'une main habile mais pas trop sympathique ; les agitations fébriles, autour du lecteur, s'élèvent, et se calment. Des interruptions enthousiastes forcent peut-être le poète à se taire. « A quel genre, à quelle époque, appartient la poésie dont on vous enivre ? Les filles de Grenade, avec la sérénade et la promenade, vous apprennent-elles les détours de l'Alhambra et les délices des bois d'orangers ?

— Oh ! que c'est Mauresque ! dit celui-ci.

— Il y a des minarets dans ce vers !

— C'est tout Grenade ! C'est tout l'Orient !

Ma parole d'honneur la plus sacrée, on a dit devant moi, à propos d'Afrique et d'Espagne : c'est tout l'Orient ! ». Puis, c'est la poésie moyen-âge qu'il bafoue, en citant toujours les éloges ridicules qui pleuvent sur le poète. La description n'est pas beaucoup exagérée, les mémoires du temps nous le prouvent ¹. Mais l'intention de Balzac est évidente. Il ne décrit pas seulement pour décrire, il expose de son mieux les côtés ridicules des salons romantiques.

La même âpreté s'accuse dans *Les Litanies romantiques*, où c'est encore un chef d'école et ses disciples qui nous sont présentés. Cette fois, c'est un Mécène du romantisme, homme riche, banquier peut-être, idolâtre de la poésie, toujours en avance sur la mode littéraire. D'après lui, Lamartine, Chateaubriand, Hugo même sont trop clairs, et déjà un peu passés. Mais, « parlez-lui du *Mangeur d'Opium* des *Contes d'Espagne*, du *Giaour*, du *Rêve de Jean Paul*, de la *Ronde du Sabbat*... oh ! alors, il s'émeut, il s'anime, et trouve pour peindre ses idées, des expressions... qui le font même reconnaître, dit-on, pour le chef de la génération, puissance aux mains de laquelle

1. M^{me} Ancelot, dans ses *Salons de Paris, Foyers éteints*, Paris, 1858, nous laisse plusieurs tableaux des salons romantiques.

est confiée la gloire du XIX^e siècle ». Ce prodige se mêle de très bon cœur de composition littéraire ; c'est à une lecture du maître que nous assistons. Un long fragment, cité par Balzac, se compose d'un galimatias pseudo-romantique où il se moque assez spirituellement de tout le romantisme. Et, lorsque le Mécène se tait, les louanges s'élèvent en chœur. On entend tous « les mots à la mode », pyramide, encyclopédique, tour d'ivoire, Homère, Milton, apocalyptique, genre humain, cathédrale, ogivale.

Tous ces articles nous paraissent significatifs. Balzac subissait, évidemment, des influences puissantes qui l'entraînaient lentement vers un épanchement romantique. N'ayant pas encore formulé ses conceptions sur la grandeur d'une peinture détaillée de la société contemporaine, il absorbait, à contre cœur semble-t-il, les idées romantiques, il imitait, involontairement quelquefois, les procédés de l'école qu'il attaquait. « Depuis *Hernani*, ses opinions n'ont pas varié ; il reste toujours rebelle au romantisme. Des romantiques, il raille le goût pour l'Espagne, l'Italie, l'Orient... les diableries, les fantômes, les vampires, oubliant que jadis, au temps où Nodier publiait *Smarra* et Victor-Hugo *Han d'Islande*, il a lui-même écrit... *Le Centenaire ou Les deux Beringheld* ¹ ».

Des boutades semblables aux *Litanies romantiques* lui échappent plus fréquemment vers la fin de l'année 1830, à côté des tableaux purement romantiques. Son article *l'Opium* est du mois de décembre, et dépeint les rêves voluptueux apportés par la fumée soporifique du pavot à ceux qui s'y adonnent. « L'opium leur livrait l'univers entier... transportés à Cadix ou à Séville, (ils) grimpaient sur des murs, y restaient, couchés sous une jalousie, occupés à regarder deux yeux de flamme, une Andalouse, abritée par un store de soie rouge dont les reflets communiquaient à cette femme la chaleur, la poésie des figures... de nos jeunes rêves. Puis, tout à coup, en se retournant, ils se trouvaient face à face avec le terrible visage d'un Espagnol armé d'un tromblon bien chargé »... ! Voilà le don Paez d'Alfred de Musset en personne.

Les mêmes conceptions conventionnelles de l'Espagne se trouvent aussi dans le petit conte *l'Élixir de Longue Vie* qui se place vers la fin de cette année. Dans ce court épisode, Balzac n'a pas puisé son inspiration initiale de l'Espagne, mais plutôt de l'Alle-

1. L.-J. Arrigon *Les années romantiques de Balzac*, Paris, 1927, p. 69.

2. M. Breuillac. *Hoffmann en France*, *Revue d'histoire Littéraire*, 1906.

magne. A ce moment, la vogue de Hoffmann était à son comble en France ². En 1829, Loeve Veimar avait commencé une traduction des œuvres complètes, adaptées habilement au goût des Français : la *Revue de Paris* donnait, de temps en temps, des traductions du conteur allemand ; d'autres éditions françaises de ses recueils s'annonçaient. Chasles, qui était intimement lié avec Balzac à ce moment, goûtait vivement ces récits mystérieux ; Nodier et son groupe s'étaient, depuis longtemps adonnés au conte fantastique et merveilleux. Balzac n'aurait guère pu échapper à toutes ces influences, quand même il aurait voulu s'y soustraire. Averti par le sort de Latouche, accusé de plagiat par Loeve Veimar au sujet d'*Olivier Brusson*, l'auteur se met à l'abri de toute critique en indiquant son emprunt. Il croit, dit-il, que cette histoire vient de l'Allemagne. Il est bien possible qu'elle vienne en partie de *Frankenstein* de Mrs Shelly, traduite en français depuis 1821 ¹. Jetons un coup d'œil sur cette petite histoire.

Le vieux don Juan de Belvidero, après une vie de débauche passée en Italie, vient en Espagne, apportant avec lui un précieux flacon contenant l'élixir miraculeux sur lequel il compte pour tromper la mort. « Là, sur ses vieux jours, il épousa une jeune et ravissante Andalouse ». Chez Balzac, comme chez le romantique le plus entiché, les Andalouses ne peuvent être autrement que ravissantes, avec des petits pieds et des yeux veloutés. La femme de don Juan n'est pas tout à fait typique, cependant, elle est d'une vertu intransigeante « Soit que l'abbé fût plus fort que don Juan, soit que doña Elvire eût plus de prudence que l'Espagne n'en accorde aux femmes, don Juan fut contraint à passer ses vieux jours sans scandale ». Son fils Philippe est élevé en Espagnol, il est « aussi consciencieusement religieux que son père était impie ».

Le vieillard meurt, après avoir donné des instructions très explicites à son fils, en lui confiant le flacon. Philippe se met à remplir sa tâche. Mais le résultat incroyable de ses soins l'effraie, il laisse tomber le flacon qui se brise. Le père, dont la tête et un bras sont revenus à la vie, est déclaré un saint par l'abbé du lieu qui tient à une translation dans l'église. La crédulité religieuse des Espagnols, un des lieux communs des romantiques, sert de décor pour le dernier incident. « Le goût des Espagnols pour ces sortes de solennités est si bien connu », écrit Balzac, « qu'il ne doit pas être

1. F. Baldensperger. *Orientations Étrangères chez Honoré de Balzac*. Paris, 1927.

difficile de croire aux féeries religieuses par lesquelles l'abbaye de San Lucar célébra la translation du bienheureux don Juan dans son église ». La scène finale, où la tête ricane et hurle des jurons au milieu des cris pieux de l'assemblée, est tout simplement du dernier romantisme, assaisonné au style des romans d'horreur et de mystère. On n'y trouve aucune étude approfondie de l'Espagne. Elle ne sert que comme un décor brillant, choisi à cause de ses associations romanesques.

Cependant, malgré ce petit lapsus, Balzac n'était pas encore tout à fait prêt à céder. Le levain travaille ; son attitude en face des romantiques est moins truculente. Il leur accorde même des éloges sincères dans sa *Lettre sur Paris* du 9 janvier 1831. Le *Théâtre de Clara Gazul* est loué ; dans l'*Histoire du Roi de Bohême*, Nodier a donné « une délicieuse plaisanterie littéraire » ; Hugo, s'il ne trouve pas grâce pour *Hernani*, est félicité de ses poésies. Les mots flatteurs ne manquent pas pour tout le monde, même pour ceux qui n'ont rien publié au cours de l'année. Mais, en dépit de tout ce talent, il n'attend pas un avenir brillant pour la littérature, faute de sujets convenables, à moins que les écrivains n'en créent ou n'en cherchent de nouveaux. « Les hommes qui ont paru sur la scène avant les événements de juillet sont tous vieillis de dix ans. Ils doivent aller chercher quelque nouveau baptême sous quelque nouveau tropique ; car l'Orient, l'Espagne, la mer, les Bourbons, tout est fourbu ». La même remarque se trouve dans sa préface à *La peau de chagrin*. L'auteur sérieux, selon Balzac, est obligé de s'évertuer à découvrir le goût actuel du public pour le bien satisfaire. Il doit même s'efforcer de diriger ce goût, quelque difficile que soit cette tâche. Et toujours, quand il aura fait de son mieux, il courra grand risque de se voir condamner par les lecteurs auxquels il s'est efforcé de plaire. « De tous côtés », dit-il, « s'élèvent des doléances sur la couleur sanguinolante des écrits modernes. Les cruautés, les supplices... les atrocités chaudes et froides, tout est devenu bouffon. Naguère, le public ne voulait plus sympathiser avec les *Jeunes malades*... dans l'infirmerie littéraire... Il était las des bardes nuageux et des sylphes, comme il est aujourd'hui rassasié de l'Espagne, de l'Orient, des supplices, des pirates, et de l'histoire de France *Walter Scott* ».

De tels mots ne sembleraient guère présager une période où Balzac devait écrire plusieurs ouvrages imprégnés de l'atmosphère de l'Espagne, mais tel est le cas, car il paraît, dans les der-

niers mois de 1831, et au cours de l'année 1832, un groupe assez imposant de contes et de récits dans lesquels l'auteur semble vouloir donner une impression vivante de ce pays tant invoqué par Hugo et ses disciples.

Ce revirement extraordinaire n'est pas le seul que l'on trouve dans sa vie, dans cette période même. Assez souvent, après avoir critiqué un auteur, avec sévérité, il est tombé dans les mêmes excès, ou a commis les mêmes fautes, quelquefois à très peu d'intervalle. Sa condamnation de Huber est peut-être juste, mais Balzac a-t-il, lui aussi, excellé dans la peinture de l'Espagne pittoresque ? En 1830, il gronde durement Paul Lacroix et Alphonse Boyer pour leurs romans *Les Deux Fous* et *Les mauvais Garçons* écrits en vieux français. Quelques mois plus tard, il commence à écrire *Les Contes drolatiques*. Après ses rudes critiques des romantiques, il passe au romantisme d'une façon un peu brusque que l'on explique peut-être par les événements politiques de l'année, en disant « qu'il se laissa comme tant d'autres, envahir par cette exaltation ; et véhément, impétueux, outrancier, le romantisme eut raison de sa résistance, bouscula certains de ses préjugés, un vieux fond de conceptions demeurées en lui depuis les années d'adolescence ¹ ».

Ainsi, à peine a-t-il fini de dire que l'Espagne n'a plus d'attrait comme sujet littéraire, qu'il s'est mis à écrire sur l'Espagne. Au mois de novembre 1831, il écrit pour demander du temps à son éditeur Canel, qui lui réclame les contes que Balzac devait fournir aux *Contes Bruns*, publiés aux premiers mois de 1832 en collaboration avec Philarète Chasles et Charles Rabou. La part de Balzac se réduit à deux morceaux, *Le Grand d'Espagne* et la *Conversation entre onze heures et minuit*. Cette même année, il donna au public deux autres contes qui nous intéressent au plus haut degré : *La Grande Bretèche*, et *Les Marana*. Dans ces quatre petites narrations, on peut découvrir presque toutes les conceptions romantiques sur l'Espagne et les Espagnols.

1. L. J. Arrigon. *Les années romantiques*. p. 94.

CHAPITRE IV

L'ESPAGNE DES ROMANTIQUES

L'Espagnol était, à cette époque en France, un type presque fixe dans la littérature romantique avec des traits de caractère, d'ailleurs, exceptionnellement bien marqués. Balzac, pendant les années 1830-32, a dépeint, presque toujours, l'Espagnol strictement de convention, qui agit comme doit agir tout fils de Castille.

Ce qui frappait d'abord ceux qui envisageaient l'Espagne, c'était la passion débordante des âmes de ce pays. Longtemps avant la campagne péninsulaire, les amours passionnées des cavaliers de Séville ou de Cadix avaient alimenté la littérature française. L'Espagnol était fatalement amoureux fou, et prêt à épancher ses tendresses en musique langoureuse. « Au nom d'Espagnol, impossible à un Français de ne pas voir d'abord un homme, armé d'une guitare, se chauffant au soleil, ou fredonnant sous la grille d'une fenêtre »¹. La guerre d'Espagne avait rendu ce tableau un peu plus sombre, mais cette qualité primitive ne restait pas moins celle qui indiquait le véritable *caballero*. Le jeune Espagnol Bagos de Férédia ne tarde pas à se placer « à deux pas de la chapelle de M^{me} de Merret » la première fois qu'il vient à l'église, et avant peu, il est même admis comme amant par la belle châtelaine. Le jeune amant qui amène le chirurgien Béga à travers Madrid est d'un naturel plus agressif encore. Ayant trompé le mari, il conduit le malheureux étranger chez sa maîtresse, et l'y garde à vue. A sa passion, se mêle une inquiétude mortelle. « En entendant mon arrêt, » dit le Français, « l'amant eut un léger frisson qui passa sur lui... comme un éclair ; il me sembla voir pâlir sa physionomie sous son masque de velours noir ».

La femme espagnole est, elle aussi, toute passion. A la prise de

1. A. Morel-Fatio. *Études sur l'Espagne*. Paris, 1888, 1^{re} série, p. 65.

Tarragone, le capitaine Montefiore, en levant les yeux, après avoir essuyé le feu de quelque franc-tireur acharné, est arrêté par une « foudroyante œillade ». C'est la jeune Juana, « un de ces chefs-d'œuvre dont la création exige tous les bonheurs de l'amour ». Elle est bien Italienne d'origine, mais « Espagnole de mœurs » elle est « impatiente d'aimer » ; Véritable Espagnole, véritable Italienne, ayant double passion, elle montre une ardeur qui effraie son amant.

Une lettre à M^{me} d'Abrantès exprime l'admiration qu'éprouvait Balzac pour ces amoureuses à outrance, bien qu'il proteste aussi de son respect pour la femme douce et soumise : « Il y a là, à mon avis, deux sensibilités, la sensibilité de cette Espagnole dont l'amant se battait, et qui lui servait de témoin. Elle arrive la première, l'adversaire lui demande pourquoi elle vient là. Pour vous enterrer, dit-elle. Et la sensibilité de Bianca Capello qui quitte tout pour suivre son amant. Pour tel caractère, le tableau de l'Espagnole sera séduisant, pour tel autre, Bianca semblera supérieure ».

Cette nature passionnée, Balzac essaie même de l'expliquer. C'est d'abord le climat ; l'Espagne, si chaude, si ensoleillée, ne pourrait être qu'un pays d'amoureux, en opposition complète avec les pays marécageux où les femmes sont froides et prudes. « Paris, » nous dit-il, « est situé sous le quarante-huitième degré de latitude, et Tarragone sous le quarante-et-unième ». Les races aussi, qui ont mêlé leur sang avec celui des Castellans, ont laissé le feu de l'Afrique dans les veines du peuple qu'elles avaient conquis. Ce n'est pas seulement dans les contes dont l'action se déroule en Espagne ou concerne les Espagnols que l'auteur reconnaît la passion amoureuse des Méridionaux. « Vous qui à l'esprit d'une Parisienne, joignez une âme passionnée digne de l'Italie ou de l'Espagne » s'écrie un Français, enivré des attraits de sa maîtresse (*Sarrasine*). Un autre personnage parle de « ces passions énergiques enfantées dans nos cœurs par les ravissantes femmes du Midi ¹ ».

Le résultat le plus naturel de l'ardeur de cet amour est, bien entendu, la jalousie qui s'allume à la moindre provocation, et qui entraîne ses victimes aux actions les plus criminelles. Les Espa-

1. Cf. *Celle-ci et celle-là* de Théophile Gautier. « Rodolphe résolut que la femme qu'il aimerait serait exclusivement Espagnole ou Italienne, les Anglaises, Françaises et Allemandes étant infiniment trop froides pour fournir un motif de passion poétique ».

gnols de Balzac, comme ceux de tous les romantiques, sont effroyablement jaloux. Les multiples précautions des coupables dans *Le Grand d'Espagne* sont rendues nécessaires par la vigilance du mari dont on dit qu'il « quitte peu sa femme dont il est toujours passionnément épris, et qu'il surveille avec toute l'attention de la jalousie espagnole ». Le pauvre Férédia est lui-même victime de l'amour courroucé du gentilhomme picard, mais on se l'imagine facilement, enrageant, pendant ses longues promenades nocturnes, contre le mari qui se dresse entre lui et le bonheur.

A la jalousie s'oppose la fidélité qui va jusqu'à la mort. Ici encore, nous pensons au jeune exilé qui, blotti dans sa tombe vivante, se laisse mourir sans un cri. Non moins sublime est l'action de la petite camériste qui, se sentant empoisonnée, bande toutes ses forces défaillantes pour arriver à son ami qu'elle espère sauver. L'auteur met son admiration dans la bouche d'un rude militaire qui s'écrie : « Voilà ce qui s'appelle aimer ! Une Espagnole est la seule femme au monde qui puisse trotter avec un monstre de poison dans le bocal ». La passion menée à un tel point conduit naturellement à des vengeances féroces. La malheureuse camériste se sacrifie en vain pour protéger le Français. La haine d'un Espagnol le poursuit. « Au milieu de la nuit, le chirurgien fut réveillé par le bruit aigu que firent les anneaux de ses rideaux violemment tirés... un Espagnol, enveloppé dans son manteau... lui jetait le même regard brûlant parti du buisson pendant la fête. Tirant avec brusquerie de dessous son manteau un bras de femme récemment coupé, il le présenta vivement au chirurgien. Est-ce bien le même ?... demanda-t-il... le chirurgien, glacé d'effroi, répondit par un signe de tête. Et sans plus amples informations, le mari de l'inconnu (sic) lui plongea sa dague dans le cœur ¹ ». Le redoutable don Paez n'était pas plus féroce. On ne peut guère se figurer un tel drame ailleurs que dans l'Espagne, et même dans l'Espagne de 1809, car dans cet incident, la haine nationale s'ajoute certainement à la passion de la vengeance.

Tout écrivain qui parle de l'Espagne, qu'il soit romantique ou classique, ne laisse jamais de faire mention du point d'honneur, et avec justice, le point d'honneur étant indubitablement une des caractéristiques les plus frappantes de l'âme espagnole. Balzac l'a bien reconnu, et ses personnages espagnols ne trahissent jamais cette noble tradition. Nous avons déjà remarqué la constance im-

1. *Contes bruns*. Édition originale, 1832.

Espagne et Espagnols.

muable de Bagos de Fédédia, qui meurt en silence plutôt que de trahir sa maîtresse. Mais rappelons qu'il ne s'agissait vraiment pas de tromper le mari sur sa présence dans la cellule. Ce mari bourreau savait parfaitement bien que son rival y était caché. Qu'est-ce donc qui obligeait le jeune homme à se laisser murer sans coup férir ? C'était justement le point d'honneur ; les mots de Madame de Merret, « je jure », ont décidé de son sort. Le fait que c'était l'honneur de sa maîtresse et non pas le sien qui était en jeu, ne le condamnait que plus sûrement. La situation de Juana de Mancini est aussi à remarquer. Sa mère, tenant à faire élever son enfant en honnête fille, se rend avec elle en Espagne. A Tarragone, elle rencontre les deux époux Lagouina « dans une circonstance où elle put apprécier la probité de l'Espagnol et la haute vertu de sa femme. Après avoir avoué... sa situation à doña Lagouina, elle confia fille et fortune au vieil honneur castillan qui respirait pur et sans tache dans cette antique maison ». Pendant de longues années ces deux êtres fidèles protègent la jeune fille contre tout contact mondain, tandis que la fortune, entre les mains de Lagouina, se transforme en dot magnifique. Ce qui retient le traître Montefiore, au commencement de son séjour dans la maison, c'est la dague de Perez. Enfin, lorsque le misérable a su tromper ses hôtes, la mère de Juana arrive. Elle exprime les craintes qu'elle a eues sur la situation. « Tarragone », dit-elle, « a été prise d'assaut ». « Oui », répondit Perez, « mais en me voyant vivant comment m'avez-vous fait une question ? ne fallait-il pas me tuer pour arriver à Juana ? » Le dénouement affreux dans la chambre de la jeune fille le frappe au cœur. Il refuse de sortir comme l'ordonne la Marana. « En vieil Espagnol, intraitable sur l'honneur, il voulait aider à la vengeance de la mère trahie ». Tout compte fait, il n'y a guère d'auteur de l'époque qui mieux que Balzac ait mis en lumière cette vieille tradition si chère aux hidalgos de Castille.

La religion des Espagnols exerce sur eux une influence si puissante, et constitue quelquefois une si grande partie de leur vie, surtout de celle des femmes, qu'elle est invariablement remarquée par les étrangers qui visitent le pays, quelque peu de temps qu'ils y passent. La littérature de 1830 était remplie de références à ce sujet, et Balzac semble avoir accepté et exprimé les conceptions conventionnelles sur le royaume des autodafés. Les Espagnols sont avant tout religieux, apportant à leur culte une passion tout aussi grande que celle qui enflamme leurs amours. L'Église catho-

lique règne toujours, comme elle régnait au temps de l'Inquisition. Voilà, en effet, une faute que Balzac signale, bien qu'il semble vouloir la justifier par des raisons d'État. Le règne absolu de l'Église peut dégénérer en une tyrannie pesante. Mais la haine que Balzac nourrit contre le protestantisme semble presque le forcer à accepter le joug ecclésiastique, bien qu'il reconnaisse le danger qui s'y attache. Cette attitude respectueuse envers l'Église n'est pas cependant constamment soutenue devant ses représentants. Balzac, à l'instar de plusieurs des romantiques et surtout de Mérimée¹, n'hésite pas à se moquer plus ou moins légèrement des prêtres. Nous avons déjà fait mention de l'abbé de *l'Elixir de Longue vie*, bafoué surnoisement par l'auteur, mourant enfin, mordu au crâne par le vieil impie qu'il a voulu transformer en saint. La galanterie hors de propos des directeurs d'âmes espagnols, vis-à-vis de leurs pénitentes, choque et amuse tour à tour les romantiques, leurs prétentions mondaines servent de point de mire à de nombreuses plaisanteries.

Ces défauts chez les prêtres amènent naturellement des faiblesses parmi les fidèles. L'auteur remarque trop d'amour pour les pompes et les cérémonies de l'Église, tendances communes cependant à tous les peuples du Midi, qui veulent que tout soit frappant et dramatique. Le luxe et la splendeur dans les offices sont donc portés au plus haut degré en Espagne pour satisfaire ce goût que partagent les prêtres et le peuple, et qui, selon Balzac, peut reléguer quelquefois au dernier plan la vraie religion du cœur. Cette exagération de l'importance des parties mondaines et purement artificielles du culte entraîne une faute plus grave encore que l'auteur relève plusieurs fois. C'est la transaction avec la religion. On remplit machinalement ses devoirs envers l'Église, et alors on se sent libre de s'engager dans la débauche, dans le crime même, avec l'assurance de l'immunité, sans aucune protestation de la conscience². Cette attitude naïve est surtout celle du bas peuple. Ainsi la Marana, courtisane depuis de longues années. « Italienne, Espagnole, tout ensemble, elle observait très exactement les pratiques religieuses, et plus d'une fois elle dit à l'amour, tu reviendras demain ; aujourd'hui je suis à Dieu ».

Et enfin, au milieu d'un peuple ignorant et passionné, cette

1. Cf. fray Antonio d'*Une Femme est un diable* qui retourne contre le mur le tableau de la Vierge pour qu'elle ne voie pas son péché.

2. Voir E. Martinenche. *L'Espagne et le romantisme français*. Paris, 1922, p. 112.

religion, si pleine de mystères et de symboles, dégénère trop souvent en superstition. Les brigands, que tout auteur romantique introduisait inévitablement dans son récit, portent toujours des amulettes ; les gitanos se servent constamment de la magie noire pour se débarrasser de leurs ennemis ou de leurs rivaux. C'était, en effet, dans ces superstitions religieuses que s'exhalaient parfois les passions les plus bouillantes de la race espagnole.

Les guerres de la Péninsule et l'expédition subséquente de 1823 avaient bien mis en lumière pour tous les Français le patriotisme outrancier des Ibériens. Pendant plus de cinq ans, les soldats de l'Empereur s'étaient trouvés en lutte, non pas avec une armée, mais avec toute une population farouche. Hommes, femmes et enfants se réunissaient alors pour chasser ou tuer l'étranger maudit. Dans le catéchisme guerrier de l'époque, les enfants apprenaient que tuer un Français c'était gagner une place au ciel ¹, les gamins portaient tous un couteau bien aiguisé, et s'exerçaient à s'en servir. Des mères s'empoisonnaient et leurs enfants avec elles pour que des soldats français, trompés par leurs actions, mangeassent aussi les aliments mortels.

La campagne des guerilleros, celle qui a véritablement épuisé et ruiné l'armée française en Espagne, se distinguait par le courage farouche, la haine intransigeante, la poursuite impitoyable, des bandes irrégulières qui, se cachant dans les cavernes des montagnes ou dans les bois, fondaient à toute heure sur leurs ennemis avec une férocité qui banissait toute idée de quartier de l'un ou de l'autre côté. Les vieux grognards qui avaient fait cette campagne, et qui, plus tard, étaient entrés en Espagne en 1823, faisaient toujours la comparaison entre les deux guerres. Ainsi dans *l'Histoire de Giberne*, l'ancien grenadier : « C'était en 1823, pendant la guerre d'Espagne, la guerre aux procédés vous savez, où on ne se tirait pas un coup de fusil sans la préalable politesse d'un coup de chapeau. Mais ça m'était égal, parce qu'enfin, si avec *l'autre* on nous entretenait pour la chose d'être féroces, ceux-là, ils nous voulaient modérés ».

« Les Espagnols seront vaincus on pourra même les détruire, mais les conquérir jamais », écrit un officier à M^{me} d'Abrantès. « Il n'y a pas de trêve, pas de paix à espérer avec un peuple dont la haine et le fanatisme sont les véhicules dont la résistance poli-

1. Voir *l'Annuaire Anecdotique*, recueil publié de 1826 à 1829. Le catéchisme d'un petit Espagnol s'y trouve reproduit en entier. Année 1828, p. 248.

tique et religieuse est entretenue et renouvelée par ces mêmes véhicules »¹. Et ces passions guerrières n'étaient pas une exaltation passagère. Pendant des années entières, les Espagnols conservaient leur courage indompté, leur haine allumée. Un jeune Castillan, prisonnier des Français, est interrogé par un officier. Celui-ci lui exprime son étonnement que les Espagnols continuent leur lutte malgré les nombreuses batailles qu'ils ont perdues. « Cela n'est rien », répondit le prisonnier, nous avons mis huit cents ans à chasser les Maures² ». Et loin de leur chère patrie, les prisonniers de guerre en France rêvent d'elle. La grosse Madame Lepas se souvient encore des promenades solitaires de Férédia. « Pour lors, Monsieur, le soir il se promenait sur la montagne dans les ruines du château. C'était son seul amusement à ce pauvre homme. Il se rappelait là son pays. On dit que c'est tout montagnes en Espagne ».

Le portrait moral des Espagnols est doublé chez les romantiques, et par conséquent chez le Balzac de 1832, d'un portrait physique, également distinctif et tout aussi frappant, car il incorpore bien souvent les extrêmes qui appartiennent à ce peuple.

Les femmes, représentées presque toujours par les Andalouses, sont à ses yeux extrêmement belles. Leurs longs cheveux soyeux ont la nuance bleu-noir de l'aile d'un corbeau. Leurs yeux, changeants comme leurs passions, scintillent d'une douce lumière (les yeux veloutés de l'amante) ou jettent du feu sur l'infidèle et le traître. « Presque toutes les femmes ont de beaux yeux en Portugal et en Espagne », écrit M^{me} d'Abrantès, « et c'est du bien perdu de porter de beaux yeux dans ce pays-là³. » Le chirurgien, au milieu de toute sa préoccupation, remarque les yeux de la malheureuse qu'il soigne. A travers la mousseline qui voile l'inconnue, « ses yeux pleins de larmes brillaient de tout l'éclat des étoiles ».

La taille et l'allure des Espagnoles sont aussi des plus attrayantes. La basquina, vêtement national et presque obligatoire, met en relief toutes les grâces de leur taille cambrée et de leurs formes voluptueuses. « La basquine du pays faisait bien valoir la cambrure d'une taille facile à ployer comme un rameau de saule », écrit

1. M^{me} d'Abrantès. *Mémoires*, t. XV, p. 336.

2. Voir la pensée de Napoléon : « On écrase une nation religieuse, on ne la divise pas ». *Les Maximes de Napoléon*, de J. L. Gaudy jeune. Paris, 1838. Le recueil est, on le rappelle, de Balzac.

3. M^{me} d'Abrantès. *Mémoires*, t. VIII, p. 193.

Balzac de la belle Juana. Le bon chirurgien, en galant avisé, n'entame pas la conversation avec la camériste, les yeux fermés. « A la faveur de l'ombre », dit-il, « je vérifiai si la figure et les formes de cette fille étaient en harmonie avec les idées que sa voix m'avait inspirées ». L'examen ne le déçoit pas, elle a le corps bien cambré et du *meneho* dans son allure. La robe courte que portent la plupart des Espagnoles laisse voir des jambes fines et surtout des pieds petits et mignons. Ce sont encore les Andalouses qui se distinguent par cette marque de beauté. Les danseuses du pays ne sont qu'un peu plus gracieuses que le reste de leurs compatriotes. Certainement, tout le monde admirerait « cette légèreté de marche dont les femmes espagnoles ont seules le charme ».

Nous trouvons un seul portrait d'Espagnole dans les contes dont nous nous occupons, celui de la belle inconnue dont le chirurgien avait sauvé la vie, mais qui avait perdu le bras à la suite de l'imprudencence du Français. Elle assiste à un bal avec son mari. C'est d'abord l'époux vengeur qui est dépeint. Puis la femme. « Imaginez-là ? — Non ! — Vous ne la feriez pas vraie — Elle avait une admirable taille ; elle était pâle, mais belle encore ; son teint, par un privilège inouï pour une Espagnole, était éclatant de blancheur, mais son regard tombait sur vous comme un jet de plomb fondu... C'était la douleur espagnole dans tout son lustre ¹ ».

Les hommes, bien qu'ils n'excitent pas autant d'intérêt du point de vue du pittoresque, ont, eux aussi, des traits distinctement nationaux, des traits que l'on reconnaissait, en 1830 au moins, comme étant particulièrement espagnols. Chose assez curieuse, les époux et les amants de toutes les charmantes Sévillanes et Madrilènes, de toutes les ravissantes Andalouses, sont d'ordinaire des hommes petits et laids, surtout des hommes basanés. « Brun comme un Espagnol », ou « laid comme un grand d'Espagne » étaient des expressions proverbiales de la période romantique. Écoutons encore une fois M^{me} Lepas qui décrit son ancien hôte : « C'était un beau jeune homme pour un Espagnol qu'on dit tous laids. Il n'avait guère que cinq pieds deux ou trois pouces, mais il était bien fait. Il avait de grands cheveux noirs, un œil de feu, un teint un peu cuivré... » Et plus tard, lorsque le malheureux se trouve condamné à une mort affreuse, M^{me} de Merret et les deux domestiques parviennent à le voir pendant un instant, à travers le trou laissé par la pioche de Gorenflot. « Tous trois virent alors

1. *Contes bruns*, édition originale, 1832.

une figure d'homme, sombre et brune, des cheveux noirs, un regard de feu ».

On trouvait aussi une certaine couleur locale dans les vêtements criards, mais pittoresques, des muletiers andalous, des toréadors castillans, et même dans les haillons des brigands catalans, et des guerilleros qui intimidaient les rares voyageurs, ou qui harcelaient les troupes françaises. Mais là, c'était simplement l'appel de tout ce qui était étrange et exotique, plutôt qu'une vraie appréciation de ce qui était distinctement espagnol dans ces costumes, qui les faisait valoir aux yeux des romantiques.

En étudiant diligent de l'histoire, Balzac ne laissa pas d'être un peu intrigué par l'Espagne, en tant qu'il la regardait comme liée intimement avec son passé romanesque. Un fort élan fut donné à cette conception de la Péninsule par l'œuvre d'Émile Deschamps, qui, en 1828, publia ses *Études françaises et étrangères*. La romance sur les amours de don Rodrigue, la perte de son royaume, et son repentir, était d'une réelle importance dans la littérature de cette période. « L'œuvre de M. Deschamps ne laissa point d'exercer une action puissante sur la poésie contemporaine, et nous croyons ne pas nous tromper en disant que c'est de cette imitation du *romancero* que sont sorties la plupart des œuvres et des poèmes à la manière espagnole publiés vers cette époque ¹ ». Le goût du Moyen-Age, si répandu parmi les disciples de Hugo, les menait tout naturellement à savourer la vie espagnole, trempée comme elle était dans le passé, gardant parfois les mœurs antiques, s'abritant à l'ombre des monuments laissés par les Maures. « L'idée qu'on se faisait du Moyen âge trouvait en Espagne son expression parfaite ² ». Il n'est pas probable que Balzac soit allé si loin dans sa conception de l'Espagne. Historien assez scrupuleux, il a dû y reconnaître un pays moins romanesque, plus sérieux, plus humain. Regardons son tableau de la boutique du vieux Lagouina, où l'on trouve une juste combinaison de l'antique et du moderne, du romantique et du pur bourgeois. « La maison... était composée au rez-de-chaussée d'une vaste boutique sombre, extérieurement armée de gros barreaux en fer comme... les vieux magasins de la rue des Lombards. Cette boutique communiquait avec un parloir... où respirait tout l'esprit du Moyen-Age : vieux tableaux

1. H. Blaze de Bury. *MM. Deschamps*. *Revue des Deux Mondes* août, 1841.

2. H. Girard *Émile Deschamps*. Paris, 1921, p. 250.

enfumés, vieilles tapisseries, antique *brasero*, le chapeau à plumes suspendu à un clou, le fusil des guerilleros et le manteau de Bartholo ».

Le vieux royaume de Grenade l'intéresse aussi à cause des restes historiques des conquérants africains, mais plus spécialement à cause de l'apport racial des Maures. « Les Espagnols », dit-il, « dont les veines reçurent, par tant de mélanges l'incontinence africaine, déposent le secret de leurs amours dans cette maxime qui leur est familière, *Mujer y gallina pierna quebrantada* (il est bon que la femme et la poule aient une jambe rompue). Dans sa critique de Huber, il rappelle aussi ces villages, accrochés aux flancs des montagnes, des « hameaux dont les habitants, isolés comme l'aigle dans son aire, ont conservé les mœurs des Maures sur qui ils ont conquis ces asiles presque inaccessibles ». Les Arabes aussi, y ont laissé des traces de leurs coutumes, de leurs arts, de leur littérature (*La Grande Bretèche* est, dit-on, tirée peut-être d'une vieille légende arabe), mais surtout de leur nature ¹. On lit de « ces haines insatiables dont le germe a été laissé par les Arabes dans l'atmosphère des deux Espagnes ».

Et l'Espagne que Balzac a demandé avec tant d'insistance à Huber, qu'il a même résumée sommairement dans sa critique de l'Allemand, comment la présente-t-il lorsqu'il nous transporte lui-même au pays enchanteur ? Il faut avouer que la peinture n'est pas des plus fortes. Là, en effet, comme dans presque toutes les œuvres du grand romancier, la campagne ne joue qu'un rôle très restreint. *Les Marana* se déroule dans quelques chambres à Tarragone ; l'action du *Grand d'Espagne*, se passe la nuit à Madrid. Balzac, en vérité, prête le flanc au jugement qu'il a dirigé contre Huber. « Pour peindre quelques caractères, pour faire un drame, il a négligé ce sol qui est à lui seul un drame vivant ».

Dans l'*Elixir de longue vie*, il nous donne une petite vignette, une nuit d'été au fond de l'Andalousie. « Ce fut par une belle soirée d'été que don Juan sentit les approches de la mort. Le ciel d'Espagne était d'une admirable pureté, les orangers parfumaient l'air, les étoiles distillaient de vives et de fraîches lumières, la nature semblait lui donner des gages certains de sa résurrection ». On

1. Dans une lettre à la *Chronique de Paris*, 1836, Balzac écrit : « Si la migration arabe a été géographiquement à peu près impuissante sur l'Europe, moralement elle a régénéré l'art et la science ».

ne dirait guère une évocation très complète des merveilles pittoresques de l'Andalousie.

Si l'on peut dire que Balzac n'a pas très bien dépeint les paysages de la Péninsule, on ne peut guère nier cependant qu'il ait bien représenté l'âme espagnole, comme elle était conçue à ce moment en France. La passion vive et débordante chez les hommes et les femmes, s'exprimant surtout dans l'amour avec toute la suite des sentiments extrêmes (dévotion, jalousie, vengeance), l'orgueil de race, la fierté de rang, l'adoration des vieilles traditions du pays, une volonté de fer vis-à-vis de l'ennemi de la patrie, une religion influant profondément sur toute action de la vie allant jusqu'à la superstition, l'honneur chéri comme bien suprême, tels sont les traits de caractère que l'on tenait pour être essentiellement espagnols aux environs de 1830. « Un Espagnol qui n'aurait pas été capable de tout sacrifier à l'amour n'aurait pas eu droit de cité dans la littérature française au début du XIX^e siècle. Seulement, on accordait qu'il eût encore avec l'amour deux grands intérêts dans la vie, la guerre et la religion ¹ ». Ces deux dernières parties de la vie castillane avaient été mises plus en évidence depuis que Napoléon avait jeté ses armées à travers la frontière. Mais l'autre, l'amour, n'était pas oubliée ni par les Espagnols ni par les romantiques. « Fidèle à son Dieu... inflexible sur l'honneur, fier, mais prosterné devant les autels ». C'est ainsi que Schlegel décrit la race en 1813. Ce même type, guerrier et chrétien, se trouve dans les œuvres de Hugo, de Deschamps, de tous ceux qui écrivaient sur des sujets hispaniques quinze ans plus tard.

Balzac, bien qu'il ne se déclare pas « hispanisant », a saisi, comme nous venons de le voir, au moins les traits saillants de ce caractère. C'est dans l'*Elixir de longue vie*, où il écrit en suivant docilement toutes les conceptions romantiques ; c'est dans ce petit conte, inspiré d'abord par un Allemand, qu'il a peut-être donné sa meilleure évocation de l'Espagne, de sa population variée avec sa passion et sa vivacité, sa fierté et sa naïveté, sa religion profonde et sincère, mais éblouie par la pompe mondaine. Nous assistons à la translation du vieux don Juan. « L'antique mosquée... merveilleux édifice bâti par les Maures, et dont les voûtes entendaient depuis plus de trois siècles le nom de Jésus-Christ substitué à celui d'Allah, ne put contenir la foule accourue pour voir la cérémonie. Des hidalgos en manteau de velours et armés de leurs

1. H. Girard. *op. cit.*, p. 249.

bonnes épées, se tenaient debout... sans trouver de place pour plier leurs genoux qui ne se pliaient que là. De ravissantes payannes, dont les basquines dessinaient les formes amoureuses, donnaient le bras à des vieillards. Des jeunes gens, aux yeux de feu, se trouvaient à côté de vieilles femmes parées. Puis c'était des couples frémissant d'aise, des fiancées curieuses, amenées par leurs bien-aimés, des enfants se tenant craintifs par la main. Ce monde était là, riche de couleur, brillant de contrastes, chargé de fleurs, émaillé, faisant un doux tumulte. Ceux qui... restèrent en dehors voyaient de loin... une scène dont les décorations vaporeuses de nos opéras modernes ne sauraient donner une faible idée ».

Et pour le côté militaire, nous avons encore l'histoire saugrenue du pari de Bianchi. Le héros est Italien ; on ne voit des Espagnols qu'une baïonnette de sentinelle qui brille « à cent cinquante pas environ de notre front » ; la lutte se réduit au « bruit que peut faire une feuille en tombant, un petit frémissement de rien, un heu ! profond et sourd ». Mais le ton féroce et macabre de ce court récit reflète à merveille l'horreur dont toutes ces campagnes de 1808 à 1814 étaient imprégnées.

CHAPITRE V

TÉMOIGNAGES CARACTÉRISTIQUES SUR L'ESPAGNE

On peut à peine réaliser toute la force des influences espagnoles que subissait Balzac, pendant les années 1830-1832, sans avoir jeté un coup d'œil sur quelques-uns des principaux salons qu'il fréquentait, et sur plusieurs figures parmi les habitués. La vie littéraire et artistique de l'époque se concentrait en un petit nombre de cénacles romantiques dont l'esprit se répandait dans les salons.

Nous avons déjà remarqué l'entrée de Balzac dans le cénacle de Hugo en 1829. Nous avons vu comment il épiait les assemblées chez l'auteur des *Orientales*, bourrant sa mémoire de tout ce qui se disait et se passait, surtout de ce qui l'amusa. Puis plus tard, en faisant ses articles de journal, il puisait à pleines mains dans ces souvenirs, supplémentés très souvent, comme ils étaient, par des notes griffonnées le soir en rentrant de chez ses hôtes. Et ce n'était pas, assurément, pour les articles seulement que Balzac s'appuyait sur des renseignements pareils. Tout en se moquant des romantiques, il absorbait inévitablement une partie de leur credo et de leurs idées générales. *La Peau de Chagrin* se présente à l'auteur, d'abord comme un conte oriental. Il déclare avoir pensé son œuvre avant d'avoir lu Hoffmann qu'on l'accusait d'imiter. Puis, après quelques tentatives, il renonce à ce genre. « Ma foi, le conte oriental ne me va pas, j'en suis très fâché pour l'imagination d'Auguste », écrit-il à M^{me} Carraud.

Il n'est pas probable que Balzac se soit beaucoup inspiré pour ses contes sur l'Espagne des écrits ou des conversations de Hugo lui-même. On sait de quelle façon il regardait *Hernani*, et son attitude au sujet de la pièce était, à ce qu'il semble, son attitude envers l'auteur. Les anachronismes, les inexactitudes géographiques, les bévues de toute sorte, qu'il a signalés dans ses articles du *Feuilleton*, semblent avoir été presque tout ce qu'il a retenu du grand manifeste romantique. Sa critique, très facile à faire d'ailleurs,

consistait à mettre au pilori tous les côtés ridicules d'*Hernani*. En réalité, il s'agit moins d'anachronismes que d'une incompatibilité absolue entre le cadre historique choisi par le jeune auteur et le tableau de fantaisie qu'il a peint, fond et personnages. Ce qui manque le plus à cette prétendue page d'histoire espagnole c'est le sens, même élémentaire, de l'histoire et la connaissance la plus superficielle de l'Espagne. La préface de l'auteur : « Il n'y a pas de détail de vie privée ou publique, d'intérieur, d'ameublement, de blason, d'étiquette, de biographie, de chiffre ou de topographie qui ne soit scrupuleusement exact », ne fait que provoquer des examens désastreux pour sa réputation d'historien. Balzac n'hésitait pas à les pousser assez loin.

Ce que Balzac ne semble pas avoir saisi, c'est la vraie beauté d'*Hernani*, vu comme opéra plutôt que comme pièce, opéra où la musique s'incorpore dans les vers sonores du grand poète lyrique. Ses jugements n'effleurent jamais cette poésie merveilleuse qui explique tant d'énumérations, tant de titres de noblesse, tant de violences à la géographie, qui peut même justifier les tirades si critiquées et les scènes déclarées trop improbables. L'auteur de la *Comédie Humaine* n'était pas poète, et, par conséquent, la beauté essentielle de la pièce était perdue pour lui. « L'éclat pittoresque du vers, la flamme du lyrisme, la floraison des images, tout ce qui enthousiasme les admirateurs d'*Hernani* lui échappe ¹ ». Cette année-là, il faut le rappeler aussi, Hugo se plongeait dans l'ancien Paris d'où il allait tirer son grandiose tableau de la vieille ville et de la cathédrale mystérieuse dont il fabriqua tout un monde. Dans ce moment, il est probable que l'Espagne n'avait pas la première place dans ses pensées ou dans ses conversations.

Le salon du baron Gérard fut aussi un rendez-vous favori des jeunes amis de Balzac à cette époque ; il y rencontrait la plupart des romantiques et plusieurs figures du grand monde de 1830. C'est à cette époque, rappelons-nous, que Humboldt, grand connaisseur de la civilisation ibérienne et voyageur à deux reprises en Espagne, paraît chez Gérard. Un témoin contemporain remarque, le 7 septembre 1831, chez le grand peintre, M. de Balzac qu'il voit pour la première fois et M. de Humboldt qui « pérorait comme de coutume ² ». En se rappelant la sympathie de Balzac pour les Allemands, on peut facilement le figurer s'inspirant de ce grand

1. L.-J. Arrigon. *Les Années*, p. 50.

2. A. Fontaney. *Journal intime*. R. Jasinski. Paris, 1925, p. 30.

savant qui avait observé d'une manière pénétrante les mœurs, la religion, les arts et la littérature de l'Espagne, qui avait rêvé un ouvrage monumental sur ce pays où le pittoresque d'ailleurs n'aurait pas fait défaut ¹.

C'était vers l'automne de 1830 que Balzac commença à fréquenter le cénacle de l'Arsenal, où la plupart des habitués lui étaient déjà connus. La majorité des disciples de Nodier étaient des romantiques, de Vigny, Rességuier, de Musset, Latouche, Deschamps, Boulanger, et d'autres encore soutenaient la nouvelle École de leurs voix et de leurs œuvres. Là, comme chez Hugo, Balzac faisait ample récolte d'observations satiriques, il y rencontrait plusieurs personnages qui ont certainement exercé une influence sur lui au sujet de l'Espagne.

L'aimable Nodier lui-même avait voyagé dans la Péninsule en 1827, et il en était très enthousiasmé. Il se déclarait parfois « fils d'Espagne ; avec Taylor et Pichot il avait mis à la mode le récit personnel de voyages à l'étranger. Son livre *Inès de las Sierras* de 1837, ne fit pas grand bruit, et n'a pas probablement donné grand'chose à Balzac pour ses tableaux de l'Espagne. C'était plutôt ses conversations, qui étaient, au dire de tous ses amis, d'un charme inimitable. Il était surtout raconteur. « Nodier connaît son prestige de conteur, en jouit, et en use selon les besoins du moment, ménageant ses effets, tantôt simple interlocuteur dans une conversation... mais prenant vite le rôle unique... plus souvent encore conteur délibéré entraîné par l'abondance de ses souvenirs ou la verve de son imagination ² ». On doit se rappeler que Nodier est un de ceux qui prennent la parole dans la *Conversation entre onze heures et minuit* ; dans l'édition originale c'est « le meilleur de nos philologues et le plus aimable des bibliophiles » qui raconte l'histoire du Chevalier de Beauvoir ³.

Un autre grand conteur du cénacle était le peintre Dauzats qui apportait toujours de la gaieté aux soirées de l'Arsenal, et qui charmait tout le monde avec ses histoires de toute sorte, à faire rire ou à faire frissonner. Il était grand voyageur, lui aussi, en Orient et en Espagne. Des paysages trempés de soleil, chaudement colo-

1. Voir A. Farinelli. *Guillaume de Humboldt et l'Espagne*. Torino, 1924, pp 139-205.

2. J. Larat. *La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier*. Paris, 1923, p. 413.

3. M. Bouteron. *Contes bruns*. Paris, 1927. p. 35.

riés, comme ceux qu'il aimait à peindre, illustraient ses narrations. Ce qui lui plaisait surtout c'était la description des défilés farouches où se cachaient des bandits catalans. Il eut en Catalogne, paraît-il, une aventure vraie avec des bandits, mais d'où il échappa heureusement sain et sauf, sans coup ni de poignard ni de fusil. Ses bagages seuls avaient été rudement renversés sur la route, et son argent pris ¹.

Parmi les nombreux jeunes gens qui venaient rendre tribut au chef, aucun n'est plus intéressant qu'un protégé de Sainte-Beuve, Antoine Fontaney qui, pendant les années 1830-1832 était particulièrement fidèle aux soirées de Nodier. Orphelin à vingt ans, il vivait d'abord d'un petit emploi municipal. Il avait les goûts d'un dilettante, ses amis lui accordaient un air de « gentleman », mot qui vient ici bien à sa place, car Fontaney était un anglophile avéré, maniant la langue avec facilité, essayant même avec succès des traductions de plusieurs poètes anglais ; les *Études françaises et étrangères* l'enchantaient. Dès 1827, il fréquentait le salon de Hugo où il ne laissa pas de gagner l'estime et la sympathie de tous. Son premier livre, un recueil de vers, était bien reçu par les critiques, un sonnet composé pour Hugo après l'échec de *Marion Delorme*, lui valut une notoriété modeste mais agréable.

Au mois de décembre 1830, un grand changement s'effectua dans sa vie paisible, avec sa nomination au poste de secrétaire du duc d'Harcourt, ambassadeur en Espagne. Il voyagea beaucoup en Espagne, visitant, après son installation dans la capitale, la Castille, Tolède, Ségovie, et surtout Aranjuez, ville qui l'enchantait. Mais ses lettres à ce moment exprimaient tout son regret d'être séparé de ses amis de Paris. Au mois d'août 1831, il rentre en France, un peu inquiet sur l'avenir. Par bonheur, il trouve le moyen de faire publier une série d'articles sur l'Espagne, suite de récits qui parut dans la *Revue des Deux Mondes*. Le premier article en novembre fit sensation dans les salons. Son journal intime ² qui se lit avec beaucoup d'intérêt, nous raconte sa satisfaction sur la réception cordiale de la « Course de taureaux à Aranjuez ». « On me

1. M^{me} Mennessier-Nodier. *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*. Paris, 1867.

2. Fontaney. *Journal Intime*. Édité par René Jasinski. (Bibliothèque romantique Paris, 1925). Voir dans l'Introduction de cette édition, pages XXXIV et suivantes, une discussion très sympathique de Fontaney conteur. « Plus d'une fois » dit M. Jasinski « sur cette Espagne encore attachée à ses traditions séculaires et que déchiraient alors des guerres civiles, il jette une lumière curieuse ».

félicite de tous côtés de mon article, bravo » .« Émile (Deschamps) vient me voir... et reste assez longtemps à causer avec moi, il me félicite de mes taureaux ; mon cheval a réussi à merveille ». « Chez M^{me} Ancelot. Mon article a retenti. M^{me} Ancelot m'en parle *very highly* ». Maintes fois, il remarque qu'on a causé de l'Espagne chez Gérard ou Nodier, chez M^{me} Ancelot, chez Hugo, chez M. de Custine. Ou il note peut-être : « On m'a fait causer de l'Espagne ». Tantôt c'est Deschamps qu'il rencontre. « Il a toujours ses mêmes hochets, sa coupe et ses romances espagnoles ». Tantôt, il décrit Balzac, rencontré chez Gérard. « J'y cause avec le petit comité de M^{me} Ancelot et C^{ie}. M. de Balzac est là, je le vois enfin ce nouvel astre ». Et quelques jours plus tard il écrit : « Soirée chez M^{me} Ancelot. Le gros docteur Horace Vieil Castel. Puis Mérimée en artilleur. Nous avons causé de l'Espagne. M. de Balzac magnifique ».

Balzac et Fontaney se sont rencontrés assez fréquemment, en effet, pendant cet hiver. L'auteur des *Scènes de la vie castillane* admirait surtout les contes fantastiques et drolatiques avec lesquels Balzac égayait la compagnie. Et l'on peut très bien se figurer celui-ci, demandant à Fontaney quelques détails précis pour ses contes sur l'Espagne.

Parmi les hispanisants du moment, il faut ranger l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul*. Quand Mérimée l'a écrit, bien qu'il eût une connaissance considérable de la littérature castillane, il n'avait pas encore franchi les Pyrénées. Il n'a pas essayé de nous donner une peinture fidèle des mœurs espagnoles. La couleur locale qu'il introduit pour satisfaire aux jeunes romantiques, est à vrai dire, assez conventionnelle. L'action se déroule devant les mêmes décors que celle du *Moine* de Lewis, des *Romances* de Creuzé de Lesser, des récits de tous les vétérans impériaux.

L'auteur est assez familier avec les vraies conditions au-delà des Pyrénées, pour repousser les idées bizarres du siècle précédent. Mais il n'hésite pas à imiter Voltaire ou Montesquieu lorsqu'il croit obtenir ainsi l'effet voulu. C'est dans ses études de caractère qu'il se montre un véritable hispanisant ; de ce point de vue, plusieurs des « comédies » de *Clara Gazul* sont très fortes. Le Marquis de la Romana et son aide de camp des *Espagnols en Danemark* sont des Castillans de sentiment et d'expression, montrant dans leurs gestes et leurs paroles toute l'emphase héroïque de leur nation, toute la haine qui les anime contre la France. L'amoureuse M^{me} de Coulanges, quoique Française de naissance, a quelque chose

d'espagnol dans son âme. La spontanéité de ses affections, son ardente mélancolie la rattachent aux héroïnes des *romanceros*. Inès de Mendo incarne les vertus et les grandeurs d'âme qui dans l'Espagnole se combinent avec la passion et la foi religieuse. Le jeune hidalgo don Esteban, emporté par l'amour, foule sous ses pieds la fierté si chère à la noblesse. Les tableaux de l'amour frénétique, bouleversant les scrupules de la religion, brisant les liens de l'amitié relèvent plutôt du XVIII^e siècle. La voix de l'auteur se retrouve dans les sarcasmes lancés contre l'Église romaine, représentée par les bourreaux hypocrites qui se déguisent en Inquisiteurs. L'Espagnole des *Mémoires d'un Apothicaire* reparaît aussi, armée de son poignard, et prête à s'en servir.

Le titre de mosaïque, donné plus tard à un recueil, aurait pu s'appliquer littéralement à ces premières pièces où l'auteur s'est servi de traits tirés d'une multiplicité de sources, anglaises, espagnoles, allemandes, françaises, arabes, classiques mêmes, afin de composer des histoires calculées pour faire frissonner ses lecteurs romantiques qui ne saisissent pas, bien souvent, la parodie railleuse cachée sous les atrocités. Ceux qui vers 1830 confondaient l'Espagne, l'Afrique et l'Orient, n'ont guère eu peine à voir dans ces tableaux, chargés jusqu'à la caricature, des portraits fidèles de leurs voisins romanesques. L'influence de *Clara Gazul* a été grande ; elle se fait sentir dans la majorité des pièces contemporaines où il s'agit de l'Espagne. Elle semble avoir donné le branle aussi à l'exotisme africain de Nodier, de Gautier et de Hugo.

L'influence de Mérimée sur Balzac n'est pas cependant si grande qu'on aurait pu l'attendre. Leurs relations furent d'assez longue durée et des plus cordiales, ils se rencontraient fréquemment chez Hugo, chez le baron Gérard, à l'Arsenal, chez M^{me} Merlin ou dans le salon de M^{me} Ancelot. Le voyage de Mérimée en Espagne (1830) raviva beaucoup, sans doute, son intérêt pour ce pays, ses conversations ont dû rouler sur ce sujet, bien souvent. Mais pour parler de la Péninsule, il choisissait, probablement, quelqu'un qui en avait un peu plus de connaissance personnelle que Balzac ; c'est plutôt Fontaney qui l'accompagne chez lui « causant Espagne et livres espagnols ¹ ». Le critique de 1830-31 est bien cordial lorsqu'il s'agit des œuvres de son confrère, citant *Clara Gazul* comme un exemple de la qualité toujours excellente de la littérature moderne et déplorant le silence de Mérimée qui n'a rien publié depuis plu-

1. A. Fontaney. *op. cit.*, p. 85.

sieurs mois ; plus tard, il regrette que son ami ait été nommé inspecteur des monuments, car il prévoit la perte que la littérature va ressentir. Il n'hésite pas à tirer du *Théâtre* l'incident émouvant de l'exécution, où le bourreau Mendos se coupe la main pour ne pas donner la mort à don Esteban. Dans les *Souvenirs d'un paria*, une scène semblable se passe en pleine Place de Grève. Il rappelle, en écrivant *Béatrix*, la supercherie célèbre de la comédienne espagnole. L'héroïne M^{lle} des Touches a publié en 1822 une imitation du théâtre espagnol, « ses pièces écrites à la manière de Shakespeare ou de Lope de Véga », et données comme l'œuvre d'un homme.

Les *Scènes Militaires* cependant, parmi lesquelles se placent les œuvres capitales de Balzac sur l'Espagne, ne révèlent guère de trace de Mérimée. On a accusé l'auteur des *Chouans* d'avoir calqué son héroïne sur M^{me} de Coulanges des *Espagnols en Danemark*. Il y a certainement une ressemblance appréciable. Mais si Balzac a emprunté dans ce cas-là, il l'a fait comme Shakespeare, en transformant entièrement le caractère et l'incident, en les créant de nouveau ¹. Les deux auteurs ont dépeint l'Espagne en se servant surtout de leur imagination, l'un comme l'autre s'est approché de la vérité. Les connaissances de Mérimée sur les choses les plus variées étaient si étonnantes qu'il semble avoir trompé tout le monde, lui-même y compris, sur l'étendue de ses renseignements à l'égard du pays des gitanos. Et l'on oublie trop volontiers la documentation souvent laborieuse que s'est imposé l'auteur de la *Comédie Humaine* avant d'écrire ses romans.

Dans sa *Lettre sur Paris* du 9 janvier 1831, Balzac, en octroyant ses louanges aux sommités littéraires, écrit sur l'enfant gâté des cénacles : « M. de Musset s'est placé d'un seul bond au milieu des vieilles réputations impériales ». Les *Contes d'Espagne et d'Italie* avaient paru au commencement de 1830. Mais, dans le salon des frères Devéria, de Musset, depuis 1828, lisait ses poèmes presque à la date de leur composition. *L'Andalouse*, *Charles-Quint*, *Don Paez*, avaient déjà charmé les romantiques avant leur publication. Émile Deschamps donna une soirée pour la lecture de *Don Paez*, où l'on a applaudi avec enthousiasme la couleur locale et la passion effrénée du poème. Ces contes, « si extravagants mais si vigoureux », où paraissaient des cavaliers au large feutre et au manteau bien drapé et des Andalouses au petit pied, semblaient indi-

1. Voir M. Serval. *Autour d'un roman de Balzac. Les Chouans*. Paris, 1925, p. 40.
Espagne et Espagnols.

quer que de Musset avait été complètement emporté par les courants contemporains de la littérature. L'image qu'il semble se faire de l'Espagne reproduit celle que hantaient tous les cerveaux romantiques quand il s'agissait de peindre les mœurs espagnoles. Lui aussi, paraît-il, considérait le pays des hidalgos comme la patrie par excellence de la galanterie et de la passion. Mais cette attitude fut chez lui d'une assez courte durée. Dans son second volume, il n'est plus romantique outrancier. Dans *Namouna, conte de l'Orient* il se moque très spirituellement de l'Orient factice et de tout le bric-à-brac qui constitue la couleur locale. A ce moment, 1830, Balzac et lui regardaient les romantiques du même œil, un œil pas trop sympathique. Le romancier s'est rapproché de l'école plus tard, de Musset s'en est progressivement éloigné¹. Sauf pour quelques références accidentelles, on ne trouve pas de trace de l'influence de Musset dans l'œuvre de Balzac après 1831.

Aucun des salons, où Balzac éprouvait tant de plaisir à causer et à pérorer, n'était plus aimé de l'auteur que celui de Madame la Comtesse Merlin. Présenté par son ami Philarète Chasles, qui entretenait pendant plusieurs années les relations les plus intimes avec la belle créole, Balzac ne tarda pas à se trouver complètement à son aise chez cette hôtesse parfaite. Alphonse Karr, dans son *Livre de Bord*, nous laisse un charmant tableau de lui, se prélassant à la table de whist dans ce salon. Jeune, belle, riche, musicienne accomplie, M^{me} Merlin attirait autour d'elle la plupart des célébrités contemporaines. Les musiciens surtout étaient les bienvenus, mais la comtesse était aussi un écrivain de talent, et de Musset fut longtemps un de ses favoris.

Née à la Havane en 1788, issue d'une famille de la haute noblesse espagnole, Maria de las Mercédès se trouva à Madrid au moment de l'invasion française. Là, elle rencontrait, parmi d'autres officiers français, le général Merlin qui commandait la garde du roi Joseph. Il l'épousa en 1811, en 1814 il l'amena en France, où sa position et ses talents la placèrent promptement au premier rang.

Lorsqu'en 1830, Balzac eut la bonne fortune d'être un des habitués de son salon, M^{me} Merlin gardait encore sa beauté distinctive. « Elle était belle de cette beauté chaude des pays de soleil : teint

1. En 1836 de Musset écrit : « Le romantisme est une manière d'attrape-nigaud fabriqué avec du vieux-neuf pris à Shakspeare, à Byron, à Aristophane, aux Évangiles, aux Allemands et aux Espagnols ». *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1836.

mat et doré, regard velouté, lèvres rouges et sensuelles ¹ ». Au charme poétique de sa race, elle « joignait l'esprit et la distinction de la Française ² ». Ce mélange était son originalité même. Elle tenait cependant fièrement à sa nationalité espagnole. « La France, ma mère adoptive, n'a rien changé, n'a rien diminué de cette ardente affection pour mon pays ; c'est elle qui vous rapporte aujourd'hui, comme un religieux hommage, le tribut de son expérience, le fruit de sa civilisation ³ ». Parmi ses admirateurs, Mérimée était un des plus dévoués. Aimant sérieusement l'Espagne, il trouvait dans cette ardente Havanaise le feu, la passion, et la grâce des femmes du pays de l'amour ; il lui doit l'inspiration de plus d'une de ses remarques sur les Espagnoles. Les *Mémoires* de la comtesse eurent une place d'honneur dans sa bibliothèque.

M^{me} Merlin a dû être une personne faite pour plaire à l'esprit de Balzac, et il est certain qu'elle lui ait fourni des renseignements abondants sur l'Espagne, non seulement dans ses livres, car elle en écrivait, mais aussi dans ses conversations charmantes ? Les amateurs de l'exactitude la jugent assez sévèrement quelquefois pour ses exagérations et ses bévues ; mais si elle n'était pas toujours très exacte, elle possédait certainement le pouvoir d'interpréter d'une manière vivante l'âme espagnole. Lorsqu'en 1846 Balzac lui dédia *Les Marana*, il témoigna de l'amitié qui existait toujours entre eux, et qui n'avait jamais eu de refroidissement, car la comtesse était « si vraiment bonne qu'elle n'avait presque pas d'ennemis ».

En compatriote loyale, M^{me} Merlin accueillait de temps en temps des Espagnols qui visitaient Paris, ou qui y passaient des années d'exil politique. Dans son salon, aussi bien que chez le baron Gérard, Balzac rencontrait assez fréquemment un Espagnol très intéressant, M. Martinez de la Rosa. Ce poète et homme d'État de l'Espagne, était, à ce moment, un exilé volontaire, n'ayant pas voulu vivre sous la tyrannie que les Français avaient aidé à restaurer en 1823. Sa vie avait été des plus mouvementées. Chargé à l'âge de dix-neuf ans d'une mission auprès du gouverneur de Gibraltar, il reçut les armes, et les munitions qu'il était venu demander, et contribua ainsi à la victoire de Balen 1808, victoire qui obligea les Français à céder une grande partie du royaume de Grenade. Une seconde

1. L.-J. Arrigon. *Les Années*. p. 33.

2. M^{me} Bassanville, *op. cit.*, p. 112.

3. D. Figarola Caneda. *La Condesa de Merlin*. Paris, 1928, p. 159.

mission le conduisit à Londres où il commença des études politiques et fit aussi ses premiers pas dans la littérature. De retour en Espagne, il resta à Cadix, seule place forte libre à ce moment de la domination française. Ses pièces dramatiques, écrites à cette époque, étaient toutes très bien reçues. Défenseur de la constitution en 1814, il fut condamné à la prison d'où il ne sortit qu'en 1820 après la révolution. Jusqu'en 1823, son rôle de député aux Cortès et de Ministre des affaires étrangères, l'exposa à de cruelles déceptions. Enfin en 1823, après la restauration de Ferdinand VII, ce patriote dévoué vint s'établir à Paris ¹. On trouve, sans doute, maintes traces de ses opinions dans les lettres politiques de Balzac qui, comme nous l'avons dit, le rencontrait souvent dans le monde, et qui lui exprima son respect et son amitié, en lui dédiant le petit conte espagnol *El Verdugo*.

A côté du monde des salons, s'agitait toute une autre société dans laquelle Balzac se plongea à la fin de 1829, le monde du journalisme. Voyant dans les journaux un remède contre son impécuniosité gênante, il frappait à toutes les portes jusqu'à ce que la *Silhouette* lui ouvrit. Dès lors, comme on le sait, il collabora sous la forme d'articles, de croquis, de contes et de critiques à la *Caricature*, la *Mode*, le *Feuilleton des Journaux Politiques*, la *Revue de Paris*, le *Voleur* et à d'autres encore ; une masse d'écrits dont la plus grande partie est disparue.

Un de ceux qui l'avait le plus aidé à atteindre son but était Rességuier qu'il avait rencontré auparavant dans les salons, et qui le présenta dans les bureaux de la *Silhouette*. Ce méridional de vieille race possédait de forts attraits pour le jeune Honoré. Tout enfant, il avait connu la captivité pendant la Révolution. Sa mère avait gagné l'Espagne, où elle restait en exil pendant douze années. A peine âgé de seize ans, Jules entra à l'École militaire de Fontainebleau, et sortit l'année suivante pour faire les campagnes d'Allemagne et de Pologne, et enfin celle d'Espagne en 1809. Épuisé par les dures épreuves de cette dernière, il quitta le service pour rentrer se rétablir dans sa ville natale. Venu dans la capitale en 1822, Rességuier devait consacrer vingt ans à la littérature et au journalisme. Poète et prosateur à la fois, il avait déjà été candidat aux jeux floraux ; il cultivait surtout à Paris l'amitié de Hugo.

1. M. de la Rosa a continué ses travaux littéraires à Paris. En juillet 1830, une tragédie historique, *Aben-Humeya*, écrite en français, fut présentée avec succès au Théâtre de la Porte Saint-Martin.

En 1828, il publia chez Balzac ses *Tableaux poétiques*, deux éditions dans la même année. On n'y trouve que peu d'atmosphère exotique, mais Rességuier s'intéressait toujours néanmoins à cette Espagne où sa mère s'était réfugiée, où il avait tant souffert lui-même. Son roman *Almaria* de 1835 sur un sujet espagnol et plusieurs poèmes dans les *Prismes poétiques* de 1838 témoignent de la durée de cet intérêt. Lui aussi contribua pour sa part à l'Espagne de Balzac.

Un autre méridional de ses amis dans le journalisme était Merle. Considérablement plus âgé que Balzac, il avait été pris par la conscription de 1805 et, dans la garde impériale, il fut envoyé en Espagne. Il n'y resta d'ailleurs que peu de temps, et fut de retour à Paris en 1808. Désormais, il se consacra à une vie littéraire surtout comme critique, ses tentatives d'auteur dramatique et de directeur de théâtre, n'ayant pas eu l'éclat de sa carrière comme critique du *Mercure de la Gazette de France* et de la *Quotidienne*. Ayant assisté comme secrétaire du Maréchal Bourmont à la prise d'Alger en 1829, il donna deux ans plus tard ses *Anecdotes* sur la conquête de ce pays. Cet homme versatile et éveillé rencontrait Balzac, non seulement dans le monde des affaires, mais aussi dans les cercles littéraires. Nous trouvons dans les *Mémoires* de M^{me} Bassanville un tableau piquant de leurs duels politiques. « Le bon Merle se rencontrait souvent chez M^{me} Bagration avec Balzac, et vous ne pouvez vous imaginer les feux croisés qui sortaient alors de la bouche de ces deux hommes, un peu par vanité d'esprit, mais surtout par taquinerie de parti ¹ ». Le romancier était à ce moment pour les libéraux, tandis que Merle était un royaliste intransigeant. Il eût été tout naturel que leurs discussions eussent roulé quelquefois sur l'Espagne, au moment où la révolution de 1830 posait des questions bien graves au ministère des affaires étrangères.

Ces deux amis partageaient aussi, de temps en temps, l'hospitalité fastueuse d'un des rois de la finance, le banquier Aguado. D'origine portugaise, Aguado vit le jour à Séville. Un neveu du général O'farill, qui était, on se le rappelle, l'oncle de M^{me} Merlin, le jeune homme fut nommé en 1806, major dans un régiment des juntes, prit part à la bataille de Fidela 1808, fit encore la campagne de la Manche, et sous le Maréchal Soult, celle de 1810 en Andalousie. Refusant d'abord les ouvertures du roi Joseph, il finit par accepter un régiment de la garde. Forcé de fuir, après le retour de Ferdinand, Aguado vint à Paris où il s'occupa des plus grandes

1. M^{me} Bassanville *op. cit.*, p. 100.

entreprises industrielles aux colonies. En 1823, il soutenait la politique et les armes françaises par ses vastes opérations financières. Nommé agent financier de l'Espagne à Paris, il put relever les valeurs de son pays à l'étranger, malgré le peu de confiance qu'on avait dans les rentes espagnoles. Comme récompense de ses grandes entreprises en Espagne, il reçut le titre de Marquis de las Marismas. Ses hôtels à Paris étaient ceux d'un prince, ses galeries, ornées de toiles magnifiques de l'Espagne ou de l'Italie, charmaient les amateurs.

En outre, Aguado voulait être regardé comme un Mécène littéraire. Vers 1830, il acheta, ou soutint plusieurs journaux tels que le *Messenger des Chambres* et la *Revue de Paris*. Les éditeurs lui envoyaient souvent les jeunes auteurs à court d'argent pour la publication. C'est une de ses soirées que Balzac dépeint dans la *Vue du grand Monde* en octobre 1830. « Ma mémoire est assez fidèle, et je crois que c'était les coupons de la rente d'Espagne qui servaient à solder la fête. Le banquier de l'absolutisme voulait donner une preuve de sa puissance financière... quelques personnes du faubourg Saint-Germain avaient eu la condescendance de venir à ce raout d'or, soit dans l'intention d'écraser le monde de piastres sous un *de...* soit pour récompenser les efforts de l'amphitryon par une épigramme ». Le ton n'est pas certes très sympathique, mais la fierté de Balzac ne l'empêchait pas d'accepter les invitations d'Aguado assez fréquemment, à cette époque. Ses lettres politiques ont dû refléter quelquefois les opinions de cette grande puissance financière qui connaissait les hautes affaires aussi bien à Madrid qu'à Paris.

Le plus charmant, peut-être, de tous ceux que rencontrait Balzac dans le journalisme était l'artiste Gavarni qui, pendant l'année 1830, collaborait, lui aussi à la *Mode*. Une liaison de longue durée se forma entre les deux collègues qui avaient, d'ailleurs, beaucoup de traits communs.

Comme Balzac, son ami était un travailleur acharné. Pendant des mois entiers, il livrait chaque jour une grande lithographie de premier ordre. Il travaillait parfois dix-huit heures sur vingt-quatre. « Gavarni, en ses années de jeunesse, était comme le centre d'un tourbillon », écrit Sainte-Beuve. Tous les deux furent hantés par l'idée de diriger un journal. Le même insuccès attendait la *Revue Parisienne* et le *Journal des Gens de la Mode*. L'artiste, comme l'écrivain, était accusé d'immoralité. « Cette peinture des

mœurs prise dans leur vérité, naïve ou cynique, cette exposition mordante du vice parisien, valaient à Gavarni les attaques que l'hypocrisie contemporaine dirigeait contre l'auteur de la *Comédie Humaine* ¹ ». Cet artiste qui « ne dessinait que des femmes malhonnêtes » rappelle certainement le romancier dressant sa liste où figurent en colonnes parallèles ses femmes vertueuses et les autres. Chacun, à sa façon, dessinait toute la société de son temps. « Plus et mieux peut-être que Balzac, Gavarni a su traiter la comédie humaine ; il ne l'a pas seulement écrite en ses légendes, il l'a fait mimer aussi par ses personnages, qui résument en eux toute la portraiture de son temps ² ». Ou, comme l'a dit un autre critique, pour bien comprendre le règne de Louis-Philippe, « il faut lire les romans de Balzac en regardant les lithographies de Gavarni ».

Le séjour de Gavarni à la frontière espagnole, pendant les années 1826-1827, laissa sur lui une empreinte ineffaçable. Attaché au cadastre à Tarbes, l'adolescent était continuellement à cheval dans les Pyrénées, essayant, sans se troubler, les regards farouches des indigènes rendus hostiles par l'invasion de 1823. Quelquefois, il essayait un petit croquis ou quelques gouaches des scènes qui le frappaient. Mais sa grande idée se présenta un peu plus tard, et eut son origine dans son observation non de la nature, mais des gens du pays. Cette idée était d'effectuer une révolution dans les costumes des bals masqués de Paris. Les costumes éclatants du Midi l'avaient rempli d'admiration, et, dès son retour à Paris, ses recueils de travestissements commencèrent à paraître. Tous les bals masqués de la capitale reflétèrent désormais le goût de cet artiste extraordinaire. Gavarni lui-même gardait dans ses manières, dans ses habitudes, dans sa façon de parler, dans son costume, quelque chose des Espagnols. Aux bals, il portait invariablement le travestissement de muletier valencien ³, par amour de la couleur locale il ne fumait jamais que la cigarette ; sa conversation était émaillée de mots espagnols. Il avait l'air enfin d'un compatriote de Cervantes exilé.

Bien qu'il n'écrivît que très peu, il aimait et cherchait la compagnie des écrivains qui de leur côté l'accueillaient à bras ouverts.

1. E. de Goncourt. *Gavarni, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1873, p. 217.

2. E. Forgues. *Gavarni*. Paris, 1887, p. 34.

3. En parlant de ces bals masqués, E. de Goncourt écrit : « Une autre fois j'y menai Balzac qui, monté sur une banquette dans sa robe blanche de moine, regardait de ses petits yeux pétillants le cahut ».

Balzac l'invite à une lecture de la *Physiologie du Mariage* ; plus tard il le charge de l'illustration de *La Peau de Chagrin*. Lorsque les recueils de costumes commencèrent à occuper la presse, le romancier dans un article très sympathique parle de la magie des couleurs, du goût français dans les travestissements. Il félicite aussi l'artiste de sa manière de dépeindre le caractère de ses modèles. « C'était bien réellement des femmes et des hommes ; on devinait leur caractère et leurs danses et leurs mœurs sous la basquina d'une Andalouse, sous les gilets de l'Irlandaise ». (*Gavarni*). L'amitié de Balzac et de Gavarni fut, comme nous l'avons déjà indiqué, de longue durée et quelquefois des plus intimes. Il est impossible qu'au moment où cette amitié se développait rapidement, et où Balzac écrivait ses contes sur l'Espagne, que le romancier n'ait pas puisé bien souvent dans cette mine de souvenirs qui restaient toujours très vifs dans l'esprit de Gavarni, souvenirs que l'artiste aimait tant à répandre plus tard dans les soirées gaies de la rue Fontaine Saint-Georges.

Enfin, pendant la période qui nous occupe, plusieurs amis de Balzac publiaient des œuvres sur l'Espagne ou sur des sujets espagnols qui ont dû l'intéresser à un certain degré.

C'était pendant ces années de 1830-1832 que M^{me} d'Abrantès faisait ses débuts comme auteur de *Mémoires*. Depuis 1829, la passion des deux amis l'un pour l'autre s'était un peu refroidie ; leurs relations alors étaient plutôt de nature professionnelle. Balzac après avoir aidé la duchesse dans la compilation de ses *Mémoires* volumineux, faisait des démarches pour trouver un éditeur. Il ne faisait là que solder une dette que l'on peut à peine calculer, car on ne pourrait jamais relever tous les emprunts que l'écrivain a faits aux dossiers de M^{me} d'Abrantès. Là, il trouvait crayonnés sur le vif tous les grands caractères du Consulat et de l'Empire ; là, il pouvait puiser à pleines mains des détails sur la vie de la Péninsule, des anecdotes des campagnes militaires où le général Junot avait pris part.

Au moment où Balzac commençait ses *Contes Bruns*, Latouche, avec lequel ses relations étaient si variées, était « dans l'angoisse des préparatifs, de la première représentation de *La Reine d'Espagne* ¹ ». Il recevait des visites fréquentes de son jeune ami à ce moment, et plus tard, pendant l'hiver de 1831-32, celui-ci lui rendait des visites presque quotidiennes. On trouve déjà quelques

1. F. Ségu. *Un Maître de Balzac méconnu*. Paris, 1928, p. 105.

traces de leur intimité dans la *Physiologie du Mariage* des remarques comme celle-ci : « La migraine remplace en France les sandales qu'en Espagne le confesseur laisse à la porte de la chambre où il est avec sa pénitente », un écho évidemment de la scène mouvementée dans *La Reine d'Espagne*, où cette coutume espagnole forme presque le ressort de l'action. En s'installant dans la rue Cassini, Balzac a dû discuter quelquefois, avec l'ami qui l'aidait, de l'Espagne et des Espagnols au point de vue politique et historique surtout.

A cette même époque, en 1830 en effet, a paru un roman de Félix Davin qui devait plus tard se faire le porte-voix de Balzac dans ses *Introductions aux Études de Mœurs* et aux *Études philosophiques*, de 1834-5. Ce roman, qui s'intitule *Le Crapaud. Roman Espagnol* 1823, raconte les aventures miraculeuses d'un jeune officier français de l'expédition de 1823. On y trouve un curieux mélange de Lewis, d'Anne Radcliffe, de Hugo, de Scott et de Mérimée. Des souterrains et des squelettes y figurent. Du fond des cavernes profondes ou devant des décors très pittoresques Mina, le bandit célèbre, dirige sa campagne contre le duc d'Angoulême. Les éléments surnaturels et macabres y abondent, surtout lorsqu'il s'agit d'une gitana mystérieuse, qui veille sur le Français. Des remarques pénétrantes sur la vie espagnole, des caractères très vivants ne manquent point. Le roman présente en effet un tableau, un peu chargé peut-être, mais assez fidèle, de l'Espagne des romantiques envisagée de presque tous les côtés.

Ce n'était pas seulement de rares gens qui s'intéressaient à la Péninsule à ce moment. Ce pays était un peu à la mode dans le Paris de 1831 ; l'Espagne était pour ainsi dire dans l'air. L'intérêt général se reflétait bien souvent dans les modes ; on trouve maintes références à des manies exotiques. Certains merveilleux rejetaient sur leurs épaules d'un geste héroïque, la vaste cape qu'ils venaient d'applaudir dans *Hernani*. D'autres retroussaient galamment les larges bords de leur chapeau de feutre. « Personne ne serait surpris de voir dans la rue... quelques-uns des costumes qu'il a admirés la veille au théâtre ¹ ». — Les femmes portaient des tissus « *doña sol* » des plumes de chapeau tombant à la castillane. On s'efforçait d'avoir l'air féroce, d'avoir un visage « fauve comme un cuir de Cordoue » ou pour les dames le teint doré d'une Andalouse. Un Jeune-France écrit ainsi à son ami :

1. L. Maigron. *Le Romantisme et la Mode*. Paris, 1911, p. 34.

« Mon brave et fidèle Loys,

Prends ta cape espagnole, cours chez nos amis. Réunis autour de toi, comme en un conseil des Castilles, Karl, Jehan, don Luis à la barbe rutilante et Antonio au teint plus basané que les Maures d'Afrique ¹.

Un peu plus tard, lorsque Balzac rencontre pour la première fois M^{me} Marbouty, sa compagne de voyage en Italie, elle porte « une toilette délicieuse, redingote de mousseline... mantille espagnole faite de dentelles noires... les cheveux et la coiffure soignés ² ». L'auteur de la *Comédie Humaine*, qui avec les procédés littéraires avait également copié la toilette des dandys et des Jeune-France, subissait de ce côté encore une influence faible peut-être, mais néanmoins appréciable.

Les arts ne manquèrent point d'introduire, eux aussi, le motif ibérien dans les productions contemporaines ; les représentants étaient très souvent ou des Espagnols ou des hispanisants déclarés. Dans la musique romantique, une place assez importante fut donnée aux mélodies espagnoles avec leur rythme particulier et leur accompagnement inévitable de castagnettes. L'École littéraire du moment nous fait entendre, selon le critique des *Lettres sur Paris*, « la grosse caisse de M. Hugo en même temps que les castagnettes de Musset ». C'est un peu plus tard, en écrivant *Gambarra* et *Mas-similla doni*, que Balzac se montre étudiant de la musique, mais déjà, en 1830, la compagnie dans *Sarrasine* chante, « des duos ravissants, des airs de la Calabre, des seguidilles espagnoles, des canzonettes napolitaines ». Gambarra lui-même, pour caractériser la grandeur d'un des passages de l'opéra *Robert le Diable* de Meyerbeer, pièce de 1831, évoque « la chevalerie dans ce chœur espagnol ».

Le journal intime de Fontaney mentionne à plusieurs reprises un Espagnol Huerta, virtuose de la guitare, qui charmait les salons de 1830 de ses chansons exotiques. Dans les cénacles les ballades et romances chantées par Marie Nodier ou par M^{me} Hugo venaient assez souvent probablement d'au-delà des montagnes. Et l'étoile du firmament musical à ce moment à Paris, La Malibran, était Espagnole de sang quoique née en France. Très fière de sa race, elle fut singulièrement douée pour interpréter la musique de son pays devant les Parisiens, et même dans ses rôles conventionnels elle apportait toujours sa verve méridionale. En avril 1830, Balzac

1. *Ibid.*, p. 65.

2. M. Serval. *Une amie de Balzac*. Paris, 1925, p. 6.

écrit à M^{me} Carraud : « Hier c'est une affaire à conclure, demain ce sera une délicieuse soirée où l'on entend Malibran ». Il pouvait aussi entendre et rencontrer cette charmante interprète de l'âme espagnole dans le salon du baron Gérard ou chez leur amie mutuelle M^{me} Merlin qui accueillait fréquemment sa compatriote dans ses soirées musicales.

Les peintres aussi apportaient leur contribution à l'atmosphère espagnole de la société. La mère de Devéria était créole, et assistait à toutes les réceptions de ce salon si populaire depuis 1827, où Balzac a rencontré d'abord les sommités du romantisme. C'est à cette époque-là que Eugène Devéria épousa une créole aussi. Eugène, en vrai romantique, s'habilla d'une façon quelque peu bizarre en vêtements de velours, « court manteau espagnol sur les épaules, la tête abritée sous un ample feutre ¹ ». Dans *Une Fille d'Eve* l'auteur se souviendra d'un autre habitué fidèle des salons romantiques lorsqu'il mettra dans le boudoir de Florine « une sombre figure d'alchimiste espagnol par Louis Boulanger ». Boulanger fut un linguiste assez brillant, connaissait l'anglais et l'espagnol, et aimait lire dans les textes originaux des deux pays. Habitué des salons de son ami Devéria, de Nodier et de Hugo, il avait assisté à la lecture de *Marion Delorme* et à la bataille d'*Hernani*. En voyage avec Sainte Beuve, il récite les poèmes de Hugo, *Galice*, *Estramadure*, *La Vieille Catalogne*, *Herrissant la Sierra*. Rendant visite à Fontaney et sa femme, il laisse sur un album une scène de *Don Quichotte*. Le peintre des cénacles, il se trouvait en association constante avec les écrivains de l'époque. Cette association intime des artistes et des auteurs qui a marqué la période romantique favorisait un échange d'influence artistique qui s'est manifestée nettement dans les œuvres de Hugo et de ses disciples aussi bien que dans celles de Balzac. Le romancier lui-même témoigne de la vogue des sujets espagnols dans *Pierre Grassou* dont l'action se passe en 1832. « Les tableaux espagnols étaient alors à la mode », dit-il pour expliquer le grand nombre de toiles à la Zurbaran dans la collection du connaisseur qui avait fait la fortune du pauvre peintre ².

1. P. Lafond. *Journal de Eugène Devéria*. Paris, 1896, p. 13.

2. On doit se rappeler aussi qu'à ce moment la réputation de Goya, qui venait de mourir à Bordeaux 1828, grandissait chaque jour en France. C'est de lui que Gautier écrit : « Un de ses dessins en dit plus sur l'Espagne que tous les voyageurs ».

CHAPITRE VI

L'ESPAGNE PARMİ LES NATIONS

La crise romantique dans la vie de Balzac, suite et en partie résultat de la Révolution de 1830, ne fut pas de longue durée. Le génie du grand romancier s'accusait de plus en plus nettement, son horizon se reculait pour laisser un plus vaste champ à ses études personnelles, ses œuvres deviendront nationales, et bientôt ce sera du point de vue international et cosmopolite qu'il envisagera son travail d'historiographe de son époque. Comme il rêvait de suivre avec ses lecteurs l'Iliade des armées impériales, il voulait aussi faire avec ses études sociales et politiques la conquête littéraire de l'Europe en Napoléon de la plume. Il peindra désormais non seulement la vie individuelle, mais celle des grandes unités.

Au mois d'août 1831, il expose ce programme dans une lettre au comte de Montalembert, directeur de *l'Avenir*. « *La Peau de Chagrin* », dit-il, « est la formule de la vie humaine, abstraction faite des individualités... tout y est mythe et figure. Elle est donc le point de départ de mon ouvrage. Après viendront se grouper, de nuance en nuance, les individualités, les existences particulières depuis la plus humble jusqu'à celle du roi, jusqu'à celle du prêtre, derniers termes de notre société. Dans ces tableaux je suivrai les effets de La Pensée dans la vie. Puis, un autre ouvrage intitulé *Histoire de la Succession du Marquis de Carabas* formulera la vie des nations, les phases de leurs gouvernements, et sous une forme railleuse démontrera évidemment que les politiques tournent dans le même terme, et sont stationnaires, que le repos est dans le gouvernement fort et hiérarchique. » *L'introduction aux Contes Philosophiques*, écrite par Philarète Chasles, et publiée une seule fois en 1831, annonce aussi « une dernière œuvre qui complètera la donnée de ce recueil et dans laquelle l'auteur montre la société en proie à la même impuissance au même néant qui dévorent

Raphaël dans la *Peau de Chagrin* »¹. En 1834, Félix Davin, sous l'inspiration de Balzac, écrit dans son *Introduction aux Études Philosophiques* : « *La Comédie du Diable*, si bouffonne en apparence, est devenue dans cette édition une âpre critique des gouvernements... une sarcastique transition pour arriver à la conclusion de l'œuvre, à cette *Histoire de la Succession du Marquis de Carabas*, qui sera la forme allégorique de la vie collective des Nations comme la *Peau de Chagrin* est la formule de la vie »².

La nouvelle orientation cosmopolite de l'auteur se révèle aussi dans son adhérence enthousiaste à l'*Europe Littéraire* depuis le début de cette tentative ambitieuse de journalisme international en 1833³. Ses relations intimes avec les directeurs, l'avertissement anonyme qu'il a écrit, le traité entre Bohain et lui sont autant de preuves de son intérêt, non seulement financier mais sentimental aussi. Malgré les angoisses mutuelles causées par les livraisons tardives de l'auteur et les versements peu satisfaisants des directeurs, Balzac est resté fidèle à l'*Europe Littéraire* jusqu'à sa disparition en 1834. La lutte qu'il fallait maintenir contre ceux qui exploitaient ses œuvres à l'étranger par des contrefaçons, a bientôt obligé Balzac à regarder au-delà des frontières. Les démarches des pirates littéraires en Belgique, en Allemagne, en Hollande, en Russie enfin, lui arrachent des cris de fureur. Sa *Lettre aux écrivains français* et la suite sur *La propriété littéraire* sont d'abord un cri de ralliement contre l'exhérédation des auteurs par les lois françaises, et ensuite un appel à la coopération européenne. Le gouvernement français doit, selon lui, prendre à cœur la gloire et la misère de ses hommes de lettres ; il doit demander aux pays du continent de la protection pour eux et pour leurs œuvres. « La diète suisse et la diète allemande », écrit-il « obligent tous les cantons suisses et les états allemands ; ni la Russie, ni la Hollande, ni l'Angleterre, ni l'Espagne, ni l'Italie, ne s'opposeront à une loi de réciprocité qui assimilerait les œuvres littéraires... aux autres inventions ».

La préoccupation internationale apporte une nouvelle note dans les romans subséquents, c'est le désir de présenter d'une façon

1. Citée dans C. de Lovenjoul. *Histoire des œuvres de H. de Balzac*. Paris, 1886, p. 176.

2. *Ibid*, page 205.

3. Voir T. Palfrey. *L'Europe littéraire 1833-1834. Un essai de Périodique cosmopolite*. Paris, 1927.

assez fidèle les diverses régions du continent. On peut retracer croyons-nous dans l'œuvre de Balzac le souci de laisser une série de peintures régionales dont la totalité doive donner une impression vivante de l'Europe entière. Cette conception, qui s'accuse si clairement dans ses romans sur les provinces de la France, est peut-être moins apparente pour l'étranger. Néanmoins, elle existe, et s'entrevoit, tantôt dans une esquisse d'un pays exotique comme la Norvège, tantôt dans les voyages de l'auteur, voyages qui commencent, on doit le remarquer, vers 1834, et qui se multiplient vers la fin de sa vie. Quelquefois, ce sont les théories littéraires des préfaces qui rappellent le point de vue international. De plus en plus, l'auteur s'efforcera de justifier le titre de *Comédie Humaine*. Il reconnaît que pour donner un portrait ressemblant de la France contemporaine il faut étudier l'Europe. Il faut aussi remarquer les apports des émigrés, qui en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et ailleurs ont subi inévitablement l'ascendant des nations parmi lesquelles ils se sont réfugiés. Dans le salon de M^{me} Récamier surtout, le protégé de la duchesse d'Abrantès pouvait écouter tous les prototypes des Kergarouet, des Charles Mignon, des Cinq-Cygne, qui avaient parfois même, ramené une étrangère charmante épousée pendant l'exil¹. C'est en plaisantant un peu qu'il écrit à une admiratrice, en mai 1830, pour lui conseiller d'étudier la couleur locale de la Laponie si elle veut écrire un livre qui plaise au public. Il ne garantit même que toutes les aurores boréales, les rennes, les ours blancs et les lichens, soient ce que voudront les lecteurs lors de l'apparition du roman, car il est bien possible qu'à ce moment-là la girouette littéraire aura tourné vers les forêts de la Brésil. L'auteur s'efforce de satisfaire à ce goût changeant, en parcourant le monde entier. « Nous dévorons des pays entiers. Hier c'était l'Orient, le mois passé ce fut l'Espagne, demain ce sera l'Italie. » (*De la mode en littérature*). Malgré l'exagération évidente de cette boutade joviale, l'auteur ne laisse pas de suivre dans une certaine mesure ses propres conseils.

Une partie essentielle du programme est de ranger à leur place les grandes nations européennes, de saisir et d'exprimer les véritables caractéristiques de chacune d'elles. Il ne suffira plus d'écouter les anecdotes ou de lire des mémoires personnels, quelque précieux que soient ces témoignages. Il s'agira désormais d'une étude

1. Voir F. Baldensperger. *Le mouvement des idées dans l'Émigration française (1789-1815)*. Paris, 1924-25.

un peu plus approfondie où la politique, les mœurs, la religion, l'histoire, les héros nationaux, tout ce qui forme l'esprit national sera considéré. C'est ainsi que l'on trouvera dans les œuvres de la période que nous abordons une Espagne qui prend sa place parmi les nations de l'Europe, un pays où la guerre ne constitue plus la préoccupation principale, un peuple qui revêt ses idiosyncraties nationales, fortement marquées c'est vrai, mais plus humaines que ces passions surnaturelles qui poussent les héros et les héroïnes des romans espagnols de l'Empire et de la Restauration. L'Espagne de Balzac reste toujours actuelle, et, en ce qui concerne la politique, devient plus actuelle qu'auparavant à cause des luttes dynastiques qui déchiraient les provinces ibériennes en même temps que la France.

Le développement des théories politiques de Balzac se reflète en effet assez fidèlement dans ses remarques sur l'Espagne, que l'on relève dans les *Lettres sur Paris*, les lettres au *Rénovateur*, ses articles *la France et l'Étranger* et dans les divers romans où se retrouvent des allusions à ce pays. Pour les bien comprendre, il nous semble nécessaire de jeter un coup d'œil sur la politique générale de Balzac, pendant la dernière moitié de sa vie surtout.

Vers la fin de 1830, en regardant autour de lui, le jeune homme remarqua que presque tous ses amis étaient bien installés dans les emplois gouvernementaux, ou entrés en pleine carrière politique. Déjà, piqué par les titres de noblesse que l'on arborait partout, il s'était donné la particule. A présent, il voulait se faire élire député pour aider à renouveler au parlement un personnel vieilli. Comme on a chassé la branche aînée, on doit chasser les autres restes des régimes passés. Le credo politique du jeune réformateur reste un peu confus ¹. De sa famille, il a reçu un fond de libéralisme plus ou moins bourgeois. Royaliste modéré, il respecte la monarchie rendue légitime par de longs siècles de pouvoir bienfaisant. Les jeunes gens qui l'ont entouré pendant les années 1820-1825, bien que grands admirateurs de l'Empereur, ne pouvaient guère s'appeler bonapartistes. Il ne fait que peu de cas de la légitimité entre 1820 et 1830, la monarchie de Charles X est, selon lui corrompue. Enfin, la liberté de la presse, qui représente pour lui la liberté de l'individu, doit être soutenue coûte que coûte. Les deux influences pré-

1. Voir sur la politique de Balzac :

L.-J. Arrigon. *Les années romantiques*. chapitres 5-8.

E. Bire. *Honoré de Balzac*, Paris, 1897, chapitres 3-7.

dominantes du moment dans la politique du romancier sont M^{me} Berny, qui tout naturellement soutient la monarchie actuelle, et Thomassy, qui tâche, à ce qu'il semble, de soustraire son ami à l'influence des Berny. Royaliste ardent et catholique également tenace, Thomassy a apporté une nouvelle note dans la vie de Balzac. Des traces nombreuses de ses théories se retrouvent dans les *Lettres sur Paris* où l'auteur expose ses vues sur la politique lorsque par exemple il demande une puissante chambre de pairs, soutenue par tous les droits de l'hérédité, ce qui rappelle sa brochure sur le *Droit d'Aînesse* de 1824. La France vis-à-vis de l'Europe doit s'ériger comme champion des peuples opprimés, et se charger de les émanciper pour établir des monarchies représentatives. Voilà, en somme, le programme que le candidat de 1831 rédigea pour gagner l'entrée des collèges électoraux. On sait le peu de succès qui l'attendait.

C'est au mois de septembre 1831 qu'une autre influence, passagère à vrai dire mais bien forte, commence à se faire sentir. C'était l'amitié de M^{me} de Castries, qui, sous l'anonymat d'abord, entama une correspondance avec la célébrité du jour. La liaison se développa avec rapidité, au mois d'avril l'auteur lui rend des visites presque tous les jours. Devenu légitimiste, il accentue ses croyances pour complaire à la duchesse. L'oncle de celle-ci, le duc de Fitz-James, royaliste et carliste entiché, met le protégé en rapport avec les directeurs de la *Quotidienne*, journal intransigeant à ce moment. Ses articles dans ce journal, aussi bien que dans le *Rénovateur*, révèlent un royaliste convaincu, conseillant aux rois le despotisme même comme le seul moyen dont puisse se servir un monarque fort. « La destinée d'un homme fort est le despotisme. Il est impossible à celui dont la main peut gouverner des nations de quitter sa sphère céleste ». La religion, le catholicisme bien entendu, est, selon lui, l'arme la plus efficace du souverain. La presse et la tribune constituent aussi des pouvoirs que le parti royaliste doit utiliser autant que possible. Les échecs comme candidat royaliste et la cruelle déception que lui apporta son amitié avec M^{me} de Castries, l'ont poussé vers sa vraie vocation, et désormais la politique ne tient qu'une place secondaire dans ses pensées. Il a gardé en grande partie jusqu'à la fin de sa vie les opinions de 1832.

Pendant les années 1830-1840, les allusions à l'Espagne politique se retrouvent presque toutes, comme nous l'avons déjà dit,

dans les articles écrits pour les journaux. On y relève maintes pages qui sont des documents d'une véritable valeur historique. L'auteur discute, tour à tour, toutes les phases de la révolution interminable qui dégénère en guerre civile et en révolte localisée. C'est d'abord la dette espagnole, triste souvenir de l'expédition de 1823, restée comme une épine dans la chair des successifs ministres des affaires étrangères. Depuis 1830, Balzac considère l'emprunt des Cortès comme de l'argent perdu. La pauvreté de l'Espagne est telle que son adhésion à une coalition n'a aucune importance réelle ; sans argent pour payer les troupes déjà sous les armes, elle ne saurait en mobiliser plus. Pour éviter les angoisses, il faudrait, selon lui en 1831, rayer toute la dette espagnole. Cette attitude généreuse est de courte durée cependant ; peu de temps après, il cite l'action du cabinet anglais rendant son mémoire de fourniture à la cour d'Espagne. Le cabinet anglais n'imitera pas la France à qui « l'Espagne doit cent et quelques millions » écrit-il. Et quels gages a-t-elle remis entre les mains des Français ? On n'a ni provinces, ni places fortes, ni îles pour récompenser le pays du sang et du trésor qui ont été répandus. Il doute aussi de l'efficacité de l'aide qu'on a portée jusque-là aux Cortès. La conduite de la France, d'après lui, dans la question espagnole, est celle d'un avare qui donnerait à un malade assez d'argent pour le faire vivre un peu de temps, mais pas assez pour l'empêcher de mourir. L'état du trésor espagnol est tellement déplorable, en effet, que la question financière devancera toutes celles de la politique. La vente des biens nationaux, les saignées pratiquées sur les couvents ne font qu'aggraver la situation générale. Le critique n'a aucun remède à offrir, il ne fait rien que signaler la gravité de la condition.

Il est beaucoup plus précis sur la question de l'intervention française dans les affaires de la Péninsule. Ses opinions ne semblent pas avoir varié pendant toute la période. Il s'y oppose carrément, et écrit dans ses *Lettres sur Paris* : « Nous avons honorablement crié contre la guerre d'Espagne, et de fait nous avons raison ». Lors de la crise de 1836, il écrit avec une satisfaction évidente : « L'intervention française en Espagne n'aura pas lieu ; jamais le cabinet des Tuileries ne risquera d'armée dans ce pays, à moins d'un intérêt direct ». La demande d'intervention, faite par le général Alava et appuyée par l'ambassadeur anglais, est repoussée, à sa grande joie, par la politique astucieuse de la France. Ce n'est pas que Balzac veuille repousser l'amitié de la voisine des Pyrénées.

Il répète que la meilleure politique de la France est que l'Espagne soit française, et il constate avec regret que cela ne peut pas être tant que ce pays est livré à l'anarchie. Il applaudit l'esprit ferme qui préside aux Tuileries, aussi bien que la garde rigoureuse des frontières. Les rapports entre Paris et Madrid ont un ton plus cordial à cause de cette attitude stricte. Il croit néanmoins que la France doit temporiser au lieu d'en finir immédiatement avec don Carlos, car intervenir ainsi serait faire les affaires de l'Angleterre. Quelques jours plus tard, des lettres officielles annoncent des renforts substantiels promis à la légion française en Espagne. « Que dire de cette nouvelle » écrit-il « après le refus positif que le cabinet a fait d'intervenir aux affaires d'Espagne ? » L'appel suprême de Cordova demeurant sans réponse, rien ne restera pour l'Espagne sauf une négociation diplomatique des nations de l'Europe. Comme toujours, l'auteur, suivant l'exemple des Tuileries, s'oppose à toute forme d'intervention française qu'il qualifie « d'insigne folie ».

Ce n'est pas la seule amitié qui dicte cette attitude, c'est aussi sa méfiance profonde de l'Angleterre. L'hostilité constante de Balzac à l'égard des Anglais se révèle à chaque page de ses écrits politiques ; les souvenirs des campagnes de 1813 et 1814 reviennent sans doute aigri ses remarques. Il admet au commencement que l'Angleterre est toujours la protectrice de l'Espagne, quoiqu'il la croie une protectrice intéressée. Il s'agit d'abord en 1836 de veiller seulement aux intérêts privés des Anglais établis en Espagne sous le nouveau gouvernement. La coopération maritime de la Grande Bretagne, si ennuyeuse pour les Français, est, à ses yeux, une affaire purement financière, qui doit avoir pour résultat de soutenir les bons espagnols dont il y avait tant de porteurs à Londres. Sur l'intervention anglaise, il est d'abord sceptique, « car il faudrait débarquer une armée pour obtenir un résultat, et jamais le Parlement ne le permettra ». La tentative que fait le gouvernement anglais pour entraîner la France dans une expédition armée provoque de la part de l'auteur de mordants sarcasmes sur sa « perfidie », sur les secours frivoles qu'il a donnés, et sur les secours réels mais coûteux qu'il voudrait faire donner à la France. Ses opinions sur toute la politique anglaise dans la Péninsule se résument en un commentaire sur les demandes du cabinet à l'égard des honneurs dûs au général Evans en Espagne. Après avoir remarqué que ce pays n'a fourni de l'argent que sous la condition d'avoir une influence absolue en Espagne ; il ajoute : « Quand l'Angleterre fait

un sacrifice elle s'assure toujours d'avance d'un ample dédommagement ».

La France et l'Angleterre sont pour lui les seules nations dont l'influence en Espagne vaille la peine d'être étudiée. La Russie s'étend dans une autre direction, l'Autriche s'occupe de ses provinces rebelles dans les montagnes italiennes. L'empereur de Russie, dit-on, ne fait pas un secret cependant de ses vœux pour don Carlos. Le Portugal, si intimement lié à l'Espagne par sa position géographique, ne peut guère agir sur son développement politique, car la révolution et la guerre civile y sévissent aussi. Le pays chancelle sous une dette étrangère dont les revenus peuvent à peine égaler l'intérêt, la banqueroute le menace. « En Espagne comme en Portugal », écrit Balzac en mars 1836, « les deux révolutions sont au même point ». Les ministères se forment et tombent avec une régularité navrante ; les proclamations de don Miguel ne commandent la confiance de personne. « Il est impossible » écrit-enfin le correspondant de la *Chronique* de 1836, « de prendre au sérieux les affaires de ce pauvre pays ». Là, comme à Madrid, les souverains tiennent leur rang par la grâce de l'Angleterre.

En royaliste conséquent, Balzac a commencé par gronder le gouvernement pour sa négligence lorsqu'en 1831 il n'ose pas protéger la reine d'Espagne, menacée par les révolutionnaires qui guettent le roi malade, prêts à se saisir du pouvoir au moment de sa mort. La politique de la reine à l'égard des couvents, sur lesquels son gouvernement fait des « raids » impitoyables, le choque cependant, il voit dans cette action les germes de la ruine des *Christenos*. Enfin, l'épuisement complet des forces de la reine oblige son ministre Cordova à demander pour la dernière fois l'intervention armée de la France. Mais ses convictions royalistes ne poussent pas Balzac à demander l'intervention. Cette femme, qui ne représente que la volonté du cabinet anglais, est pour lui une caricature plutôt qu'une représentante de l'institution qu'il admire. En commentant les actions de Christine envers les Églises, il s'exclame : « Avec des idées comme cela, faites de la royauté ! » Le prétendant don Carlos se présente sous une lumière plus favorable dans les lettres à la *Chronique*. Le triomphe de sa cause, la reconnaissance de sa royauté serait une politique tout à fait française, à l'avis de Balzac, ferait revivre le pacte de famille qui date du règne de Louis XIV, et mettrait fin à l'influence anglaise dans la Péninsule. Le succès éventuel des forces carlistes lui paraît évident, puisque tout le

favorise. L'argent ne lui manque pas ; les puissances du nord le soutiennent dans ses prétentions ; ses armées s'accroissent de jour en jour ; les hommes influents des Espagnes ne s'opposent pas à son avènement ; la presse est remplie de sa propagande. Les derniers articles de *la Chronique* racontent les triomphes continuels des *carlistes*. Le général Mina s'allie avec le prince : on lui fait des propositions de mariage avec la jeune reine Isabel ; la révolution *anti-Christeno* s'étend des montagnes sur toutes les provinces des plaines. A écouter Balzac, on aurait certainement attendu l'avènement immédiat de Carlos. Il serait intéressant de savoir les sentiments du romancier lorsqu'il a appris la nouvelle de l'arrivée du prince en France deux ans plus tard.

L'élément romanesque de la politique espagnole, si étroitement lié avec la révolution pendant les années 1830-1840, entre aussi dans les comptes rendus de *la Chronique*. Les vieux généraux qui vingt ans auparavant harcelaient les Français, rentrent en scène. Ce sont Mina et Cabrera, suivis des jeunes patriotes, qui, débouchant des montagnes, jettent l'épouvante dans le cœur des *Christenos*. Ce serait peut-être cet élément pittoresque qui l'intrigue le plus ; la vraie politique espagnole ne laisse pas de le dégouter un peu à cause de l'esprit déraisonnable qui y règne : « En Espagne », écrit-il, « les élections vont avoir lieu ; c'est une simple forme, car le ministre a déclaré que quelque chose qu'il arrivât, il resterait ministre ». La révolution qui mène à la dictature, chose assez bien connue de nos jours, semble choquer Balzac qui ne voit pas sans appréhension cette résistance d'un ministre aux Chambres légalement convoquées. Le refus de négociation diplomatique ne l'étonne pas, parce que « les Espagnols ont la haine de l'étranger ». Il doute cependant que l'on puisse jamais mener à bien le gouvernement constitutionnel dans un tel pays. Pour gouverner un peuple ignorant comme les Espagnols, il faut les tenir dans une ignorance passive. En 1830 déjà il écrit : « Vous devez avoir horreur de l'instruction chez les femmes par cette raison si bien sentie en Espagne qu'il est plus facile de gouverner un peuple d'idiots qu'un peuple de savants. Une nation abrutie est heureuse : si elle n'a pas le sentiment de la liberté, elle n'en a ni les inquiétudes, ni les orages. Qui produit cette merveille humaine ? L'ignorance, c'est par elle seule que se maintient le despotisme, il lui faut les ténèbres et le silence ».

(*Physiologie du Mariage*).

Le remède qu'il prescrit toujours aux maux politiques de la

Péninsule est en effet la monarchie très forte ou le despotisme. « Le despotisme doit être le meilleur des gouvernements sous peine de ne pas être » tel est son avis de 1832. D'après lui, le pouvoir royal suffirait seul à améliorer l'Espagne, et à ramener toutes les provinces à une unité complète. Il cite même la statistique pour prouver que, de tous les pays de l'Europe, l'Espagne était celui qui, toutes proportions gardées, avait fait le plus de progrès depuis 1815 jusqu'à la mort de Ferdinand VII. En 1836, il espère que les désastres des révolutions répétées ramèreront les patriotes espagnols au vrai système et il croit que « les hommes éclairés de l'Espagne finiront par comprendre que les améliorations ne peuvent se faire dans un pays que par le pouvoir royal et jamais pas les masses ». La perte des colonies américaines, un des coups de grâce du prestige de l'Espagne en Europe, il l'attribue aussi au relâchement du système despotique dans les colonies.

On reconnaît assez facilement que l'attitude de Balzac envers la politique espagnole est exactement semblable à celle qu'il a maintenue à l'égard de la forme du gouvernement en France. Royaliste pendant toute sa vie, il s'oppose de plus en plus énergiquement au gouvernement populaire. En 1839, il déclare dans la *Revue Parisienne* que la seule chose qui soit socialement parlant organisée en France est l'armée, ce que l'on doit au despotisme du commandement et au sentiment de l'honneur. En 1848, il écrit à son beau-frère Surville, qui vient de rentrer en France après un séjour peu satisfaisant en Espagne. C'est presque une profession de foi politique qu'il lui donne en disant : « Tant que la monarchie, et la monarchie forte et puissante, ne sera pas rétablie... il n'y aura pas d'affaires possibles en France. Je crois... qu'il y aura un mouvement montagnard... qui finira avec l'impossible république qui coûte... à la France tant de pertes et de misère ». A l'égard de l'Espagne politique, le grand romancier semble donc avoir voulu deux choses. D'abord une monarchie très forte et indiscutée dans ce pays ; ensuite une alliance étroite entre l'Espagne et la France, qui donne au cabinet des Tuileries une influence plus prépondérante sur la Méditerranée. Balzac revient à plusieurs reprises sur l'idée de régner sur cette mer, et parmi les pensées de Napoléon recueillies par son admirateur, on trouve cette phrase significative de l'Empereur : « Personne n'a vu dans ma guerre d'Espagne la possession de la Méditerranée ¹ ».

1. *Maximes et pensées de Napoléon*, recueillies par J. L. Gaudy jeune. Paris, 1838, p. 141. Le recueil est de Balzac.

Il faut citer à ce point un ouvrage qui a dû influencer considérablement sur les conceptions de Balzac relativement à l'Espagne pendant la période que nous considérons. C'est le livre du Marquis de Custine, *l'Espagne sous Ferdinand VII*. Les quatre volumes de cet ouvrage, publié seulement en 1838, se composent d'une soixantaine de lettres personnelles, écrites pendant le voyage du Marquis en Espagne au cours de l'année 1831. Ces épîtres s'adressent à plusieurs Parisiens bien connus. La plupart, à Miss Bowles, racontent ses pérégrinations dans la Péninsule. Le voyageur 'dépeint aussi les galeries de peinture pour son ami Boulanger ; il traite de la littérature avec Hugo et Lamartine, il rappelle à la Comtesse Merlin et à M^{me} d'Abrantès leurs expériences dans la capitale espagnole pendant la guerre d'indépendance ; il décrit la société madrilène ou sévillane à M^{me} Girardin, à M^{me} Gay, à M^{me} Récamiér ; il fournit des détails minutieux sur le Maroc à Nodier ¹.

Les tableaux de l'Espagne pittoresque, abondent dans ses lettres ; c'est l'Andalousie surtout qui lui inspire des vignettes charmantes des paysages méridionaux ; l'Alhambra et les cathédrales nombreuses des principales villes nous valent de longues et de saisissantes descriptions. L'auteur nous donne aussi des silhouettes de la vie nationale, s'arrêtant longuement pour décrire les mœurs de Séville, cité qui lui plaît beaucoup plus que la capitale. La vie à Séville est pour lui « un drame où l'on trouve des beautés qui rachètent tout ». Les courses de taureaux, les intrigues des jeunes gens à travers les grilles ou à l'église, les costumes éclatants l'intéressent tous. Il voit un pays qui a gardé tous ses vieux usages, bien qu'il soit prêt à les abandonner. « L'Espagne », dit-il « n'a pas marché depuis trois siècles ; Cervantes n'a pas vieilli ». Tout y rappelle les Maures et la race arabe, les traits du visage espagnol même qui prend souvent une expression féroce. La politesse, la gravité des manières espagnoles gardent leur ancienne noblesse jusque dans le bas peuple, respectueux sans bassesse ; le sentiment des convenances préside à l'existence de tous. Les jugements sévères sur l'Espagne et son peuple ne manquent pas non plus. L'indolence,

1. Ce sont précisément les lettres à Nodier qui sont les meilleures aux yeux de l'auteur qui écrit au mois de janvier 1838 à son libraire Ladvocat : « Ce qu'il y a de mieux dans mon voyage ce sont les lettres de Tariffa, de Tanger, de Gibraltar, de Malaga et de Grenade ; elles sont sur des sujets plus neufs et plus intéressants et plus poétiques que les autres ».

Lettre inédite du Marquis de Custine, de la collection personnelle de M. Marcel Bouteron.

qui pèse sur l'industrie des provinces ibériennes comme un linceul, est en Espagne, dit-il, un honneur, et non pas, comme partout ailleurs, une honte. L'Espagnol ne travaille que pour avoir le nécessaire et pour pouvoir ne rien faire. Cette paresse s'étend sur toutes les classes. Les derniers représentants des plus grandes maisons se trouvent gênés, mais laissent tout le soin de leur fortune aux intendants qui les volent impunément. Plus pittoresques mais tout aussi nuisibles sont les voleurs des grandes routes. M. de Custine a fait une étude spéciale du brigandage, qu'il croit être un héritage des Arabes, que la paresse des Espagnols a rendu extrêmement populaire. Il sait même faire une distinction entre le vrai brigand et le misérable *ratero* ou brigand de rencontre. Le premier, homme professionnel, marche avec sa troupe pour exploiter les contrées que l'on lui a départies ; comme le livre scandaleux des autres pays, il est une protestation contre les inégalités de la société, fort, bien souvent, de la sympathie populaire. Le *ratero*, moitié paysan moitié bandit, et vrai coupe-jarret, attire sur lui le mépris universel. L'effet principal du brigandage, aux yeux de l'auteur, est la perte de courage légitime chez les Espagnols, car presque partout les voleurs ont suborné les administrations civiles « substituant la corruption à l'audace » pour gagner leur but. Cette tolérance d'un abus honteux réagit d'une manière nuisible sur toute la nation.

Les allusions nombreuses à la politique espagnole sont autant de louanges de la monarchie qui, d'après M. de Custine, « sera toujours la plus durable des institutions parce qu'elle représente plus naturellement qu'aucune autre l'autorité paternelle ¹ ». Pour gouverner une population aussi ignorante que celle de la Péninsule, il faut quelque emblème évident dont tout le monde devine le sens. Cet emblème, à son avis, c'est le monarque, entouré de tout le luxe, ceint de toute l'autorité de l'institution séculaire qu'il incarne. Ce qui manque à la monarchie actuelle, c'est la confiance engendrée par un sentiment de pouvoir absolu et indiscutée. La brutalité, les représailles royales gâtent tout. « La monarchie absolue », dit-il, « n'est plus mitigée par les habitudes de douceur qu'inspirent aux hommes puissants le long exercice d'un droit non contesté. Le roi, les prêtres se sentent attaqués dans leurs prérogatives ² ».

Balzac a rencontré M. de Custine dans les salons romantiques,

1. *L'Espagne sous Ferdinand VII*. Paris, 1838, t. III, p. 266.

2. A. de Custine. *op. cit.*, t. I, p. 233.

chez Sophie Gay le plus souvent, à l'époque même de son retour à Paris de son voyage au-delà des Pyrénées. Il paraît alors, accompagné de Fontaney et de Musset. En 1835, il collabore à *La Péninsule* avec plusieurs autres hispanisants de Paris ¹. Nous croyons cependant que c'est plutôt lors de la publication du livre que nous avons discuté que l'influence de l'auteur s'est fait sentir sur la pensée et sur l'œuvre de Balzac. C'est en 1838, dans la préface des *Employés*, qu'il cite « une belle page » de cette œuvre d'« un auteur aussi illustre par son nom que par la finesse de vue qui caractérise son talent ». Quelques mois plus tard, il donne la première lecture de l'*École des Ménages* chez le Marquis. Il nous semble tout raisonnable de trouver maints souvenirs de la conversation avec M. de Custine ou de la lecture de ses lettres dans les remarques du romancier sur la Péninsule, surtout en ce qui concerne l'Espagne politique et sociale. Nous avons pu voir à quel point les opinions de Balzac relativement à la monarchie ressemblent à celles de Custine. Nous verrons maintenant que ses idées sur la vie sociale sont elles aussi, presque identiques aux observations de son ami.

La vie sociale en Espagne n'occupe, à vrai dire, que très peu de place dans les écrits sur ce pays ; l'auteur ne nous donne que très peu de détails précis sur les actions quotidiennes de l'Espagnol chez lui ². Cela peut nous étonner lorsque nous rappelons les peintures méticuleuses de la vie des Français de toutes les classes que l'on trouve en feuilletant, *Eugénie Grandet*, *Ursule Mirouet*, *Le Médecin de Campagne*, *Les Paysans* et tant d'autres de ses livres. Ce que l'on relève sur la vie ordinaire de la Péninsule, ce sont quelques idées générales que l'auteur a pu glaner de ses lectures, on pourrait presque dire les idées de tout le monde. Il est à remarquer que la plupart des Espagnols qui jouent des rôles importants dans la *Comédie* se trouvent loin de leur pays au moment où ils entrent en scène. M^{me} Claes est bien Espagnole, mais elle est aussi mère de famille flamande. Paquita Valdès, la « fille aux yeux d'or », habite Paris, son boudoir n'est autre, on se le rappelle, que la chambre

1. *La Péninsule. Tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal*. Par M^{me} la Duchesse d'Abrantès et MM. Alexandre de Laborde, Charles Nodier, le Marquis de Custine etc., etc. t. I^{er}, 1^{er} août 1835. La première livraison, trois feuilles plus un portrait, a seule paru.

2. H. Bachelin et R. Dumesnil.

« La *Comédie humaine* en ce qui concerne l'Espagne, est plus riche d'observations psychologiques que de faits politiques ou sociaux. » *Le Cosmopolitisme dans la Comédie Humaine*. *Revue de Paris* 1^{er} mars 1924, p. 190.

fameuse de l'auteur rue des Batailles. Les Evangélista sont de Bordeaux. Le malheureux Férédia languit en exil forcé. Gomez, le capitaine héroïque du Saint-Ferdinand, se montre véritable Espagnol, mais c'est au large de la côte de France. Le vieux Fario est presque un Français naturalisé par sa résidence à Issoudun. Felipe de Macumer, comme tant de nobles de sa patrie, a fui la persécution politique pour se réfugier à Paris. Tous ces personnages révèlent leurs idiosyncraties nationales dans une ambiance étrangère.

Des idées générales exprimées sur l'Espagne trois ou quatre reviennent assez souvent. La fierté des hidalgos est remarquée depuis le Marquis de Léganès, qui met une hache dans la main de son fils, en lui ordonnant le parricide pour sauver un titre, jusqu'au baron de Macumer se sacrifiant à son frère qui se marie, qui va perpétuer leur race. Malheureusement, cette fière noblesse ne possède pas, très souvent, de quoi soutenir le train fastueux qu'il faut à son orgueil ; les contrastes piteux attristent le voyageur qui voit cette misère de luxe « une misère espagnole qui cache la mendicité sous un titre » (*La Peau de Chagrin*). La pauvreté peut même pousser les hidalgos vers la révolte puisque leur noblesse n'exclut pas l'extrême misère. Léon de Lora, le drôle de rapin, est issu d'une des plus nobles familles du Roussillon qui se recommande par son antiquité, mais qui depuis un siècle est « vouée à la pauvreté proverbiale des hidalgos » (*Les Comédiens sans le savoir*). La pauvreté des masses populaires est, selon l'auteur, tout aussi grande que celle des nobles. Balzac n'épargne pas les Espagnols sur ce compte, car, à ses yeux, cette misère n'est le plus souvent que le résultat de leur paresse nationale. « Serait-ce donc parce que l'épicier travaille qu'il serait dédaigné ? s'exclame-t-il dans *l'Épicier*. Devenons sauvages, mohicans, Espagnols, fainéants si cela est, car toute civilisation repose sur le travail ». Et encore il rend grâce aux bourgeois parisiens, « que nous ne sommes pas devenus sauvages, Espagnols ou Saint-Simoniens ». Il exhorte ses compatriotes à utiliser comme modèle des lois la justice idéale, et non pas les mœurs acceptées puisque, « mouler les lois sur les mœurs générales, ne serait-ce pas donner en Espagne des primes à l'intolérance religieuse et à la fainéantise ? » (*Le médecin de campagne*). Le curieux mélange de fierté et de pauvreté chez le Castillan, il le résume en décrivant la misère d'une famille parant leur table de « serviettes frangées et aussi trouées à l'espagnole ». A côté de la pauvreté qui « se cache sous un manteau brodé », se trouve la mendicité éhontée

ou même menaçante. On reconnaît ici les reflets de ses lectures de Lesage et des autres écrivains du siècle précédent, qui mettaient toujours au premier plan le mendiant, armé de son escopette, prêt à dévaliser le voyageur solitaire. Ainsi, la jeune Juana Diard n'essaie pas de contraindre ses amis à respecter son mari nul, car cela serait « mendier à l'espagnole une escopette à la main ». Et les débutantes hautaines dans la société de 1830, il compare à « des mendiants espagnols qui vous disent, la bourse ou la vie ». (*La Maison Nucingen*).

Sur un seul point, il juge le peuple espagnol d'une façon favorable en ce qui concerne les mœurs ordinaires. La politesse espagnole, la gravité, la décence de leurs manières commandent son admiration. Dans *la Recherche de l'Absolu* il parle des Flandres successivement soumises aux Bourguignons, aux Espagnols, aux Français. « De l'Espagne elles ont gardé le luxe des écarlates, les satins brillants, les mandolines et les formes courtoises ». Il reconnaît la dette de la France aussi envers sa voisine méridionale à cet égard. « L'œuvre que commença Catherine », (de Médicis) dit-il, « en introduisant l'étiquette, en entourant le trône de supériorités intellectuelles fut continuée par les reines espagnoles, influence puissante qui rendit la cour de France arbitre et dépositaire des délicatesses inventées tour à tour par les Maures et par l'Italie ». (*Traité de la vie élégante*).

On voit ainsi que toutes les idées de Balzac sur l'Espagne sociale sont des plus conventionnelles, bien qu'elles soient en grande partie des conceptions justes. Il a dû s'inspirer la plupart du temps d'ouvrages comme ceux que nous avons déjà résumés, écrits en général par des témoins oculaires qui ont voulu donner un tableau ressemblant du pays, vu par les yeux d'un Français.

Le Balzac homme d'affaires, si familier aux lecteurs de ses grandes œuvres, ne s'est pas beaucoup tourné vers l'Espagne. On trouve néanmoins quelques allusions à la Péninsule comme Eldorado des ambitieux. Ces mentions se groupent d'elles-mêmes en deux catégories. La première est celle des anciens militaires qui se sont enrichis pendant les guerres d'indépendance, soit comme officiers d'ordonnance dans les services français, soit en faisant des spéculations judicieuses sur les matériaux de guerre. Lorsque le général Montcornet achète les Aigues, l'auteur nous dit que « dans ses commandements en Espagne et en Poméranie », il se trouvait avoir économisé la somme nécessaire à cet achat important. (*Les Paysans*). Les Beauvisage du *Député d'Arcis* doivent leurs écus au courage

et à la prévision de leur chef qui, lors des désastres de 1812 et 1813, avait tiré des bénéfices énormes du coton espagnol. Suivant de près les péripéties des campagnes sur la frontière pyrénéenne, il avait profité des fluctuations du marché cotonnier pour arrondir une fortune respectable. M. Gravier, un des hôtes favoris du salon de *la Muse du Département*, est « payeur général de l'armée, mêlé à de grands intérêts en Espagne ». La *Comédie* reflète aussi la préoccupation des cercles financiers à l'égard des rentes d'Espagne, question bien agitée entre 1820 et 1830. La chute de la monarchie espagnole aux Indes réagit défavorablement sur les rentes au grand chagrin des partenaires de la maison Nucingen. Le vieux soudard Maxence Gilet (*La Rabouilleuse*) s'apprête à rentrer en Espagne, pour libérer Ferdinand de ses Cortès. L'année prochaine « les rentes d'Espagne dépasseront le pair ». Cependant, malgré les efforts de l'agent financier Aguado, les valeurs espagnoles se ressentent des luttes dynastiques, et baissent lamentablement. Les filles d'opéra mêmes n'ont pas de faveurs pour les galants de ce pauvre pays. La Malaga (*La Fausse Maîtresse*) demande à la portière si le visiteur qui attend est un Anglais. « Non, il me fait l'effet d'être un Espagnol ». — « Tant pis ! » répond la belle écuyère, « on dit les Espagnols dans la débîne ».

Le second groupe se compose des diplomates en germe à qui la cour de Madrid a servi, paraît-il, de champ de manœuvres, en débutant sous la Restauration ou la Monarchie de juillet. Paul de Manerville est attaché d'ambassade à Naples, à Madrid et à Londres. Le pauvre Maurice, (*Honorine*), amoureux de la femme de son protecteur, se décide à fuir la tentation. « Six jours après », dit-il, « je partis avec ma nomination de vice-consul en Espagne, dans une grande ville où je pouvais en peu de temps me mettre en état de parcourir la carrière consulaire ». Au moment où il raconte cette pénible aventure de jeunesse, il est consul-général de France à Gênes. Le père de Louise de Chaulieu veut se faire homme d'État, et on le reçoit avec faveur. « Mon père », écrit Louise à son amie Renée, « a refusé un ministère, il préfère une ambassade. L'Espagne lui sourit ». On se le rappelle, c'est pour apprendre la langue de ce pays que Louise fait amener chez elle l'exilé romantique qui l'épouse. (*Mémoires de deux jeunes mariées*).

Ici, comme pour la vie sociale des Castillans, l'auteur n'a fait, nous semble-t-il, que mettre dans ses œuvres des sujets de conversation habituels à la société de son temps.

CHAPITRE VII

L'ESPAGNE PARMİ LES NATIONS (suite)

A la tête de toutes les puissances, sociales ou politiques, qui règnent en Espagne, il faut mettre la religion, et Balzac, comme tous les hispanisants de son époque, a fait tout naturellement des allusions fréquentes à cette manifestation capitale de l'âme espagnole. Nous en avons déjà parlé dans un chapitre précédent au point de vue du romantisme de 1832. Mais il nous semble nécessaire d'ajouter quelques remarques sur l'Espagne religieuse dans les ouvrages qui viennent après cette date. L'influence de son ami Thomassy, catholique ardent, et qui lui disait que seules les idées morales et religieuses féconderaient son talent, a déterminé peut-être une orientation nouvelle dans la pensée de Balzac vers 1830. Certainement, pour toute personne qui s'intéresse à la religion, la Péninsule possède un attrait tout spécial. Le jeune auteur qui rêva d'écrire un *Traité sur la Prière* se rappelait assez souvent, sans doute, le pays de la foi catholique par excellence, où Calderon même s'efforça d'exprimer dans ses pièces les trois grands principes de la vie nationale ; la loyauté personnelle au souverain, la dévotion absolue à l'Église et le point d'honneur.

Il pouvait s'inspirer, largement, à ce sujet, des écrits de ses amis intimes sur la Castille. M^{me} d'Abrantès surtout dans *l'Amirante de Castille* lui a donné plusieurs esquisses de l'Espagne religieuse, où les passions les plus fortes n'excluent pas la foi. Elle présente son héroïne se penchant sur la croix, y posant ses lèvres, « avec ce respect religieux sans hypocrisie que les femmes... espagnoles savent si bien allier à l'amour passionné ». Le livre d'un autre ami Davin, dans lequel on trouve tant d'aperçus justes sur la vie espagnole, nous fournit sur la foi des Ibériens des renseignements que Balzac a sans doute utilisés pour ses propres œuvres. « Nous sommes en Espagne », écrit Davin, « où la religion, accompagnée de toutes les pompes du culte, exerce une prestigieuse influence, un pouvoir

magique sur les têtes bien plus que sur les cœurs ». Toute cette poésie extérieure excite chez l'Espagnol une vénération qui permet à l'Église de régner sur l'esprit de la nation bien avant la royauté qui relève elle-même de l'autel dont elle est la première colonne. Ainsi, le faux abbé Herrera dispute avec le médecin le sort d'Esther, gravement malade. Le docteur déclare un voyage en Italie le seul remède ; l'Espagnol ne veut pas que ce voyage se fasse avant son baptême. « Elle sera morte — Oui, mais en état de grâce et sauvée ». Alors, « puisque la question religieuse domine en Espagne les questions politiques, civiles et vitales », le médecin ne répond pas, et cède. Le malheureux Paul de Manerville, rédigeant sa lettre d'adieu à sa femme, lui demande la fidélité pendant sa longue absence. En la regardant endormie, il écrit : « Tu es une Espagnole religieuse, tu respecteras un serment fait pendant le sommeil et où l'on ne doutait point de ta parole inexprimée ». Et il s'en va, le cœur tranquille.

Le génie de la religion espagnole, aux yeux de Balzac, c'est le catholicisme trois fois séculaire, renforcé de toute son autorité, paré de tout son luxe, une foi militante et dominatrice, planant sur toute la vie. Le couvent des Carmélites, au sein duquel s'est réfugiée la Duchesse de Langeais, domine la petite ville qui s'étend sous la façade de la chapelle. « La religion dominant la vie », s'exclame l'auteur, « en en offrant sans cesse aux hommes la fin et les moyens, image tout espagnole d'ailleurs ». De même, aux funérailles de Mme Desmarets, tout le faste du catholicisme s'étale dans l'Église Saint-Roch, tandis que le *dies irae* tonne du chœur et roule parmi les sombres voûtes. Les assistants, aux prises avec l'idée de l'infini, se trouvent réduits au silence. « Le génie espagnol a pu seul inventer ces majestés inouïes pour la plus inouïe des douleurs ». (*Ferragus*). Le fanatisme même des Espagnols ne choque pas trop l'auteur de la *Comédie Humaine* qui aimait tant les hommes décidés, les passions fortes et entraînants. On pourrait presque dire que pour lui le fanatisme de l'Espagnol, malgré toute sa hideur, a quelque chose d'imposant. Cette quasi-férocité de sentiment religieux s'explique souvent par la lutte acharnée qui s'était engagée autrefois entre le catholicisme et la secte protestante. C'est la vieille Église dépositaire de la foi chrétienne, gardienne du pouvoir ecclésiastique, soutien du trône qui a toutes ses sympathies. « Le catholicisme Monsieur » dit un de ses personnages, « doit être le lien de l'Espagne, de la France et de l'Italie ». (*Sur Catherine de Médicis*).

Nous ne trouvons dans les œuvres de la période que nous traitons qu'un seul prêtre de l'Espagne. Le faux abbé Herrera n'a aucune signification à ce point de vue puisqu'il n'est autre que le forçat Vautrin. C'est dans *la Recherche de l'Absolu* que Balzac nous présente l'abbé de Solis, directeur de conscience de M^{me} Claes, dont il donne un portrait en pied. Son corps desséché offre le spectacle d'une nature souffrante et frêle dominée par une volonté de fer et par un chaste esprit religieux. D'un vaste savoir, d'une vraie piété, le vénérable abbé a rempli les plus hautes positions dans l'Église; le chagrin que lui a causé la mort d'un élève chéri l'a forcé cependant à se retirer du monde. Vivant en retraite en Flandre, il règne en patriarche sur un petit troupeau de fidèles, élevant, avec une sévérité mêlée de tendresse, un neveu laissé sous sa tutelle. Tout dans le caractère de ce noble vieillard respire la sainteté de la religion la plus pure.

Ce portrait sympathique est significatif. Il est à remarquer que l'on ne trouve plus de trace, pendant cette période, de railleries dirigées contre l'Église espagnole et ses représentants. Cet esprit moqueur et presque diffamatoire venait en grande partie des auteurs romantiques, ce qui explique probablement sa disparition lorsque Balzac s'est éloigné un peu de l'École de Hugo. Les malices surnoises de l'auteur de *Clara Gazul*, les bouffonneries du chapitre solennel des religieuses de Davin, la superstition avilissante ou la transaction éhontée avec la religion, qui étaient des lieux communs pour les écrivains de 1830, aussi bien que pour leurs modèles anglais, ne trouvent plus de place dans l'œuvre du grand romancier après 1832 environ. Dès cette date, la religion des Castilles est devenue pour lui la manifestation la plus impressionnante de la vie espagnole.

Deux éléments de cette foi semblent l'avoir frappé d'une manière toute particulière, à en juger par les allusions nombreuses qui se relèvent dans la *Comédie Humaine*. Le premier c'est la vie des cloîtres, le second le mysticisme et les extases de sainte Thérèse, sainte patronne des Castilles. Jetons un cou d'œil sur ces deux phases de la religion si souvent discutées par l'auteur.

L'attitude de Balzac à l'égard du cloître et de la vie monastique paraît, en effet, avoir varié un peu pendant les années 1830 à 1845. Au commencement, il considère le couvent comme le refuge bien-faisant des femmes blessées par l'amour ou par la vie, quand elles ne cherchent plus que la tranquillité et l'oubli, pour soulager un cœur meurtri, pour dompter quelque passion dangereuse. Ainsi

M^{me} de Rochefide (*Sarrasine*) demande si tous les sentiments humains ne se dénouent pas par des déceptions atroces pour les femmes. « Demain », dit-elle, « je me ferais dévote si je ne savais rester comme un roc inaccessible au milieu des orages de la vie ». La Duchesse de Langeais s'immole et se protège à la fois en se retirant dans un couvent espagnol sur une petite île presque inconnue. Le cloître, aidé par la mort, triomphe sur le monde représenté par l'amant. Nous devons rappeler l'inspiration que l'auteur a reçue à cette époque de ses voisines de la rue Cassini qui *«* été certainement pour une part dans sa description sympathique des Carmélites espagnoles ¹. Quelques mois plus tard, une lettre à l'Étrangère annonce un ouvrage sur ce même sujet. C'est *Sœur Marie des Anges*, « un Louis Lambert femelle », qui excite l'enthousiasme de l'auteur. « Ce sont », écrit-il, « les abîmes du cloître révélés ; un beau cœur de femme, une imagination exaltée, tout ce qu'il y a de grand rapetissé par les pratiques monastiques ² ». Pourquoi vient cette rude attaque sur le couvent, dans lequel sœur Marie « arrive à ne plus comprendre Dieu ? » On ne peut guère aventurer d'opinion sur ce lapsus, qui n'est que passager d'ailleurs, car l'ouvrage n'a jamais été publié, et la critique de l'auteur sur *Le Cloître au XIX^e siècle* de l'année suivante révèle une attitude beaucoup plus modérée.

Ce livre par M^{lle} Daminois a paru en 1836, et raconte l'histoire d'une jeune créole de la Martinique qui apporte en France l'âme passionnée des tropiques. Poussée vers le couvent par le zèle de ses cousines, elle cède à leurs exigences pour mieux se protéger contre l'amour dénaturé de son oncle. La vie du cloître pèse lourdement sur elle, devient enfin intolérable. Seul l'amour du jeune prêtre, M. de Ransay, la rattache à la vie. Cette situation, qui rappelle celle de *l'Occasion* de Mérimée, ne termine qu'avec la mort de la jeune fille. Une grande partie du livre n'est d'ailleurs qu'une longue diatribe contre le cloître et les religieuses. Balzac, après avoir donné un court résumé du livre, juge assez sévèrement les conceptions de l'auteur qu'il qualifie d'exagérations dangereuses. Il veut éviter des extrêmes semblables en disant : « Nous ne prétendons pas ici que la France doive avoir dix cloîtres par dépar-

1. Au moment où je lisais la partie pieuse de votre lettre... mes religieuses carmélites... se sont mises à entonner un hymne qui a traversé notre petite rue et mon cœur, j'ai été singulièrement ému ». L. E., t. I, p. 180.

2. L. E., t. I, p. 224.

tement ni même un ! Car beaucoup de gens... nous feraient les fauteurs du régime sous lequel a succombé l'Espagne ». Mais bien qu'il reconnaisse le danger du régime monastique dans un pays comme la Péninsule, entiché du passé jusqu'à perpétuer les abus, jusqu'à tolérer des foyers de paresse et de corruption, il ne craint pas une situation semblable en France.

Encore une fois, dans *Une Fille d'Eve*, l'auteur exprime son admiration pour l'âme qui sait faire le sacrifice suprême que représente à ses yeux la vie claustrale. Il parle de la nécessité des contrastes dans l'art comme dans la vie. « L'œuvre faite sans cette ressource », dit-il, « est la dernière expression du génie, comme le cloître est le plus grand effort du chrétien ». Cette attitude reste constante quatre ans plus tard lorsque le héros d'*Albert Savarus* se trouve victime de la trame odieuse de M^{lle} de Watteville. Ce jeune homme, à qui l'avenir souriait, renonce à la vie du monde pour entrer dans la Grande-Chartreuse. Là, il demeure enseveli, car « tout meurt sur le seuil de ce cloître » « Il a voulu le repos », écrit un ami, « espérons que le profond silence et la prière dans lesquels il s'est jeté feront son bonheur sous une autre forme ». Une seule fois, le frère Albert rompt le silence pour écrire qu'il va passer « le reste d'une vie presque éteinte, au pied du sanctuaire ». De même, M^{lle} des Touches, (*Béatrix*) comme la Duchesse de Langeais, veut entrer aux Carmélites déchaussées. Mais elle est trop âgée ; elle se donne à l'ordre de Saint-François de Sales, et refuse de voir son ancien amant lorsqu'il veut lui rendre visite. Enfin, Modeste Mignon s'exclame à son correspondant qu'elle croit être le poète Canalis : « Si j'avais été l'une des femmes de Lord Byron, je serais à cette heure dans un couvent ». On trouve une exception parmi toutes ces victimes de la vie dans Godefroid (*L'Envers de l'histoire*). Celui-là aussi cherche à se mettre à l'abri des rudes coups du monde, il se réfugie chez M^{me} de La Chanterie où il se « crût à une énorme distance de Paris, en basse Bretagne ou au fond du Canada ». Mais la méditation ne suffit pas aux grandes âmes qui s'y réunissent. La charité, positive et agissante, représente maintenant le bonheur dans la vie, le dénouement n'arrive qu'au moment où Godefroid s'allie avec les Frères de la Consolation pour s'épuiser dans le service d'autrui. Cette haute conception de la vie religieuse dépasse de loin, nous semble-t-il, celle de la réclusion dont le cloître espagnol, dépeint dans les œuvres de Lewis, de Mérimée, de Fontaney, de Davin et d'autres encore,

fournissait tant de modèles, plus frappants qu'attrayants, à cette époque.

On a dit assez souvent, en discutant la religion de Balzac, qu'il n'a jamais été mystique, et que le mysticisme n'était pour lui qu'une distraction, un peu puérile parfois, dont il s'est servi pour se délasser de ses lourds travaux ¹. Sans y voir toute la vérité, on peut très bien admettre cependant que le bon sens pratique qui ne lui manqua point l'ait protégé contre les excès de cette forme de culte. Presque dès le commencement de sa carrière, il s'occupe de questions métaphysiques. Dans les études philosophiques, comme la *Peau de Chagrin* et *Louis Lambert*, il veut déjà les traiter en maître. Sous l'influence de l'Étrangère, il aborde la peinture des paysages norvégiens comme ambiance d'une étude religieuse et mystique. En 1841, il développe les théories de Mesmer dans *Ursule Mirouet* dont le dénouement vient en partie d'un rêve surnaturel.

Le mysticisme et la croyance aux influences occultes étaient, pour ainsi dire, à demeure dans la famille de Balzac. Sa mère, collectionnait avec enthousiasme les auteurs mystiques ; ses expériences spiritualistes faisaient souvent ses délices à Villeparisis. L'exemple ne fut pas perdu pour son fils. « Les œuvres de Swedenborg, de Jacob Boehm, de Claude de Saint-Martin garnissaient la bibliothèque de sa mère. Honoré s'en souvint, les emporta chez lui, les dévora », écrit M^{me} de Surville. Ces auteurs-là semblent en effet avoir été ses inspirateurs principaux. « Vous trouverez Swedenborg, M^{me} Guyon, Sainte-Thérèse, Jacob Boehm... sur une tablette particulière de ma bibliothèque », écrit-il à Nodier en 1832. Trois ans plus tard, c'est à M^{me} Hanska qu'il déclare à l'égard de *Séraphita* : « Le chemin pour aller à Dieu ² est une religion bien plus élevée que celle de Bossuet ; c'est la religion de Sainte Thérèse et de Fénelon, de Swedenborg, de Boehm et de M. de Saint-Martin. » Et lorsque l'Étrangère lui donne une longue confession de foi en 1837, il répond : « Le Swedenborgisme, qui n'est qu'une répétition dans le sens chrétien d'anciennes idées, est ma religion avec l'augmentation de l'incompréhensibilité de Dieu. ³ »

De tous les noms qu'il mentionne, aucun ne revient plus sou-

1. Voir à ce sujet A. Le Breton, *op. cit.* et aussi H. Rebell. *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal et Mérimée.*

2. Aujourd'hui, cette division s'intitule *Le Chemin pour aller au Ciel.*

3. L. E., t. I, p. 403.

vent dans ses écrits généraux que celui de la grande mystique castillane Sainte Thérèse. On peut s'imaginer facilement à quel point cette majestueuse figure, âme de la réaction catholique dont Loyala fut le chef, a dû intriguer le grand romancier. Cette femme, qui a exploré plus à fond que tout autre les régions inconnues de l'âme, qui a été un singulier mélange de mystique ardent et de femme d'affaires froide, que l'on a surnommée le Colbert féminin des cloîtres ; cette chrétienne avide du martyre, qui a laissé des chefs-d'œuvre de littérature, cet être presque surhumain a fait une empreinte profonde sur Balzac. Ce ne sont pas non seulement les écrits de la sainte qu'il cite ; c'est la femme elle-même, chef de parti et modèle par excellence des extatiques chrétiens qu'il invoque. Pour Louis Lambert enfant, Sainte Thérèse et M^{me} Guyon ont continué la Bible. Adolescent, il n'admet pas les minutieuses pratiques de l'Église romaine ; « ses idées sympathisaient plus particulièrement avec celles de Sainte Thérèse et de Fénelon ». On se le rappelle, c'est dans un couvent de l'ordre de Sainte Thérèse que M^{me} de Langeais se retire. Le vénérable abbé de Solis avait, dès sa jeunesse, professé pour Sainte Thérèse un enthousiasme spécial ; les membres de son petit troupeau sont tous des disciples de la grande mystique d'Avila. Dans la *Fausse Maîtresse*, l'auteur groupe ensemble « les Newton, les Laplace, les Kepler, les Descartes..., les solitaires du second âge chrétien, les Sainte Thérèse de l'Espagne et les sublimes extatiques ». La comtesse Octave (*Honorine*) écrit à son amant : « Je suis une Sainte Thérèse qui n'a pu se nourrir d'extases ». Et dans les *Mémoires de Deux jeunes Mariées*, c'est Renée de l'Estorade qui gronde son amie Louise : « Avec l'âme d'Héloïse et les sens de Sainte Thérèse, tu te livres à des égarements sanctionnés par les lois ». Il nous semble assez certain, et tout naturel d'ailleurs, que Balzac, avec son admiration constante de ce qui est grandiose et définitif, soit allé trouver dans la doctrine et la vie de cette grande représentante du catholicisme espagnol, l'incarnation et l'épitomé de la religion du pays.

De plus en plus, de nos jours, la critique tend à rendre justice à Balzac historien, on s'intéresse beaucoup plus à cette phase de l'énorme génie : « Balzac est un historien né », dit un admirateur avéré, « il a la vocation de l'histoire et les qualités maîtresses de l'historien. ¹ » Ces qualités, le goût du travail documentaire, le don

1. R. Montalée. *En lisant Balzac*, Paris, 1925, p. 149-50.

des idées générales, l'art du récit, la clarté du style, le pouvoir d'esquisser des portraits ressemblants, la connaissance de l'antiquité, nous pouvons les accorder au romancier sans trop de réserve. Quoique sa gloire provienne plutôt de ses représentations de la société contemporaine, l'auteur de la *Comédie Humaine* a « très bien dépeint aussi des époques qu'il n'a pas connues, qu'il a reconstituées à l'aide des documents des livres et de son imagination.¹ » Critique acerbe des historiens, dans l'avant-propos de la *Comédie* il écrit : « En lisant les sèches et rebutantes nomenclatures de faits appelées histoires, qui ne sait pas que les écrivains ont oublié dans tous les temps... de nous donner l'histoire des mœurs ». En avance sur son temps, il réclame ainsi l'érudition profonde comme base d'une reconstruction vivante. Il n'a pas hésité, nous devons le remarquer, à se servir aussi de ses romans historiques comme de cadres pour le développement de ses théories politiques, sociales ou religieuses. C'est peut-être à travers certains de ces ouvrages que nous pouvons le mieux retracer l'évolution de sa pensée et de ses croyances.

L'Espagne ne figure cependant que dans deux ou trois des études historiques, et c'est en général par de simples allusions que Balzac l'évoque. Il ne nous a pas donné du vieux royaume de Grenade ou du pays des autodafés des reconstructions comme il en a demandé aux historiens. Ce n'est qu'une seule fois, dans les *Ressources de Quinola*, que nous nous trouvons dans l'Espagne du passé.

En 1837, paraît une série de portraits historiques, les *Six Rois de France*, dans laquelle l'auteur retrace d'une façon sommaire l'histoire de la France depuis le début du XVII^e siècle, comme elle s'est reflétée dans la vie des souverains. L'Espagne, cela se conçoit, joue son rôle dans ces récits. Il s'agit d'abord des luttes constantes entre la politique française et espagnole à travers tout le XVII^e siècle. Henri IV, qui « attendait que la France pacifiée pût lui prêter l'appui de toute sa force » pour attaquer de front le colosse espagnol, tombe sous la main de l'assassin. Mais Louis XIII, dès 1629, reprend les armes pour chasser les Espagnols de Casal, pour subjuguier la Catalogne et le Roussillon. L'invasion de la Picardie en 1636 répand la terreur jusqu'à la capitale. Louis montre alors « toutes les qualités d'un roi », et, son énergie se

1. N. Bourgeois. *Balzac peintre d'histoire et écrivain régionaliste*. Paris, 1925, p. IX.

communiquant à la nation, les étrangers sont repoussés hors de la France. Ce sont encore les ennemis des Pyrénées qui ont appuyé la grande sédition de 1632 et la conspiration de Cinq-Mars avec leurs suites déplorables.

La minorité de Louis XIV amène tous les désordres suscités par les Frondeurs qui ont renouvelé les anciennes liaisons des Ligueurs avec l'Espagne. C'est dans le camp espagnol que s'exile le grand Condé après la chute de ses plans. Toujours les ennemis les plus redoutables de la France, les Espagnols envahissent une seconde fois la Picardie ; ce n'est qu'en 1659 que le Traité des Pyrénées assure enfin le triomphe de la France, en lui accordant la province de Roussillon, en lui rendant le prince de Condé, en lui donnant une reine, et enfin, en lui assurant des droits éventuels à la succession de la monarchie espagnole. En 1700, « l'œuf de la Paix des Pyrénées est éclos », et le jeune duc d'Anjou se voit appelé au trône espagnol. La nation, dans une guerre meurtrière, assure l'Espagne au petit-fils du Roi-Soleil ; d'ennemi ce pays est transformé en allié. Pendant tout le XVIII^e siècle le pacte de famille ainsi formé assure à la France l'alliance de la Péninsule, tombée quelque peu alors de son rang éminent des deux siècles précédents, ne jouant à vrai dire un grand rôle dans la politique des ministres de Louis XV. Elle ne reparait guère au premier plan de la politique européenne qu'en 1808, lorsque Napoléon y dirigea ses armées. Dans ce groupe d'esquisses, Balzac n'exprime guère d'opinion personnelle sur les événements qu'il raconte. Il ne fait que rappeler les relations étroites entre les deux pays, en applaudissant aux triomphes diplomatiques et militaires des Français en Espagne.

Les allusions nombreuses à l'Espagne dans le recueil d'études historiques *Sur Catherine de Médicis* touchent à deux questions dominantes, les relations politiques entre les deux pays et leur lutte contre la Réformation. L'auteur blâme ouvertement le servile attachement à la cour d'Espagne qui a marqué la politique des Médicis ; Catherine elle-même avoue la faute, mais y persiste pour assurer sa vengeance contre ses ennemis en France. La grande alliance catholique rêvée par la reine-mère est, selon Balzac, l'invention de l'Espagne, « qui ne renonce pas à son projet d'abattre les Pyrénées ». Aussi, malgré sa sympathie pour le catholicisme, condamne-t-il la Sainte-Union et ses chefs à cause de leurs intelligences avec le roi à Madrid avec l'aide duquel « ils espèrent devenir les maîtres un jour ».

Si l'auteur ne peut tolérer l'Espagne comme force dominante dans la politique française, il est prêt à l'admettre néanmoins en alliée puissante dans la lutte contre le protestantisme, ou comme champion de la monarchie absolue. C'est à M^{me} Hanska qu'il écrit en 1843, à l'égard de cet ouvrage qui lui avait coûté tant de peine à écrire : « Il y a une préface en faveur du système monarchique où se trouve une défense complète de Catherine de Médicis au point de vue politique dans sa lutte avec cet affreux protestantisme qui nous dévore »¹. Dans la *Revue Parisienne*, il s'exclame : Que dites-vous d'une renaissance religieuse au XVII^e siècle ? Qu'ont donc fait Catherine de Médicis, Philippe II et Loyola ? (*Critique de Port Royal de Sainte-Beuve*). Et le jeune Charles IX, en conversation avec ses amis, n'hésite pas à menacer de mort ceux qui voudraient comploter contre le trône à la faveur de la religion. « J'ai mon frère d'Espagne », dit-il, « que j'appellerai au secours des trônes menacés ». On ne dirait pas cependant que Balzac approuve ces liaisons avec l'Espagne, ces interventions de l'étranger dans les affaires nationales de la France. Les alliances des Ligueurs et des princes français avec la cour de Madrid se ressemblent, à ses yeux, dans les expédients qui les démarquent, aussi bien que par l'ambition dynastique des Espagnols qui s'y révèle.

Cette ambition s'incarne dans le chef de cet État, le roi d'Espagne. « L'esprit de Philippe II règne encore sur l'Espagne ; même aujourd'hui ses successeurs ne font que continuer son œuvre ». Ainsi écrit en 1831 le Marquis de Custine qui ajoute : « En observant ce pays, on ne peut se distraire un seul instant du souvenir de Philippe... le fils de Charles-Quint a formé le moule de la tyrannie espagnole ». Ces mots ont dû plaire à notre romancier qui a été pendant toute sa vie un admirateur enthousiaste de ce sombre monarque. Balzac admirait les héros, les hommes gigantesques et puissants, et ce roi, chez qui la conviction fut poussée jusqu'au fanatisme, sert bien souvent de modèle dans les comparaisons de la *Comédie Humaine*. Ce catholique, qui jura à la bataille de Saint-Quentin « de ne plus se retrouver au feu excepté celui de l'Inquisition », n'est pas assurément de ces hommes tièdes que Balzac tenait en horreur. A ses yeux, le tyran d'Arragone résume en lui tout le génie de l'Espagne de son siècle avec ses convictions iné-

1. L. E., t. II, p. 134.

branlables sur sa position comme monarque absolu, son fanatisme comme défenseur du catholicisme. Pour achever de ridiculiser les rois constitutionnels, il ne fait que les mettre vis-à-vis de Louis XIV et de Philippe, les deux souverains absolus par excellence. Les abus mêmes du règne, qui était à vrai dire si désastreux pour l'Espagne, ne semblent pas offenser Balzac à qui toute idée du gouvernement populaire répugnait. L'Espagne gouvernée par Philippe II est, d'après lui, « la plus grande puissance de cette époque ». On peut croyons-nous dire, avec M. Montalée (*En lisant Balzac*) que « l'auteur a des idées... très larges sur la moralité des conducteurs de peuples ». Chez de pareils gens, la grandeur du but absout les moyens. C'est ainsi que, dans l'introduction de *Catherine de Médicis*, il excuse Bonaparte. « En France », dit-il, « nous avons blâmé Napoléon quand il faisait usage de ce génie italien qu'il avait *in cute*... Mais Charles-Quint, Catherine, Philippe II ne se seraient pas conduits autrement que lui dans l'affaire d'Espagne ». Le véritable fondateur de la Société des Gens de Lettres n'oublie pas non plus l'attitude magnanime du roi qui a témoigné de sa sympathie pour les artistes en les déclarant, « exempts de toute charge publique et de tout impôt ».

Pendant plusieurs années, il a caressé l'idée d'exprimer son admiration en écrivant un drame sur la cour de Philippe. En mai 1834, il annonce « une tragédie en prose intitulée *Don Philippe et Don Charles*... le vieux sujet de don Carlos déjà traité par Schiller¹ ». Le mois suivant, *Philippe le Réservé* est mis de côté. Mais l'auteur a formulé ses propres théories sur l'incident historique qu'il traite, son drame suivra l'histoire « pied à pied ». Il espère composer la pièce sous les yeux de M^{me} Hanska, qui pourra juger alors de la profondeur politique de « cette épouvantable tragédie ». La documentation doit être minutieuse : « Deux de mes amis fouillent avec ardeur les manuscrits historiques pour que rien ne me manque », écrit-il, « je veux avoir... jusqu'à l'étiquette de la cour sous Philippe II »². Deux mois plus tard, il remercie l'Étrangère de ses idées sur *Philippe le discret*, et se réjouit en pensant qu'elle partage ses jugements sur la pièce à écrire. Vers la fin de l'année, il y revient encore ; « j'ai besoin de préparer », dit-il, « loin des coups d'épingle, deux grands coups d'assommoir : la tragédie

1. L. E., t. I, p. 156.

2. L. E. t. I, p. 162.

de Philippe II et *l'Histoire de la Succession du Marquis de Carabas* »¹. L'année suivante c'est toujours la même préoccupation « où trouver six mois pour faire *Philippe le Réservé* ? » En octobre, il parle d'aller à Wierzchowinia pour faire tranquillement... *Philippe II* et *Marie Touchet* ».

La vie extrêmement affairée qu'il a menée en 1836 semble avoir mis la pièce au deuxième plan dans son esprit ; on n'en trouve aucune trace dans la correspondance de cette année. Son voyage en Italie, la mort de M^{me} Berny, les tracasseries avec les journaux, la composition hâtive d'articles quotidiens lui ont fait oublier, à ce qu'il paraît, sa tragédie sur Philippe. L'année suivante cependant, il appelle à son aide un écrivain qui avait déjà fait des études sérieuses sur l'Espagne historique, M. Furcy Guesdon, « l'illustre Mortonval ». Les relations de Balzac avec ce personnage dataient de plusieurs années en 1837. Guesdon fut en effet un des bailleurs de fonds lors de la fondation du *Feuilleton des Journaux Politiques* en 1831. Né vers la fin de l'ancien régime, il avait mené une vie assez aventureuse. Payeur général des armées sous l'Empire, il démissionna sous la Restauration pour se lancer dans les affaires. Des entreprises commerciales aux Indes lui enlevèrent une bonne partie de sa fortune. En 1820, il se trouva à Naples en pleine révolution. Rentré en France, il se consacra à la littérature, écrivant alors ses longues histoires des campagnes impériales et plusieurs romans historiques dont la plupart traitent, nous devons le remarquer, de l'Espagne².

Vers 1830, un héritage lui permettra de se retirer de la vie active à Charonne, d'où il écrit en 1837, à propos de la proposition de collaboration que lui propose Balzac : « Je crains de ne pouvoir pas exécuter le projet qui m'a tant souri de coopérer à l'œuvre que vous méditez »³. Tombé dans une espèce d'engourdissement, il déclare avoir presque renoncé au travail littéraire, et, bien qu'il ne renonce définitivement au projet, il ne promet rien. Évidem-

1. L. E. t. I, p. 208.

2. Notons parmi ses œuvres : *Le comte de Villamayor, ou l'Espagne sous Charles IV* (1825), *Fray Eugénio ou l'auto dafé de 1680* (1826), *La dame de Saint Bris ; Chronique du Temps de la Ligue* (1827), *Dom Martin Gill, histoire du temps de Pierre le Cruel* (1831), *Le Capucin des Marais ; histoire de 1750* (1833), *Charles de Navarre et le Clerc de Catalogne* (1837).

Guesdon écrivit aussi, entre 1826 et 1828, des histoires des campagnes d'Allemagne, de Russie et de France, et un compte-rendu des premières guerres de la Vendée.

3. L. E. t. I, p. 498.

ment la tentative n'est pas allée plus loin. Dès cette date, nous ne trouvons plus d'allusion à ce drame dont il ne reste qu'un fragment de dialogue, quelques pensées dont une au moins se retrouve aussi dans les *Pensées*, *Sujets*, *Fragments* et une liste de personnages, avec en face les acteurs qui devaient jouer les rôles ¹.

Si l'auteur semble avoir renoncé au plan d'écrire une tragédie sur Philippe II, il n'a pas cependant oublié le caractère du roi. Depuis 1841, il est question dans la correspondance des *Rubriques de Quinola* qui, sous le titre définitif des *Ressources de Quinola*, paraît à l'Odéon en mars 1842. Enfin, nous nous trouvons dans l'Espagne du passé, le grand héros du pays entre en scène. Mais du point de vue des hispanisants, la pièce est d'une valeur très médiocre. « J'ai pris pour sujet », dit l'auteur, « le singulier fait de l'inventeur qui fit manœuvrer à Barcelone... un bateau par la vapeur et qui le coula devant trois cent mille spectateurs sans qu'on sache... le pourquoi de sa rage » ². L'incident sur lequel il a basé l'intrigue, se retrouve en effet dans *l'Annuaire du bureau de longitude* de 1829 où une notice historique rappelle une expérience semblable, ayant lieu en 1543 à la rade de Barcelone, en présence de Charles-Quint. La reconstitution historique de Balzac est à vrai dire bien faible. Comme Hugo, qu'il avait jugé si sévèrement dix ans auparavant, il ne donne que les détails superficiels, il n'a fait aucune tentative pour approfondir la psychologie du peuple espagnol ou pour donner un tableau de la société catalane du temps. Quelques lourds dialogues entre les Inquisiteurs et Fontanarès, une mise en scène grandiose du port de Barcelone, voilà en somme la couleur locale des *Ressources de Quinola*. Les deux grandes préoccupations de l'auteur, qui s'accusent nettement, n'ont rien à faire d'ailleurs avec l'exactitude historique. Sur l'une, la tentative de créer un nouveau Figaro, il n'est pas nécessaire de nous arrêter ici ; Quinola n'est qu'une lamentable contrefaçon de son spirituel compatriote de Séville. Le plaidoyer du grand homme méconnu, la vraie raison d'être des *Ressources*, est mieux développé. La pièce entière représente aux yeux de Balzac : « Le débat du grand homme avec son siècle ». Personne dans la foule qui entoure l'inventeur ne sait le pourquoi de sa rage. « Moi j'ai deviné le pourquoi », écrit l'auteur, « et c'est ma comédie. ³ » Et

1. D. Z. Milatchitch. *Le Théâtre inédit de Balzac*. Paris, 1930, p. 148 seq.

2. L. E. t. II, p. 5.

3. Ibid.

l'homme le plus prompt à secourir le malheureux inventeur est justement celui qui peut lui prêter l'aide la plus efficace ; c'est le souverain des Espagnes.

Dans les *Ressources*, que Balzac fait passer en 1588 au lieu de 1543, le roi Philippe ne paraît qu'une seule fois. Au prologue, Quinola l'aborde courageusement au moment où la nouvelle de la défaite de l'Armada vient d'arriver. Malgré les protestations du Grand Inquisiteur, il accorde une audience au prisonnier Fontanarès pour entendre parler de « cette force miraculeuse » qui doit donner l'Empire du monde à l'Espagne ». Prêt à partir pour le Roussillon, Philippe ordonne au pétitionnaire de prendre un vaisseau royal à Barcelone pour achever ses expériences. La perte du vaisseau entraînera la mort ; le succès lui vaudra le rang de grand d'Espagne. C'est dans la bouche du roi que l'auteur met quelques paroles sur le devoir du souverain envers les grands hommes méconnus, qui révèlent encore une fois les idées semblables exprimées dans la *Comédie Humaine*. Aux protestations du duc de Lerme, choqué par l'élévation qui pourra advenir à Fontanarès, Philippe répond : « Le devoir d'un roi est d'élever l'homme de génie au-dessus de tous, pour honorer le rayon de lumière que Dieu met en lui »¹.

A l'exception de Philippe II, on peut dire qu'aucun grand homme de l'Espagne ne paraît dans les écrits de Balzac. Quelques allusions accidentelles à l'Empereur Charles-Quint, deux ou trois citations du nom du duc d'Albe constituent presque tout ce qu'on relève sur les hommes d'État des Castilles. Il y a un troisième personnage de la cour espagnole dont il est souvent question, mais d'un ordre bien différent. C'est ce chevalier d'industrie achevé, le Prince de la Paix. Figure contemporaine d'ailleurs, ce courtisan extraordinaire, sur lequel on trouve tant d'anecdotes dans les *Mémoires* de M^{me} d'Abrantès, semble avoir intrigué l'imagination du romancier. Il rappelle cet « arriviste » acharné, qui de fils de paysan s'est transformé en favori des souverains, pour lui comparer le jeune Rastignac, lequel, à la recherche d'un protecteur, croit « avoir conquis dans Nucingen une précieuse dupe ». L'incident célèbre, où la mère du Prince prie pour ceux qui la menacent de mort, raconté tout au long par la générale Junot, trouve sa contre-partie dans *Une ténébreuse affaire*, lorsque la mère des Cinq-Cygne, assiégée avec ses enfants par les révolutionnaires, prie

1. *Les Ressources de Quinola*. Prologue, scène XIII.

pour ses fils et pour les assaillants. Dans la préface des *Ressources de Quinola*, le titre du Prince de la Paix sert d'illustration à la nomenclature descriptive de la noblesse espagnole quand l'auteur essaie de justifier le rang du duc de Neptunado promis à Fantanarès par le roi si son expérience réussit. Tout compte fait, l'homme d'État espagnol se résume dans Philippe II, représentant de la monarchie absolue.

Au mois de janvier 1838, dans une longue lettre à Mme Hanska, Balzac lance une vigoureuse attaque contre le *Latréaumont* de Sue, œuvre qui, selon lui, n'est qu'une calomnie de Louis XIV. Le critique, non content de réfuter les fausses conceptions de Sue, chante les louanges du Roi-Soleil qui a garanti la France contre ses deux ennemis principaux de cette époque, l'Allemagne et l'Espagne. La prise de Besançon en 1674, qui assura la possession de la Franche-Comté, semble en effet avoir intéressé le romancier d'une manière spéciale. Plusieurs années avant la date de cette lettre, il avait pris rendez-vous à Besançon avec Charles de Bernard pour discuter un plan que celui-ci élaborait à son intention. Il s'agissait d'un grand roman historique que Balzac avait l'intention d'écrire avec la collaboration de son ami bisontin. Ce roman devait raconter la conquête de la Franche-Comté ; il aurait mis en scène le célèbre Prost (le capitaine Lacuson des légendes bisontines) renégat notoire qui, après avoir terrorisé ses compatriotes par ses incursions guerrières avec les troupes espagnoles, était mort au siège de Milan.

La documentation de l'histoire, tâche si formidable qu'elle avait découragé Hugo et Nodier tous deux, Balzac l'aurait confiée à Charles de Bernard qui était un collaborateur rêvé. Né à Besançon en 1804, il jouissait d'une modeste fortune ce qui lui permit de feuilleter les anciens manuscrits de la Bibliothèque de la ville. C'est en 1831 que sa critique généreuse de la *Peau de Chagrin* lui a valu l'amitié du jeune romancier qui lui écrivit une lettre très cordiale. A la fin de cette même année, Bernard vint à Paris pour se présenter à l'Arsenal où il cherchait le patronage de Nodier pour la publication d'un petit recueil de poèmes. Il ne tarda pas à se trouver en pleine compagnie romantique, et à rencontrer toutes les sommités littéraires du jour. Après des efforts répétés, il parvint à voir son correspondant l'auteur de la *Peau de Chagrin* qui lui conseilla de se borner comme écrivain à l'histoire ou au moins au roman historique. Découragé par la réception glaciale de ses poésies, le jeune homme rentra dans sa ville natale et se

remit à ses études historiques. En 1833, il accueille son ami parisien, en route pour quelques semaines avec l'Étrangère ; et prêt à se rendre chez lui, Balzac écrit de Neuchâtel au sujet du plan dont nous avons parlé ¹. Mais Bernard semble avoir pris son parti de quitter le genre historique, et c'est par ses romans de mœurs contemporaines qu'il a gagné sa modeste réputation. Malgré leur collaboration mutuelle à la *Chronique de Paris*, malgré leur longue amitié, les deux amis ne se sont jamais remis à l'ouvrage esquissé en 1833. Ainsi un roman, qui aurait sans doute marqué une grande avance sur *Les Chouans*, n'a jamais été écrit, ce qui nous a privés probablement d'une évocation magistrale de la frontière espagnole de 1660 et de la conquête définitive de la Franche-Comté.

Tout compte fait, Balzac a écrit relativement peu sur l'Espagne historique. Ses tentatives de reconstitution ont échoué complètement comme dans le cas de *Félicé il discreto* et *l'Histoire de la Succession du Marquis de Carabas*, ou bien ont été des pastiches insignifiants comme les décors des *Ressources de Quinola*. C'est plutôt et surtout dans ses coups d'œil sur les liens entre la France et sa voisine des Pyrénées qu'il se montre digne d'attention comme historien. De ce côté-là, il se trouve sur un terrain familier, et nous osons dire qu'après avoir lu attentivement tout ce qu'il a dit sur la Péninsule, du point de vue historique et politique, on aurait une connaissance assez respectable des relations entre ce pays et la France de 1550 à 1850, tant les remarques qu'il a laissées tomber sur ce sujet sont justes et évocatrices.

1. Sur cette amitié voir C. Léger, *A la Recherche de Balzac*. Paris, 1927.

CHAPITRE VIII

LES PERSONNAGES ESPAGNOLS

La période de pleine floraison du génie de Balzac fut marquée, à notre point de vue, par l'introduction de plusieurs personnages espagnols, présentés non pas dans un seul incident tragique, comme presque tous ceux que nous avons remarqués jusqu'ici, mais qui au contraire se développent devant nous en entrant dans la trame de la vie ordinaire. On ne trouve pas d'Espagnol dans la *Comédie Humaine* qui mène une vie tranquille et placide ; il semblerait que la passion les pousse toujours à des actions violentes ; les catastrophes et la mort semblent les guetter. Cependant, les Ibériens qui entrent en scène dans les œuvres de cette dernière période se révèlent plus en détail que leurs frères des années précédentes qui surgissent soudain, s'agitent pour un instant et disparaissent, entraînés par quelque désastre qui les accable. Nous avons déjà remarqué que Balzac transporte ses Espagnols presque tous en France ; c'est dans les provinces ou à Paris que nous rencontrons les figures hispaniques de cette période. Quelques-unes de ces figures méritent, à notre avis, un coup d'œil au moins, comme résumé assez précis des conceptions de leur créateur sur le caractère espagnol.

On remarque tout d'abord parmi les méridionaux un groupe bien intéressant, et qui se détache assez nettement : les créoles. Il est tout naturel d'ailleurs, que l'auteur, qui commençait à prendre le point de vue international, s'intéresse à ces physionomies exotiques. Il trouvait sans peine des modèles d'inspiration dans ses lectures ; la *Famille de Carvajal* de Mérimée se passe outremer, le *Don Alonso* de Salvandy se déroule en partie dans le Nouveau Monde où, selon l'auteur, les passions de l'Espagnol se révèlent au plus haut degré. La révolte des colonies espagnoles attirait l'attention générale sur ces pays lointains ; les jeunes libéraux ci-

taient très volontiers l'esprit de liberté qui soufflait dans l'Amérique du Sud. Le malheureux frère Henri, après avoir gaspillé ses biens aux Indes, est revenu avec une jeune femme de ce pays ; il est possible qu'il ait fourni à son frère quelques idées sur les habitants des îles qu'il avait visitées. Et enfin, les créoles eux-mêmes ne manquaient point à Paris à cette époque ; le romancier comptait parmi ses meilleurs amis rappelons-nous, la charmante Comtesse Merlin. Il évoque sa beauté distinctive dans sa description d'une belle de la société parisienne. « M^{me} Shontz, devait sa célébrité de jolie femme à l'éclat et à la fraîcheur d'un teint blanc et chaud comme celui des créoles, à cette figure pleine de détails spirituels, de traits nettement dessinés et fermes, dont le type le plus célèbre fut offert si longtemps jeune par la Comtesse Merlin, et qui peut-être est particulier aux figures méridionales ». (*Béatrix*).

Dans le salon de la Princesse de Bagration et ailleurs, Balzac rencontrait de temps en temps « une vieille célébrité » qui venait, elle aussi, des Tropiques. C'était M^{me} Hamelin qui en 1830 dansait encore, et parlait à merveille dans les salons de quelques amis. Née à Saint-Dominique en 1766, de race française, elle s'était réfugiée en France avec sa mère lors des massacres dans sa patrie, dans lesquels son père avait perdu la vie. Son mari, Antoine Hamelin, qu'elle avait épousé en 1796, fut fournisseur des armées sous l'Empire, tandis que sa femme déployait à la capitale « toutes les grâces d'une créole née parisienne ¹ ». Sans être belle, M^{me} Hamelin attirait les regards, et gagnait l'estime générale, par son élégance et son esprit. « Elle portait », dit M^{me} Bassanville, « le type créole fortement accentué ; elle avait un teint très brun, des lèvres rouges et épaisses, des dents blanches et pointues, des cheveux noirs magnifiques, une taille de nymphe, un pied d'enfant et une grâce extraordinaire ² ». Elle se plaisait à figurer sous le Directoire parmi les « merveilles » ; on raconte même son apparition à la promenade habillée tout simplement d'un fourreau de gaze, et forcée d'essuyer avec ses amies les huées d'une foule gouailleuse. Dans ses *Mémoires*, la Duchesse d'Abrantès esquisse un portrait bien flatteur de cette femme qui, selon la générale, avait conseillé à Junot de faire sa cour à la jeune Laure de Permon. Amie intime de la famille Beauharnais, M^{me} Hamelin sut gagner la faveur de

1. A. Marquiset. *Une Merveilleuse. Mme Hamelin*. Paris, 1902, p. 21.

2. M^{me} Bassanville *op. cit.*, p. 20.

l'Empereur qui l'employa même dans plusieurs missions à l'étranger. La chute de Napoléon entraîna la jolie espionne qui fut exilée alors. De retour, grâce à l'intervention de la Princesse Bagration, elle se hâta de rentrer dans la société de la Restauration où son esprit et sa bonté naturelle lui valaient toujours l'entrée ; elle s'opposa énergiquement à l'expédition de 1823, ne voulant pas croire que l'armée du duc d'Angoulême pouvait triompher où les grenadiers de l'Empereur avaient échoué. C'est quelques années plus tard que l'auteur de la *Physiologie du Mariage* s'est inspiré, dit-on, de ses remarques pour assaisonner son livre. On peut très bien croire qu'il lui soit redevable, non seulement de maintes anecdotes sur le Directoire et l'Empire, mais aussi de quelques-unes de ses conceptions sur les créoles.

Balzac n'hésite pas à formuler des opinions sur cette race, qu'il juge en général assez sévèrement. Ainsi, dans le *Contrat de Mariage*, il écrit : « La créole est une nature à part qui tient à l'Europe par l'intelligence, aux tropiques par la nature illogique de ses passions, à l'Inde par l'apathique insouciance avec laquelle elle fait ou souffrir également le bien et le mal ». Il se sert volontiers aussi de ces femmes exotiques, passionnées et léthargiques à la fois, pour symboliser l'amour à outrance et la ruse de la courtisane parisienne. Ainsi, le premier clerc Georges (*Un début dans la vie*) promet à ses amis de leur faire passer la soirée chez la Marquise de Las Florentinas, et persuade toute l'étude que l'on va rencontrer la veuve d'un grand d'Espagne, née au Mexique, fille d'une créole, et se distinguant par « le laisser aller des femmes nées dans ces climats ». La courtisane par excellence de la *Comédie Humaine*, M^{me} Marneffe, il la qualifie de « créole de Paris » pour laquelle la vie devait être tout plaisir, douée de « la redoutable intelligence de la créole parisienne ». (*La Cousine Bette*). Et Vautrin, au bout de ses ruses, fait sa dernière tentative chez les Montsorel, en entrant, affublé de ses plumes de général mexicain, pour présenter son protégé comme fils d'un dictateur du Mexique, entrée fatale qui a consommé la ruine de la pièce.

La première en date des créoles dans la *Comédie Humaine* c'est la « fille aux yeux d'or » Paquita Valdès qui « tient des houris d'Asie par sa mère, à l'Europe par son éducation », aux Tropiques par sa naissance. « Elle est de la Havane, du pays le plus espagnol qu'il y ait au Nouveau Monde », dit Henri de Marsay pour s'expliquer l'intensité des sentiments qui remplacent en elle la coquet-

terie parisienne. Par le corps, elle appartient entièrement au pays natal ; elle est « un poème oriental » avec ses yeux jaunes comme ceux des tigres, ses lèvres fraîches et ardentes, un teint chaudement colorié et légèrement doré, sa taille cambrée et élancée, son pied bien attaché, mince et recourbé.

Toute sa mentalité, toute son âme sont absorbées par les passions amoureuses. Elle ne sait ni lire ni écrire, le sens de la propriété n'existe guère chez cette enfant de la nature. « Quand nous l'aurons pris il nous appartiendra », dit-elle, lorsque les deux amants pensent à l'or de don Hijos. Sa vie entière c'est l'amour passionné auquel elle est prête à tout sacrifier. « Donne-moi une fête comme en donnent les hommes quand ils aiment », murmure-t-elle à de Marsay, « et pendant que je dormirai tue-moi ». Aux jardins des Tuileries, malgré la surveillance jalouse de la duègne, elle parvient à serrer la main de son amant, « d'une façon si rapide et si passionnément significative qu'il crut avoir reçu le choc d'une étincelle électrique » ; entraînée par sa gardienne elle se retourne pour sourire « avec passion ». Lorsqu'au premier rendez-vous, de Marsay lui jette un regard d'admiration, c'est avec une satisfaction naïve qu'elle le reçoit, elle le comprend « comme si elle était habituée à en recevoir de semblables ». Elle est heureuse d'être admirée cette fille qui est prête à dire à l'amant : « Si tu le veux, prends-moi comme un jouet, mais laisse-moi près de toi jusqu'à ce que tu me brises ». Capable de sacrifier tout pour son bien-aimé, elle semble reconnaître elle-même sa nature, primitive et sauvage ; « Enivre-moi, puis tue-moi », s'exclame-t-elle, mais bien vite elle demande la vie. « La vie est si belle pour moi. Si je suis esclave je suis reine aussi ». Elle l'avertit en protestant de son amour qu'elle pourrait très facilement le mettre à mort et faire disparaître toute trace de lui. « Après avoir déployé l'éloquence rusée de la femme, et les ailes du plaisir, après avoir désaltéré ma soif, je pourrais te faire jeter dans un puits... construit pour satisfaire la vengeance sans avoir à redouter celle de la justice ». Mais elle le rassure à l'instant, car c'est elle qui mourra. Et lorsque de Marsay la trouve mourante son seul mot est : « Trop tard mon bien-aimé ». Balzac paraît avoir regardé l'histoire de Paquita d'un œil peu favorable en la relisant. Il parle en effet de « cette bêtise la *Fille aux yeux d'or* » en écrivant à l'Étrangère ¹. Mais le récit est resté néanmoins dans la *Comédie*

1. L. E. t. I, p. 240.

Humaine comme plusieurs autres contes d'horreur et de passion viciée ¹.

A la même époque appartient *Le Contrat de Mariage*, dans lequel les deux Évangélista, mère et fille, jouent un rôle de premier plan. M^{me} Évangélista est issue des Casa-Réal, une des grandes familles de l'Espagne. Mais elle est créole, et bien qu'elle se plaise à rappeler sa parenté avec le duc d'Albe et ses connaissances haut placées, en Espagne, ce sont le sang métis et l'âme des Tropiques qui agissent en elle. Elle aime à excuser ses insuffisances en se déclarant d'origine étrangère. « Nous n'avons pas fait inventaire après la mort de notre mari. Nous étions Espagnole, créole et nous ne connaissions pas les lois françaises ». Pour calmer l'irritation de son gendre c'est la même excuse qu'elle allègue. « Ne me gardez point rancune de quelques paroles inconsidérées ; peut-être ma nature espagnole m'a-t-elle emportée plus loin que mon cœur ne le voulait ». Elle a « le teint créole », ses cheveux, ses yeux, sa taille sont d'une Espagnole, « cette taille dont les mouvements ont un nom en Espagne ». Ignorante en fait, elle possède ce vernis superficiel de culture mondaine qui la fait passer pour une personne instruite.

Élevée dans une famille riche, épouse d'un homme de vastes biens, elle ne sait rien de la valeur de l'argent. « Quelle fortune égale un grand nom ? » s'exclame-t-elle lorsque le vieux notaire Mathias se montre récalcitrant. « Ma dot était la beauté, la vertu, le bonheur, la naissance, l'éducation ». L'égoïsme se double chez elle de passions agressives lorsque sa tranquillité est menacée ; implacable dans ses haines, elle ne sait pardonner. Dans cette nature assez primitive, la ruse s'épanouit effrontément ; M^{me} Évangélista n'hésite pas à proposer les démarches les plus louches à son notaire. « Quelles sont les dernières concessions que vous vouliez faire ? » lui demande Solonet, et elle répond en riant : « J'en veux le moins possible ». Cette nature la trahit par sa naïveté innée, par sa passion débordante de créole, et la femme qui se vante d'être une Casa-Réal, qui méprise les doctrines sociales de Rousseau, « comme si toi et moi Nathalie nous avions quelque chose de commun avec une femme du peuple », cette aristocrate hautaine agit bien souvent en enfant gâté, qui finit par se faire du mal en voulant tromper des intelligences supérieures.

1. Le domestique Cristémio mérite aussi un coup d'œil comme exemple de la dévotion entière d'une nature primitive. Il meurt en voulant protéger sa jeune maîtresse.

La jeune Nathalie ressemble à sa mère en grande partie, puisque c'est de cette dernière qu'elle a reçu toute l'éducation, bien bornée d'ailleurs, qu'elle possède. Tout chez elle est en apparence franc et sans déguisement ; ses amitiés se révèlent au premier abord, sa haine est sans feinte. Elle tient bien de sa mère rusée et de sa race mixte cependant, cette amante qui calcule, qui est prête à donner « un petit coup pour que Favori saute la barrière » au moment où les négociations des notaires marchent mal, cette fiancée croyant que « le mariage est une institution fort agréable, si elle donne aux maris le talent de deviner les désirs de leurs femmes, cette épouse qui harcèle le pauvre Manerville jusqu'au point de lui faire prendre la fuite, le trompant dans sa dernière lettre. L'une et l'autre de ces « Mascarilles en jupons » semblent avoir ramassé toutes les mauvaises qualités que pouvait fournir leur origine hétérogène.

Si Paquita Valdès incarne la passion, et les Évangélista symbolisent la perfidie des races métisses, le baron Henri Montès de Montejanos résume en lui l'esprit de la vengeance implacable qui s'empare d'une âme méridionale trompée dans l'amour. Le baron est une figure assez imposante, un magnifique exemplaire de la race portugaise au Brésil, il doit au climat équatorial de sa patrie le physique et la couleur d'un Othello. Mais malgré sa force musculaire, malgré le dédain qu'exprime son visage surmonté d'une chevelure de jais sous lequel scintillent deux yeux fauves, Montejanos est d'ordinaire plein de douceur déployant sa force envers les hommes seuls. Il est bien créole, fier de sa race. « Moi, Montès de Montejanos, arrière-petit-fils des conquérants du Brésil, mentir ! » s'écrie-t-il, lorsqu'on lui propose le mensonge pour gagner son but. La perfide Valérie Marneffe reconnaît bien l'origine exotique de son amant. « Montès est Brésilien », dit-elle, « il n'arrivera jamais à rien ». (*La Cousine Bette*). Elle tremble parfois en pensant au caractère quasi-sauvage de son « Maure de Rio de Janeiro », et, comme nous le savons, elle a raison d'en avoir peur lorsqu'il sait enfin la trahison de sa maîtresse. Créole typique en grande partie, il ajoute la fidélité entière aux qualités passionnées de sa race. « Je reviens fidèle » murmure-t-il à l'oreille de Valérie, en arrivant chez elle au milieu d'une soirée animée. Rendu deux fois plus riche qu'avant son départ par un héritage inespéré, il revient du Brésil gardant dans son cœur un seul espoir qu'il se hâte d'exprimer : « je veux vivre et mourir à Paris près de toi et pour toi ». Logique « comme tous les hommes nés dans la nature », Montès est prêt à sacrifier

pour aplanir tous les obstacles à son bonheur. « Ce làquais », dit-il en parlant de Marneffe, « je le paierai ». Généreux de cœur, il se gronde durement, en découvrant la gêne qui a pesé sur Valérie pendant son absence. « C'est ma faute », dit le Brésilien, « j'aurais dû t'envoyer cent mille francs ». Son ingénuité va jusqu'à la crédulité, il se laisse rassurer par sa maîtresse perfide lorsque les plus noirs soupçons se présentent à son esprit ; au *Rocher de Cancale*, tout le monde le bafoue longtemps avant qu'il se rende compte de sa véritable situation auprès de M^{me} Marneffe.

Lorsqu'enfin la vérité éclate à ses yeux, le sauvage qui dort en lui se réveille ; il enveloppe la table entière d'une ceinture de feu, il embrasse tous ses compagnons d'un coup d'œil où flambe « le soleil du Brésil ». Il veut douter encore de l'infidélité de Valérie ; lorsqu'on lui montre sa lettre à Crevel, il demande à ceux qui le tourmentent : « Dans quel intérêt me'déchirez-vous le cœur ? » Mais la preuve est là devant lui, et désormais il n'est que la vengeance incarnée, sans pitié, sans remords, effrayant à voir, plus effrayant à entendre. C'est d'un poison extrêmement rare en Europe dont il se servira et non des méthodes brutales et voyantes des Européens. « Nous autres sauvages, nous avons nos procédés », dit-il froidement. Il sacrifie tout pour accomplir sa vengeance. « Cydalise est la bête qu'il me faut », dit cet homme qui possède en Amérique toute une tribu d'esclaves. Il risque même sa propre vie en s'inoculant du virus mortel pour le transmettre à Valérie, coup de griffe de son « beau jaguar » qui coûte la vie à M^{me} Marneffe. On ne pourrait guère s'imaginer un caractère porté plus loin vers le fanatisme de la vengeance que celui de ce métis barbare qui, pour assouvir sa haine, menace de la mort la plus affreuse quatre personnes, et se réjouit d'avance des tortures de ses victimes.

Les créoles de Balzac, comme nous venons de le voir, figurent presque comme des monomanes, l'auteur ayant réduit ces personnages primitifs au niveau des types fondamentaux. On pourrait, croyons-nous, sans les déformer, réduire ceux que nous avons étudiés à des incarnations de l'amour passionné, de la cupidité rusée et haineuse, et de la vengeance sauvage. Les Espagnols de pur sang que nous étudierons ensuite, tout en possédant la même force d'âme, ne se laissent jamais entraîner à des excès semblables. On se trouve bien en contact avec des gens de sentiments profonds, de sensibilité vive, prêts à s'immoler pour de grandes causes ou pour les leurs. Mais ce sont des êtres humains que nous pouvons admirer

avec compréhension et sympathie, que nous pouvons enfin estimer et aimer.

Parmi toutes les femmes qu'a dépeintes le grand romancier, on ne peut guère nommer une seule qui mérite notre affection et notre respect dans une plus grande mesure que la femme héroïque de Balthazar Claes. « Elle tenait » dit son créateur, « beaucoup de son aïeul le duc de Casa-Réal grand d'Espagne ». Cette noblesse de race se révèle en effet dans tout son caractère, sa physionomie est tout espagnole, son épaisse chevelure noire, ses yeux brillants, son teint brun, l'ovale de sa figure, le nez en bec d'aigle, les lèvres larges marquent tous la fille des hidalgos. Ce visage, auquel on pourrait disputer la beauté, commande l'attention, et fait presque oublier le corps malformé de cette noble femme. Espagnole de physionomie, elle l'est aussi par l'esprit. L'amour qu'elle prodigue à son mari est une force presque surhumaine, un fanatisme aveugle. « J'irais mendier pour te procurer le charbon nécessaire à l'entretien de ton fourneau », dit cette épouse fidèle à toute épreuve. « Si en m'y précipitant je te faisais trouver ton absolu Claes, je m'y précipiterais avec bonheur ». Elle s'est rendu compte de ses propres imperfections physiques, et s'est efforcée, à travers les années, de combler cette lacune par la perfection de son amour ; et dans la petite fille des Casa-Réal le sang espagnol n'a pas menti, « elle sait varier le plaisir à l'infini », et garder toujours nouveau le charme qu'elle exerça sur Balthazar à leur première rencontre. Elle tâche de protéger son époux contre les caquets malicieux de la ville. « Il avait », dit-elle, « entrepris un grand travail qui l'absorbait, mais dont la réussite devait être un sujet de gloire pour sa famille et pour sa patrie ». Par une bizarrerie « assez explicable chez une fille d'origine espagnole », elle est ignorante ; sa vie de couvent ne lui a permis qu'une lecture très bornée, mais, « sotté et laide aux yeux du monde », elle devient spirituelle pour son mari, inspiré constamment par son amour qui fait d'elle, « Espagnole fière pour tout autre » une Flamande soumise devant Claes. Elle lutte contre sa rivale la science. « Nous avons failli périr » s'écrie Balthazar, lorsque son expérience est ruinée par l'entrée de sa femme. Et la martyre répond : « j'aurais été heureuse alors ».

Ce qui résume toute la personnalité de cette femme généreuse, c'est la religion, la force vitale qui la soutient pendant toutes ses épreuves. En plein régime révolutionnaire, son mari installe chez lui un prêtre catholique pour ne pas contrarier « ce fanatisme es-

pagnol que sa femme avait sucé avec le lait pour le catholicisme romain ». Mais sa religion n'est ni une croyance stérile et froide dans les formes du culte ni un mysticisme quiétiste, malgré son association avec le vénérable disciple de Sainte Thérèse, l'Abbé Solis. C'est une passion tout aussi vive que son amour conjugal qui lui prête la force pour lutter d'abord contre la science profane à laquelle Balthazar est en proie. « Maudite science ! Maudit démon ! » s'exclame-t-elle. « Tu oublies Claes que tu commets le péché d'orgueil dont fut coupable Satan. Tu entreprends sur Dieu ». Elle pleure son triste sort en espérant toujours, en suppliant : « Dieu est bien bon, il te laisserait au cœur quelques pensées pour une femme qui t'adore, pour des enfants que tu dois protéger ». Et enfin, complètement convaincue du fanatisme inébranlable de Claes, elle puise dans sa foi la résignation pour mourir en sainte, pardonnant à celui qui l'a blessée si cruellement, le libérant des vœux qu'il fait de cesser ses expériences : « Ne jure pas mon ami, pour ne point manquer à tes serments ».

De même que la malicieuse M^{me} Évangélista a élevé sa fille maligne et égoïste à sa propre image, M^{me} Claes laisse à la tête de sa famille sa fille Marguerite dans laquelle toutes les qualités admirables de la mère se reflètent et se perpétuent ; chez elle, les vertus des races espagnoles et flamandes se combinent et se renforcent. Le jeune mari de Marguerite mérite aussi un coup d'œil. Le neveu du confesseur espagnol de M^{me} Claes, Emmanuel Solis a été élevé avec la plus tendre sollicitude par son tuteur. Son âme rêveuse est nourrie de religion et d'étude. Tout chez lui marque l'âme vierge ; sa physionomie et sa voix s'accordent avec son esprit limpide. « Il est impossible », dit l'auteur, « de ne pas reconnaître chez Emmanuel les sentiments généreux qui font de l'homme une sublime créature ». Les actions du noble jeune Espagnol ne donnent pas de démenti à sa belle contenance. C'est seulement lorsqu'un héritage à recevoir demande leur présence à Grenade, que les époux abandonnent la tutelle du malheureux Claes qui se précipite à la ruine pendant leur absence.

Tout autre que cette âme douce et tranquille, mais non moins admirable à sa façon, se dresse le rude capitaine Gomez du brick espagnol qui ramène en France le marquis chargé des richesses qu'il a gagnées aux Indes. (*La femme de trente ans*). Le patron et le père d'Hélène semblent se comprendre d'une manière toute spéciale ; longtemps avant que les autres passagers aient aperçu

le vaisseau à leur poursuite, ces deux hommes s'interrogent sur leur sort. « C'est un corsaire colombien », dit Gomez. « Je n'avais peur que de lui, car je n'ignorais pas qu'il croisait dans les Antilles ». Le redoutable capitaine parisien vole pour rejoindre le *Saint-Ferdinand* où la terreur se répand. Ce n'est pas sans lutte cependant que l'Espagne se rend, il imprime par sa parole une énergie momentanée à son équipage, les voiles se hissent, et se gonflent. On se donne l'illusion d'échapper aux griffes des pirates. Mais la trahison gâte tous les efforts ; un faux coup de barre jette le brick par le travers, les vergues se cassent, la fuite devient impossible. D'un bond, le capitaine précipite le timonier traître à la mer. Prêt à se battre, il ne trouve plus ses hommes qui se concertent presque tous pour prendre service sur le vaisseau pirate. Avec la fatalité de sa race, il se résigne à son sort. Le marquis déplore le triste adieu qu'il a fait à sa patrie en la quittant. « Cette fois », répondit le capitaine », vous lui direz sans doute adieu pour toujours ». Captif sur son propre bâtiment, il reconnaît la nécessité qui pousse les corsaires à se défaire de leurs prisonniers importuns. « Que voulez-vous qu'ils fassent de nous ? Ils vendraient difficilement le *Saint-Ferdinand* dans les ports de France ou d'Espagne, et ils vont le couler. Quant à nous, croyez-vous qu'ils puissent se charger de notre nourriture lorsqu'ils ne savent dans quel port relâcher ? On lui offre enfin la vie, car il est le seul homme qui connaisse les débouquements des Antilles et les côtes du Brésil. « Je mourrai en marin, en Espagnol, en chrétien » répond-il, et en un moment un bruit sourd fait comprendre au marquis consterné que le capitaine héroïque est mort, fidèle à ses vœux.

Un personnage qui ne joue à vrai dire qu'un rôle secondaire, mais qui, dans ses courtes apparitions, fait voir plusieurs des traits saillants de sa race est le vieux Fario d'Issoudun (*La Rabouilleuse*). Ancien prisonnier de guerre, il est resté dans le pays, et fait le commerce des grains. Doux et serviable en apparence, il a gagné même le sobriquet de « bonhomme » par ses manières paisibles ; son calme et sa gravité recèlent cependant le caractère féroce et vengeur du paysan de Grenade. Sa physionomie indique mieux sa race ; il est petit et sec, « d'une laideur comparable à celle d'un grand d'Espagne » ; ses yeux de feu, son teint basané rappellent à tout observateur son origine ibérienne. L'auteur semble se plaire, en décrivant cet ennemi acharné des Chevaliers de la Désœuvrance, à laisser tomber quelques remarques générales sur sa race. En

voyant sa charrette juchée sur la butte, Fario se met à jurer. « Chez un Espagnol », déclare Balzac, « les jurons annoncent le dernier degré de la colère ». Les braves chevaliers raillent leur victime sur sa mine piteuse. De quel pays es-tu donc ? demande-t-on. « Je suis d'un pays où l'on ne pardonne pas » réplique Fario. « Ma charrette vous servira de cabriolet pour aller au diable ». La seconde tentative des chevaliers, beaucoup plus sérieuse cette fois, n'excite plus les jurons. En voyant les dégâts énormes dans ses blés, l'Espagnol se lève froidement, sans rien dire, « en montrant à son garçon de magasin une figure calme comme celle d'un Arabe ». Naïf en apparence, il ne laisse pas d'attribuer ces mauvais tours aux véritables auteurs, et désormais il déploiera pour se venger toute la persistance, toute la finesse d'un espion qui attend une forte récompense. Gravement atteint dans sa fortune et dans sa dignité, il ne menace pas, il frappe ; c'est le hasard seul qui sauve Gilet d'une mort instantanée lorsque le poignard de Fario s'enfonce dans sa poitrine. Enfin, l'Espagnol se montre sous une lumière plus favorable dans ses démarches pour protéger l'innocent Joseph, accusé à tort de l'attentat. Il renoncera même à sa vengeance pour libérer le jeune artiste. Maxence n'est que trop heureux de recevoir la proposition de son ennemi. « Le capitaine Gilet ne devrait pas laisser un innocent entre les mains de la justice. Celui qui a fait le coup promet de ne plus recommencer si M. Gilet délivre M. Joseph Brideau sans désigner le coupable ». Ce respect rigoureux de la vraie justice commande notre admiration, c'est bien sans se tromper que le rusé Philippe Brideau, « après avoir bien étudié l'Espagnol... crut pouvoir se fier à un homme de cette trempe ».

Nous venons enfin à la dernière des grandes figures espagnoles de la *Comédie Humaine*, le duc de Soria Felipe Henarez. L'auteur a pris plaisir, nous semble-t-il, à tracer le portrait sympathique que nous trouvons dans les *Mémoires de Deux jeunes Mariées*. Le duc n'est pas de sang commun « Si le massacre de nos ancêtres dans la cour des Lions nous a fait malgré nous Espagnols et chrétiens, il nous a légué la prudence des Arabes », écrit-il à son frère. C'est en prince Abencerrage qu'il fait face à ses ennemis. « Il y a de tout en Espagne, même des Espagnols du vieux temps », dit M^{me} de Chaulieu, en parlant de lui. Lorsqu'il s'agenouille devant sa bien-aimée, « ce n'est plus Paris, c'est l'Espagne ou l'Orient c'est l'Abencerrage qui parle », l'Arabe qui n'a qu'une seule parole. En France, il porte le vieux nom mauresque d'Henarez. Fils d'une

race plus ancienne que celle des rois d'Espagne, « une race encore inconnue au jour où les Abencerrages arrivaient en vainqueurs aux bords de la Loire », il méprise le double jeu de Ferdinand de Bourbon, et, voyant sa patrie perdue, il ne veut plus vivre sous la domination d'un roi soutenu par des troupes étrangères. « En voyant ce beau cadavre rongé par les moines » dit-il, « mes yeux se sont baignés de larmes, j'y reconnaissais le triste avenir de l'Espagne ». Comme Rodrigue des *romanceros*, riche hier, il se trouve en exil dépouillé de ses biens.

Tout en lui est Espagnol ; dernier rejeton de la dernière maison hispano-maure de Grenade, il est le vrai type des hidalgos castillans. Lorsque son élève espiègle l'appelle par plaisanterie don Hénarez, le prétendu maître de langue relève sur elle deux yeux noirs qui lancent des éclairs. La vieille Miss Griffith même remarque ses cheveux noirs, ses yeux de velours et de feu. « Vous êtes beau comme un enfant de l'amour », écrit Félipe à son frère, « je suis laid comme un grand d'Espagne ». Louise écrit à Renée : « Nous venons d'augmenter notre famille d'un Espagnol coloré comme un cigare de la Havane ». Mais il est d'une laideur spirituelle, et la dignité de ses manières est tellement marquée qu'elle inquiète un peu le bonhomme Chaulieu père.

Son esprit est celui d'un prince ; son premier geste devant nous c'est le sacrifice de son rang, en faveur de son cadet à qui ce généreux frère cède non seulement son titre de duc de Soria mais aussi la jeune fille que les pères des deux familles lui avaient accordée longtemps auparavant. Pour assurer la perpétuité de sa race, pour faire le bonheur de deux êtres, qui lui sont chers, il se dépouille de tout. « Vous épouserez Marie, j'avais surpris le secret de votre mutuel amour combattu. Aussi, ai-je préparé le vieux comte à cette substitution ». En exil à Paris, il est prêt à se résigner en philosophe à la vie monotone mais paisible d'une pension parisienne où de sa fenêtre il peut regarder deux plantes espagnoles, « un genet qui s'élève entre les masses d'un jasmin ; de l'or sur un fond blanc, une image qui fera toujours tressaillir un rejeton des Maures ». A défaut de maîtresse, il a adoré sa patrie, elle lui échappe aussi, tout est fini. « Mon abdication », écrit-il, « est sans arrière-pensée ; elle n'est suivie d'aucun regret comme celle de Charles-Quint, d'aucune envie de renouer la partie comme celle de Napoléon ». Heureux de revivre en son frère, il le contemple en créateur content du résultat de son travail. « Reste

orgueilleux d'une race déchue, force inutile, amour perdu, vieux jeune homme, j'attendrai donc où je suis, mieux que partout ailleurs, la dernière faveur de la mort ».

Mais le ciel lui réserve encore de grandes émotions et un suprême bonheur. Dans ce dernier enfant d'une race chevaleresque, l'amour de l'Afrique dort avec sa chaleur et sa poésie. C'est en amant passionné qu'il est l'objet de notre vive sympathie. Bien qu'il tâche de s'envelopper dans sa « taciturnité castillane », quoique ce soit comme énigme humaine qu'il intrigue, Louise au commencement, son vrai caractère a gagné le cœur de la jeune fille avant que la connaissance de son véritable rang permette à M^{lle} de Chaulieu d'écouter ses protestations amoureuses. Lorsqu'elle lui fait subir toutes les épreuves que la fantaisie lui suggère, il se montre l'amant rêvé. « Si donc, reine de ma vie et de mon âme, vous vouliez m'accorder un millième de l'amour que je vous porte. Le si de cette constante prière m'a ravagé l'âme », s'écrie-t-il à sa bien-aimée. Et comme mari, il se comporte toujours en galant homme, en fils des princes maures jusqu'à la fin. C'est Madeleine de Mortsauif qui dit, en apprenant son trépas prématuré : « une femme n'est pas deux fois aimée dans la vie comme Louise l'était par son mari ».

En les regardant de près, il nous semble que les vrais Espagnols que Balzac a dépeints, bien qu'ils soient loin d'incarner les passions effrénées des créoles, représentent, eux aussi, d'une manière individuelle des traits essentiels du caractère national. On pourrait certainement attribuer à chacun des personnages que nous venons d'étudier une caractéristique qui soit à la fois l'insigne de la personnalité individuelle et une marque plus ou moins distinctive de la race. Chez M^{me} Claes, la religion règne sur toute la vie, renforcée par l'amour. Le patron du *Saint-Ferdinand* se distingue, par son courage inébranlable, sa fidélité à ses convictions. Le bonhomme Fario, type plus primitif, couve sa vengeance, et frappe son ennemi au cœur ; mais son sentiment de l'honneur ne lui permet pas de laisser souffrir à sa place un homme innocent. Le baron Macumer enfin représente l'hidalgo castillan, fier de sa famille ancienne, se sacrifiant pour la patrie, s'abaissant en esclave aux pieds de sa maîtresse. C'est bien en pensant à des hommes semblables que l'auteur a pu écrire : « Les Espagnols ont quelque chose de plus que nous de grand dans l'âme ».

CHAPITRE IX

QUELQUES CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Malgré la diversité évidente des conceptions du grand romancier à l'égard de l'Espagne, on peut, à notre sens, formuler un certain nombre de conclusions d'ensemble sur son attitude générale envers la Péninsule. Parmi les nombreuses opinions que nous avons vu exprimer, parmi toutes les croyances populaires qui se sont reflétées dans l'œuvre entière, il y en a certaines qui semblent être restées assez stables dans l'esprit de l'auteur. L'examen de la *Comédie Humaine* révèle aussi plusieurs tendances relativement à Balzac et à l'Espagne que nous voudrions indiquer à ce point. Quelques mots enfin sur la place de ce pays dans la totalité de la production balzacienne viennent à leur place dans ce chapitre.

On constate en premier lieu sa connaissance extrêmement modeste de la littérature espagnole. Nous avons déjà remarqué la faiblesse de ses capacités linguistiques ; il semblerait que, dans les traductions mêmes, l'auteur n'ait fait qu'effleurer les ressources littéraires de la patrie de Cervantes. Il faut avouer qu'il ne fut guère à même d'apprécier, et par conséquent d'utiliser, une grande partie de ce qui constitue la véritable gloire des lettres espagnoles, la partie qui est peut-être la plus typique la plus essentiellement castillane. Les romances espagnoles, ces compositions toutes marquées du sceau du génie hispanique, qui constituent, selon un critique éminent de nos jours, la mine la plus riche de la poésie des ballades qu'il y ait au monde, toutes ces richesses n'ont en rien contribué à l'œuvre de l'homme qui s'est consacré à la tâche de retracer l'histoire de la société contemporaine en France. La poésie lyrique de la Péninsule ne semble pas non plus avoir exercé aucune influence notable sur l'auteur, qui était d'ailleurs très peu susceptible, à son propre aveu, d'apprécier les beautés de cette forme littéraire. On rappelle la collaboration poétique de plusieurs de ses amis dans ses diverses œuvres où paraissent des vers. Les

sonnets floraux des *Illusions Perdues* sont de M^{me} de Girardin de Lassailly et de Théophile Gautier. Les deux traductions de sonnets espagnols, attribués à l'ardent Félipe de Macumer, sont aussi de Gautier, à ce moment, récemment de retour d'au-delà des Pyrénées.

Encore une forme typique de la littérature espagnole, qui semble lui avoir échappé presque entièrement c'est le proverbe. La richesse incomparable des Castilles dans cette forme épigrammatique de la littérature a été perdue pour Balzac. On en relève précisément deux dans la *Comédie Humaine*, lesquels se placent l'un au commencement l'autre à la fin du vaste travail. On se rappelle naturellement la collection extraordinaire de proverbes, débitée en guise de sermon par le bonhomme Gausse, curé d'Aulnay (*Le Vicaire des Ardennes*). Mais ce sont tous de vieux dictons français le vieillard étant tout autre qu'un hispanisant, même inconscient. Il est en effet un peu curieux que Balzac ne se soit pas intéressé à cette manifestation de l'esprit espagnol, vu son goût marqué pour les calembours, les jeux de mots, les résumés spirituels de toute sorte. C'était peut-être faute d'une occasion de les étudier qu'il ne parle presque jamais des proverbes de Castille, dont aucun recueil en français ne semble exister.

En abordant les genres principaux, on constate une semblable pauvreté d'inspiration ; le drame espagnol, riche de ses milliers de *comedia*, n'a exercé qu'une influence minime sur Balzac, ou par le texte original ou dans les diverses traductions de l'époque. Cette situation s'explique en partie par l'indifférence relative du romancier pour le théâtre en général. Malgré ses nombreuses associations littéraires, il n'a fréquenté que très peu les représentations, sauf pendant les deux années où il suivait en dandy les soirées de la loge infernale. Son ami Gozlan, raconte le malaise évident de l'auteur au théâtre, Hugo remarque aussi l'ennui qu'il y éprouvait. Il ne pouvait cependant se soustraire entièrement à une influence qui pendant toute la première moitié du siècle fut assez puissante ; c'était la vogue du drame pseudo-espagnol qui, depuis l'initiation brillante donnée par Beaumarchais, fleurit en France presque sans interruption pendant toute la période romantique. Malgré ses opinions défavorables, exprimées si souvent et avec tant de véhémence, Balzac ne laissait pas de reconnaître la place importante occupée par ce genre spécial dans la production littéraire du temps. Ainsi dans les *Illusions Perdues*, Lucien de Rubempré,

après son arrivée à la capitale, ne tarde pas à assister à la représentation d'une pièce dans laquelle l'auteur Bruel, « a voulu faire du Beaumarchais ». On lit ensuite tout un compte-rendu de la comédie, un imbroglio frénétique où les actrices, dont les beautés sont « mises en relief par le costume espagnol convenu dans nos théâtres », se délectent à berner un nouveau Bartholo. Balzac, en grand admirateur de Corneille et de Molière, rappelle plusieurs fois la forte influence des dramaturges castillans sur les œuvres de ces deux maîtres. Mais il ne la discute pas, il la constate sans commentaire. Quelques allusions accidentelles, tout à fait banales d'ailleurs, aux chefs des dramaturges espagnols permettent de croire que leur contribution à la pensée et l'œuvre du romancier a été en somme extrêmement limitée.

Il en est de même, nous semble-t-il, pour la littérature considérable qui s'est développée au commencement du XIX^e siècle, ayant comme point de départ l'histoire pittoresque de l'Espagne, la conquête mauresque et la longue lutte entre les chrétiens et les infidèles. On remarque, cependant, une différence dans l'attitude de Balzac à l'égard du genre historique. Étudiant sérieux de l'histoire au commencement de sa carrière, il est resté bien sympathique à cette forme littéraire pendant toute sa vie. L'École d'historiens et de romanciers, qui en Espagne et en France s'était inspirée de l'œuvre grandiose de Gines Perez de Hita, fut alors d'une importance considérable ; Balzac, lui aussi, éprouvait parfois le charme de ces récits impressionnants des guerres mauresques. L'adaptation de Florian lui était certainement familière, et la traduction de *l'Histoire Chevaleresque des Maures de Grenade* par Sané, en 1809, se range sans doute parmi ses lectures d'adolescence. Dans la *Revue Parisienne*, le critique adresse des louanges aux prétentions épiques de la forme dramatisée par Pixérécourt sous le titre des *Maures d'Espagne* ; le cœur indomptable de Macumer lui vaut une comparaison avec Gonzalve de Cordoue. Cependant, l'abandon presque complet du genre historique par le romancier a limité cette influence, qui aurait été considérable si le jeune disciple de Scott avait continué et perfectionné le style qu'il a ébauché dans *l'Héritière de Birague*.

Les romances au contraire, genre historique en général par le sujet, ne semble jamais avoir eu d'intérêt pour notre auteur. La qualité médiocre des exemples fournis par les traducteurs explique peut-être ce manque d'intérêt ; les fades adaptations de Creuzé

de Lesser, les mignardises de Chateaubriand ne furent guère calculées pour faire entrer en grâce chez Balzac cette poésie exotique, si virile dans l'espagnol, si filandreuse dans les adaptations françaises. Dans le poème de *Rodrigue*, abandonnant complètement les méthodes de ses prédécesseurs, Deschamps rehaussait partout la couleur, comme tous ses contemporains romantiques, et présentait une adaptation romantique au dernier degré du sobre récit des auteurs espagnols. Rodrigue, tombé de sa gloire, exhale ses douleurs en soixante vers dans la romance castillane. Dans le poème du Français, il est beaucoup mieux en haleine, et atteint jusqu'à cent quarante quatre avant de s'arrêter. Cette élaboration représente d'une façon assez fidèle la transformation radicale que le romancier a subie sous l'inspiration romantique. Le peu de sympathie que Balzac gardait pour les romantiques au moment de l'apparition des *Études françaises et étrangères*, n'encourageait pas une influence du poème sur don Rodrigue en 1829. Le court rapprochement avec le romantisme en 1830-31 a fourni, peut-être, à l'œuvre de Deschamps l'occasion d'exercer une influence passagère. Mais l'Espagne de fantaisie, l'Espagne moyenâgeuse, présentée dans le *Dernier des Goths*, n'entre certainement pas dans les romans de la *Comédie Humaine*.

Si Balzac n'a rien tiré d'important de la littérature castillane le cas est un peu différent en ce qui concerne l'âme du peuple. Les qualités méridionales qui se retrouvent chez lui, et que nous avons déjà remarquées, se trouvaient renforcées d'une grandeur d'âme qui a dû lui donner une parenté, inconsciente peut-être, mais capable d'influer sur la façon dont il interprète les traits principaux du caractère espagnol. Le souffle héroïque, le geste grandiose, la tendance à pousser toute action au dernier point, la fixité des idées portée jusqu'au fanatisme, à peu de chose près, sont des qualités éminemment hispaniques que l'âme vraiment héroïque du romancier a pu reconnaître et apprécier. Ce sont en effet les qualités essentielles des grandes figures de la *Comédie Humaine* « Les hommes tièdes n'intéressent pas Balzac, ceux qui l'intéressent sont seulement les hommes tout entier adonnés à une chose... ces hommes à passion, ces fanatiques d'une religion qu'ils se sont créée eux-mêmes, ne regardant ni à droite ni à gauche ¹. La même réalisation de l'élément grandiose et impressionnant dans la vie de son frère se retrouve dans les mots de M^{me} de Sur-

1. S. Zweig. *Balzac. Dickens*. Paris, 1927, p. 41.

ville. « D'immenses succès, de grandes affections firent les joies de sa vie ; il eut aussi des afflictions suprêmes, rien n'est médiocre dans l'âme de celui que Dieu a doué d'exquises sensibilités et d'une haute intelligence ».

Certains côtés plutôt durs du caractère espagnol lui ont évidemment échappé, comme à Lesage, comme à presque tous les auteurs qui écrivaient, sur l'Espagne sans l'avoir visitée. Et cependant, sur ce chapitre il approche plus près que ceux-là de la vérité. La guerre d'Espagne avait donné à tous les Français une plus juste compréhension de la force du caractère espagnol, une plus vive appréciation de la quasi-férocity, héritage des Maures, qui constituent des parties essentielles de la nature de leurs voisins pyrénéens. En ce qui concerne les femmes il est mieux informé, il semble que la femme espagnole ait suscité son plus vif intérêt. Il est, en effet, tout naturel que l'homme qui se lamentait constamment de la froideur des Françaises, et qui méprisait la pruderie hypocrite des Anglaises trouve sa femme idéale dans les pays de soleil où la femme, franchement passionnée et amoureuse, se contente d'être femme, mais s'efforce de développer toutes les qualités distinctives de son sexe au lieu de pratiquer la coquetterie froide et égoïste de la Parisienne. C'est dans *l'Histoire des Treize* qu'il parle de « cette femme idéale qui se voit quelquefois en réalité dans l'Espagne, dans l'Italie presque jamais en France ». On ne pourrait dire que Balzac a pénétré à fond la mentalité espagnole. On ne trouve pas une seule étude vraiment profonde de cette catégorie dans ses œuvres, rien qui puisse se comparer à la peinture du Père Goriot, au portrait de Grandet, à l'histoire du cousin Pons. Il n'a jamais eu l'occasion de faire des études sur place n'étant jamais allé en Espagne ; les quelques Espagnols qu'il a rencontrés les Martinez de la Rosa, les Olozaga étaient loin de représenter l'Espagnol moyen, qu'il lui aurait fallu considérer longuement avant d'arriver à des conclusions générales sur cette nation.

La tendance à se borner à une connaissance des grandes figures s'accuse plus nettement encore dans les allusions aux Espagnols célèbres dans la *Comédie Humaine*. En littérature il est question de trois noms de Cervantes, de Calderon, de Lope ; la peinture est représentée par Murillo, Velasquez, et Zurbaran ; en religion les deux chefs Loyola et Sainte Thérèse sont seuls invoqués ; Charles-Quint et son fils Philippe figurent seuls les monarques des Castilles. Les quelques célébrités contemporaines qui appa-

raissent dans les écrits politiques ne changent rien à cette règle générale. Les Espagnols que l'auteur évoque sont tous des figures internationales universellement connues ; ses connaissances à leur endroit sont celles de tout le monde.

La même remarque s'applique non seulement semble-t-il aux grands personnages, mais à l'Espagne aussi, sur beaucoup de sujets, à en juger par la majorité des opinions exprimées par l'auteur et la plupart des idées qu'il a gardées sur la Péninsule. Il n'aurait guère pu en être autrement, vu la manière casuelle et fortuite dans laquelle il a amassé la plus grande partie de ses renseignements, surtout ceux qu'il a recueillis dans la conversation intime. S'il nous étonne quelquefois par l'exactitude de ses détails ou par la justesse de ses aperçus c'est parce que la plupart des amis qu'il a consultés ou qu'il a entendus parler sur les sujets espagnols étaient des hommes qui avaient beaucoup voyagé ou longtemps vécu au-delà des Pyrénées. C'est des vétérans des campagnes de 1808-1814, des voyageurs comme Nodier, Taylor, Laborde, Gavarni, Fontaney, le Marquis de Custine qu'il a obtenu les détails frappants et précis que l'on trouve éparpillés à travers les œuvres. Il ne faut pas oublier non plus l'influence prépondérante de Mme d'Abrantès qui a certainement renforcé par des souvenirs personnels l'effet, déjà considérable chez Balzac, de ses *Mémoires*.

Dans nos chapitres sur la période romantique de la vie de Balzac, nous avons constaté, vers la fin de cette période, tout un épanchement de nouvelles sur l'Espagne ; ce phénomène n'est pas précisément typique de toute sa carrière mais c'est significatif, à notre avis, car il semblerait indiquer une relation assez étroite entre l'hispanisme et le romantisme dans les œuvres. Un rapprochement, même des plus passagers, avec le romantisme, est marqué presque toujours par l'apparition d'un roman ou d'une nouvelle dans lesquels paraissent des éléments espagnols. Et en revanche, en examinant soigneusement les ouvrages dans lesquels l'Espagne joue un rôle important, on pourrait relever, croyons-nous, des influences romantiques. Dans certains de ses livres, il ne s'agit que d'un seul personnage espagnol, mais dans ces œuvres mêmes l'élément romantique, pour ne pas dire romanesque, semble entrer avec le personnage exotique. *L'Histoire des Treize*, et surtout le troisième épisode, est du dernier romantisme comme l'a reconnu l'auteur lui-même en parlant de « cette bêtise la *Fille aux yeux d'or* ». Le capitaine parisien, frère cadet d'Hermani, se trouve condamné

aussi par son créateur qui écrit en 1843 : « J'ai maintenu une œuvre indigne de cette œuvre (le Capitaine parisien dans les *Deux rencontres*) qui est à remplacer en entier... par autre chose »¹. Dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, il met en scène, deux jeunes femmes dont l'une, Renée de l'Estorade, représente la France classique et ancien régime avec son mariage de convenance, sa dévotion filiale, sa philosophie interminable, tandis que l'autre, Louise de Chaulieu, résume en elle la France romantique avec sa liberté, sa passion, ses rêves désordonnés. Tout comme doña Sol, Louise adore son « lion », elle est plus précise dans sa description, c'est un « Lion africain » qui rôde au-dessous de sa fenêtre, et qui dégingole en hâte des arbres de la cour au péril de sa vie pour sauver l'honneur de sa maîtresse. Les lettres des deux amants se modèlent sur celles de la *Nouvelle Héloïse* ; le malheur impitoyable guette les deux époux, qui succombent l'un et l'autre à leur passion. De même la pièce *Vautrin* où il entre tant d'éléments hispaniques est jugé par Brunetière dans ces termes : « Le grand défaut de son *Vautrin* n'est que d'être un roman romantique »². *Les Ressources de Quinola* sont jugées d'une manière semblable par un autre critique contemporain³.

Depuis 1822 jusqu'en 1847, Balzac a évoqué l'Espagne, et à travers ces vingt-cinq années on peut distinguer plusieurs retours pour ainsi dire au thème espagnol. Pendant certains d'entre ces récidives romantiques, il n'a écrit que très peu sur l'Espagne, mais on en trouve des traces, si légères qu'elles soient. Un exemple parfait de ces rechutes se trouve dans son remaniement, radical du petit conte dont il a été déjà question, *Le Grand d'Espagne*. C'est en 1843 que l'auteur a repris cette courte histoire, imprimée pour la première fois en 1832, réimprimée en 1837 et 1839, pour la faire entrer dans *Dina Piedfer, la Muse du Département*⁴. Il est extrêmement intéressant de remarquer les changements nombreux qu'a faits Balzac au moment de la réimprimer pour la troisième fois. Les modifications sont en effet très nombreuses, il y en a une cinquantaine, les unes touchant à un seul mot, les autres transfor-

1. L. E., t. II, p. 118.

2. F. Brunetière, *Balzac*. Paris, 1906. p. 125.

3. Voir W. S. Hastings. *The Drama of Balzac*. Baltimore, 1917.

4. Ces détails, comme ceux qui suivent, sont empruntés à l'excellente étude de M. Marcel Bouteron. *H. de Balzac. Contes Bruns*, dans la série *Pages Retrouvées*. Paris, 1927.

mant le dénouement même du récit. Les changements faits pour laisser entrer des personnages qui n'existaient pas en 1832 ne nous intéressent pas à notre point de vue spécial. Dans un nombre limité de cas, l'auteur a substitué un terme général à un terme distinctement espagnol de 1832. Mais, en général, la tendance est tout à fait dans l'autre sens. La couleur est rehaussée, l'action devient plus violente ; tout en un mot est plus romantique. On remarque surtout les passages qui dépeignent la malheureuse femme du grand d'Espagne. Presque tout chez elle devient plus extrême, plus exaspéré lors des modifications définitives. Dans l'édition originale le mot *Meneho* est passé sans commentaire, tandis que dans la forme de 1843, le raconteur Gravier s'arrête pour faire une remarque quelque peu gaillarde sur la signification précise du mot. Les descriptions du hidalgo vengeur et de son épouse au bal de Tours sont toutes deux radicalement modifiées en entrant dans la *Muse du Département*. Le mari est plus sombre et plus effrayant qu'auparavant, l'atmosphère espagnol chez la femme s'accuse beaucoup plus nettement. Enfin, le dénouement se transforme complètement. Dans l'édition originale, le chirurgien survit à son effroyable aventure, tandis que dans celle de 1843, la victime de la vengeance espagnole meurt quelques heures après l'attentat du mari. La recherche de la couleur locale, la tendance à la férocité, l'utilisation de détails saugrenus étaient évidemment tout aussi fortes au moment où l'auteur a remanié le récit en 1843 que lorsqu'il l'a écrit en pleine crise romantique.

On peut dire aussi nous semble-t-il que l'Espagne entre plus souvent dans les écrits de circonstance que dans les grands romans. Comme sujet d'actualité, la Péninsule était naturellement, très populaire, spécialement pendant la décade de 1830 à 1840, et cette popularité se reflète dans les écrits feuilletonnistes du romancier. On se rappelle les allusions fréquentes que nous avons relevées dans les écrits de 1830 ; les *Lettres sur Paris* renferment de nombreuses allusions à la politique des Cortès, tandis que la collaboration de Balzac à la *Chronique de Paris* a consisté presque exclusivement en articles sur la politique étrangère dont les grands problèmes étaient justement l'intervention en Espagne, l'alliance avec la reine-mère Christine, la réception en France des réfugiés, en un mot la révolution espagnole et ses répercussions à Paris. L'actualité influe à vrai dire sur la presque totalité des œuvres sur l'Espagne, et certainement sur toutes celles qui nous intéressent

en elles-mêmes. L'Espagne qui nous est présentée, à laquelle l'auteur se réfère, est le pays quelque peu légendaire, des guerres impériales. Les paysages sont ceux qu'ont traversés les troupes de Soult, harcelées par les guerilleros, guettées par une population hostile ; les villes qu'il évoque sont les places fortes sur les murs desquelles les moines excitaient leurs compatriotes farouches par leurs mots et leur exemple. L'atmosphère de ses contes hispaniques est toute chargée de tragédie, les Espagnols qui y figurent revêtent la sombre physionomie des personnages des mémoires ou des romans espagnols du temps. L'auteur semble reconnaître la fausseté d'une représentation semblable dans son article sur les *Esquisses* de Huber, où il déclare que les Français n'ont pu formuler qu'une idée très inexacte sur leurs voisins en les rencontrant seulement sur le champ de bataille. Dans les ouvrages subséquents, et surtout ceux de la dernière période de sa vie, il nous a dépeint, comme nous l'avons vu, des personnages espagnols d'une allure plus réglée, en les transportant cependant presque toujours hors de leur patrie.

On remarque d'autant plus le manque de décors vraiment espagnols que l'auteur a été d'ordinaire si méticuleux en ce qui concerne la mise en scène de ses romans. Jamais, on ne trouve pour introduire une action dans la Péninsule une description détaillée comme celle de la maison Vauquer, comme celles du *Médecin de campagne* ou du *Curé de village*. Il est peut-être un peu extrême de dire que, « c'est de ses rêves qu'il a fait surgir les fjords de Norvège, les remparts de Saragosse »¹. Balzac a trop respecté la vérité pour ne pas se documenter si peu que ce soit sur les sujets qu'il voulait traiter. Mais il faut avouer que son Espagne n'est guère un pays géographique. On peut modifier sans trop la déformer une phrase de Houssaye, qui écrit du grand romancier : « Comme les grands artistes, comme le Shakespeare de la *Tempête*, comme le Watteau des *Fêtes Galantes*, comme le Marivaux des *Surprises de l'Amour* il a créé son monde — monde impossible, qui a plus d'une fois peint l'auteur à son image »².

L'Espagne en effet se réduit bien souvent chez lui à un état d'âme, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'approcher parfois la réalité. « C'était un voyant non un observateur », dit son ami

1. S. Zweig. *Balzac Dickens*. Paris, 1927, p. 68.

2. A. Houssaye. *Histoire du 41^e Fauteuil de l'Académie*. Paris, 1856, p. 318.

Chasles, et cette puissante faculté s'est exercée sur l'âme espagnole, comme Balzac se la figurait, pour nous donner les portraits frappants, que nous avons vus dans la *Recherche de l'Absolu*, les *Mémoires de Deux jeunes Mariées* et ailleurs. Ce que l'auteur a essayé de présenter, avec le succès que l'on peut juger ce n'était pas l'Espagne pittoresque mais plutôt l'Espagnol avec ses idiosyncraties nationales.

Il était pendant la période romantique à peu près de rigueur de considérer l'Espagne comme appartenant à l'Orient ou étant en parenté étroite avec ces pays mystérieux. L'Espagne à moitié Afrique, l'Afrique à moitié orientale, telle a été la conception ordinaire des disciples de Hugo. Nous avons remarqué à quel point Balzac s'est opposé à cette croyance, comment il a ridiculisé dans ses critiques ceux qui ne voyaient que des minarets à Grenade : C'est tout un autre groupement qu'il exige, et qu'il illustre dans la *Comédie Humaine*. A ses yeux, ce sont les contrées méridionales, l'Espagne et l'Italie, qui se ressemblent, les comparaisons et les rapprochements des deux pays sont très nombreux.

La parenté fondamentale des races méridionales s'explique d'abord, selon lui, par la géographie. Les pays du sud porteront tous, des populations qui se ressembleront, qui seront en opposition avec les peuples septentrionaux. Les deux « péninsules de la passion intense » représentent à son avis l'ardeur et l'élan qui le charment tant dans les âmes fougueuses et bouillantes de l'Italie et de Castille. L'amour prend sa place naturelle au premier rang des émotions à Venise comme à Séville. On rappelle le jeune amant de *Sarrasine* qui admire en sa maîtresse « une âme passionnée, digne de l'Italie ou de l'Espagne ». Don Juan de Belvidero est Italien, et s'épuise dans les orgies de l'amour en Italie avant de se fixer en Espagne, où il épouse une Andalouse ravissante. L'origine mixte de Juana Mancini (*Les Marana*) lui lègue « une double passion », le sang italien est plus fort que l'éducation claustrale à Tarragone. On ne doit pas oublier non plus que son séducteur, qui déploie avec elle tant de ruses pour dépister le vieux Lagouina, c'est l'Italien Montefiore. Leur passion mutuelle, qui se déclare si subitement, est un résultat de leur naissance, car « dans les pays méridionaux de grandes passions naissent souvent d'un coup d'œil (*Gambara*) »¹. Toute aussi forte que l'amour est la haine. La

1. Il est à la fois amusant et intéressant de noter que le premier amour de Balzac

vieille Bette, quoique fille de Lorraine, nourrit « la haine et la vengeance sans transaction comme elles sont en Italie, en Espagne et en Orient. Ces deux sentiments, qui sont doublés de l'amitié, de l'amour poussés jusqu'à l'absolu, ne sont connus que dans les pays baignés de soleil ». La haine portée par M^{me} Evangélista à son genre inoffensif est également, « une haine hispano-italienne ».

La place dominante accordée en Espagne aux formes du culte trouve sa contre-partie dans l'autre péninsule « En Italie », écrit l'auteur de *Massimilla doni*, « la religion est une puissance aussi vénérée que l'Amour ». La mère de Juana, toute courtisane qu'elle est, dit à l'amour de revenir un autre jour lorsqu'elle se consacre à ses devoirs religieux. Cet inexplicable mélange de l'amour profane et de l'adoration du divin est également illustré dans les deux pays. Les railleries qu'ont dirigées les romantiques contre la transaction avec la religion en Espagne trouvent peut-être un écho dans certains des *Contes Drôlatiques* dont l'action se déroule en Italie. Un commentaire bien curieux sur la religion et les mœurs des pays méridionaux se reflète aussi dans les mots ironiques du forçat Vautrin. « En Italie et en Espagne », dit le faux Abbé Herrera, « on n'a pas le respect de la vie de l'homme ; et c'est tout simple. On nous y croit pourvus d'une âme... qui nous survit éternellement. Ce sont les pays athées ou philosophes qui font payer chèrement la vie humaine ». La politique des deux péninsules se ressemble aussi par le souffle de liberté qui anime les patriotes italiens et espagnols au même point entre 1820 et 1850. Rodolphe, le héros de l'Ambitieux par Amour (*A Savarus*), découvre dans sa maîtresse napolitaine « l'enthousiasme des idées libérales et ce culte de la liberté qui avait fait la triple révolution de Naples, de Piémont et d'Espagne. » En général cependant, l'Italie ne lui dit pas grand' chose en politique, car la liberté y manque. Trente ans plus tard, Balzac aurait pu écrire d'une tout autre façon de la patrie de Cavour et de Garibaldi.

Le physique des deux peuples se trouve comparé assez fréquemment, et d'ordinaire d'une manière élogieuse, l'auteur appuyant sur les traits communs : yeux de velours, cheveux noirs, grâce

eut pour objet une petite Méridionale, une fillette italienne. Longtemps après, en avril 1847, il écrit à l'Étrangère d'une conversation avec le compositeur et patriote italien, le comte Aurèle Marliani, « frère de cette petite Juana qui a été pour moi une si vive passion à Tours quand j'avais six ans ».

Lettres à l'Étrangère t. IV. Volume inédit communiqué par M. Marcel Bouteron.

souple et voluptueuse du corps, allure troublante, dignité essentielle. Il compare, dans *Béatrix*, les corps ramassés des Bretonnes à « la taille élevée et les lignes serpentine de l'Italie ou de l'Espagne ». Et encore, dans son roman inédit, *Les Fantaisies de la Gina*, c'est une comparaison entre les deux races qui laisse voir son admiration. En décrivant l'héroïne, il écrit : « C'est un adorable mélange de la beauté lombarde et de la beauté espagnole. Son front et son visage ont une coupe noble et régulière, elle a les reins souples et cambrés, puis, ce qui est le signe le plus évident d'une race noble, ses cheveux sont longs et fins ».

La tendance à rapprocher l'Espagne de l'Italie s'explique en partie croyons-nous par ce fait que l'auteur connaissait beaucoup mieux ce dernier pays, et l'utilisait volontiers comme moyen de comparaison pour l'autre qu'il croyait largement semblable. Les voyages de Balzac en Italie, son séjour à Milan où il pouvait reconnaître les restes de la domination espagnole, ses nombreux amis italiens auxquels il a dédié plusieurs de ses ouvrages, son admiration pour Stendhal, sa connaissance de la littérature italienne, son culte de la musique et de la peinture d'Italie, tout le poussait à prendre ce pays comme l'exemple de l'esprit méridional. Il est bien possible que sa bonne opinion de l'Italie ait influé favorablement sur les conceptions qu'il a formulées à l'égard de l'Espagne. C'est en parlant d'une Italienne qu'il dit : « Toutes les fois que la nature humaine est belle dans les contrées méridionales elle est alors sublime » (*La Maîtresse de notre Colonel*).

Le Midi de la France a pu contribuer aussi à sa compréhension et à son appréciation de l'Espagne par des analogies semblables. L'origine méridionale de Balzac se trouva renforcée par ses relations avec des amis méridionaux. Rességuier, Ourliac, Gautier, Merle et d'autres encore ont assurément aidé à formuler des idées sympathiques sur les pays de Languedoc. Les vieux usages le charment, le penchant pour tout ce qui est dramatique l'intrigue également. Ainsi, la procession religieuse si fréquente en Provence est rappelée dans *Dom Gigadas*. « Suivant une coutume que nos provinces du Midi ont empruntée à l'Espagne et à l'Italie, les confréries parcouraient la ville avec une quantité de flambeaux ». Les hommes du Midi combinent en eux les qualités brillantes de tout méridional avec cette tendance à la paresse si fatale en Espagne. Le père de Raphaël est doué de « cette finesse qui rend les hommes du Midi si supérieurs, quand elle se trouve accompagnée d'énergie. »

Rastignac, en financier éveillé, « se concentre et charge à fond de train. Il enfonce les carrés, les actionnaires... toute la boutique, alors il... redevient l'homme du Midi le voluptueux, le diseur de riens » (*La maison Nucingen*). Diard, le mari provençal de Juana, reste dans la léthargie jusqu'à la fin, son seul acte énergique est un coup de folie, inspiré par la vengeance et la cupidité. Les « ravissantes femmes du Midi. » trouvent leur représentante parfaite en la fille aînée des Mignon. « Caroline, fille de la Provence, tient de son père et cette belle chevelure noire comme l'aile d'un corbeau... et l'œil brun fendu en amande, et le teint olivâtre, et la peau dorée d'un fruit velouté, le pied cambré, cette taille espagnole qui fait craquer les basquines » (*Modeste Mignon*).

« L'Espagne ne joue qu'un rôle secondaire », disent MM. Bachelin et Dumesnil, en parlant de l'importance de ce pays dans la *Comédie Humaine*¹. Le mot est juste, surtout lorsqu'on pense aux grands chefs-d'œuvre. Le rôle de l'Espagne dans la douzaine de volumes qui constitue la vraie gloire de Balzac n'est pas important ; dans plusieurs des plus célèbres, *Eugénie Grandet*, le *Père Goriot*, le *Médecin de Campagne*, le *Lys dans la Vallée* ce pays n'entre point. Aucune grande action balzacienne ne se déroule dans la Péninsule ; ces provinces ne lui ont inspiré aucun de ses grands romans.

On serait cependant loin de rendre justice à l'influence hispanique si l'on négligeait deux éléments importants de sa production. Il faut se rappeler d'abord que l'Espagne est entrée comme inspiration et sous forme de décor dans toute une série de courtes histoires qui sont de véritables chefs-d'œuvre de ce genre. Ce n'est pas dans les grands romans, mais dans les contes et les nouvelles que nous trouvons presque toutes les évocations de l'Andalousie des Castilles et de Madrid. Le talent du récit court et celui du roman, qui se rencontrent si rarement chez un même auteur, avaient été merveilleusement développés par Balzac qui se servait très consciemment des procédés convenables à chaque genre. On pourrait se demander pourquoi les sujets espagnols sont presque toujours traités dans des nouvelles ou des contes ; la réponse est relativement facile. La première caractéristique des histoires espagnoles qui frappe tout lecteur c'est la qualité tragique des sujets. Or le genre par excellence, pour exprimer et pour susciter la terreur, est juste-

1. H. Bachelin et R. Dumesnil, *op. cit.*, p. 191.

2. Voir P. Bourget. *Études et Portraits*, Paris, 1906, t. III, p. 248 sq.

ment la nouvelle ². L'inattendu, le mélodramatique exigent cette forme courte et pressée, les invraisemblances, les absurdités mêmes nous échappent lorsque l'épouvante nous aiguillonne. Voilà une explication possible aussi du manque de décors. Les personnages surgissent devant nous, se heurtent avec violence, le dénouement arrive, et tout est fini ; la toile de fond n'importe guère puisque nous n'avons pas le temps d'y regarder. Le nouvelliste ne se tient pas obligé, non plus, à décider des questions, à soutenir des thèses, l'action brusque et définitive est tout ce qui le concerne. La politique espagnole n'entre pas dans *El Verdugo* du point de vue de l'écrivain, bien que la situation dépeinte soit le résultat indirect de négociations manquées à Madrid. Tout ce qui entre en scène dans le récit est un groupe d'âmes exaltées, tourmentées par des passions vives, poussées à des actions violentes.

L'Espagne figure en second lieu, dans certains des grands romans mêmes, par les études de caractère comme celles que nous avons discutées. Ces études, assez approfondies quelquefois, constituent nous semble-t-il une sorte de procédé technique de l'auteur. Vou-lant illustrer et incarner de grandes passions et des dévouements héroïques, Balzac a évoqué des personnages hispaniques qu'il a transportés dans une ambiance familière. C'est ainsi que nous trouvons dans la *Recherche de l'Absolu*, dans la *Cousine Bette*, dans la *Rabouilleuse*, ou dans les *Mémoires de deux jeunes mariées* des figures que le romancier a, pour ainsi dire, *importées* pour exprimer des sentiments élevés, pour ajouter au roman balzacien un peu de cette « grandeur d'âme » que possèdent les Espagnols.

Tout intérêt intrinsèque, des éléments espagnols mis de côté, la relation entre l'hispanisme du romancier et son romantisme (question que nous avons à peine effleurée) fournirait, à notre avis, la justification d'une étude spéciale sur l'Espagne dans les œuvres de Balzac. Car il n'y a guère de baromètre plus sur, nous semble-t-il, de ses sentiments à l'égard de l'École romantique que ses diverses attitudes et opinions à l'égard de l'Espagne. « Balzac était romantique, et plus romantique qu'on ne le croyait, pendant toute sa vie » écrit M. Le Breton ¹. Il faut en effet se rappeler toujours la qualité inégale de son œuvre, se rendre compte de ses rechutes, lapsus qu'il a réparés, heureusement pour nous, par des chefs-d'œuvre. « Jusqu'à la fin le génie de Balzac restera oscillant ; son imagination, qu'aucun goût ne tempère, l'emportera trop

1. A. Le Breton. *Balzac, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1905. p. 94.

souvent, et il écrira la même année cette niaiserie *Ferragus* et cette belle chose *Eugénie Grandet*¹. Les divers rapports du grand écrivain réaliste avec le romantisme sont indiqués, comme nous l'avons déjà dit, par des manifestations d'intérêt, pour l'Espagne. Le jeune homme, qui écrit d'une façon si débraillée à Victor Ratier, est prêt à écrire *Les Marana* et les *Contes Bruns* ; d'autres évocations de la Péninsule ont eu à notre avis leur origine bien souvent dans d'autres liaisons avec les disciples de Hugo.

Et enfin, *l'hispanisme* de Balzac n'est qu'une autre illustration de la qualité universelle de son génie qui, non content de dépeindre la vie d'une société, disons plutôt d'une nation, s'est étendu au-delà des frontières, a parcouru les pays septentrionaux, a franchi les Alpes et les Pyrénées. On s'étonnait que cet homme, écrivant dans une chambre hermétiquement fermée pendant des semaines entières, pût dépeindre avec une fidélité minutieuse la vie de province. Il a pu le faire, parce que ce qu'il a dépeint tout d'abord était l'âme humaine qu'il connaissait à fond. Et pour les pays étrangers, pour les populations quelquefois peu connues, il a puisé dans les vastes ressources de ses connaissances de l'homme, pour en donner des portraits qui nous étonnent parfois par leur clairvoyance.

2. R. de Gourmont. *Promenades Littéraires*. Paris, 1906, p. 113.

APPENDICE A.

QUELQUES ÉCRITS TYPIQUES SUR LES GUERRES D'ESPAGNE

1823

Craintes qu'inspire à un roturier le projet de guerre contre l'Espagne.

De l'excellence de la guerre avec l'Espagne par A. L. B.

Considérations sur la nécessité de faire la guerre aux révolutionnaires espagnols, et moyens à employer pour faire cette guerre avec avantage, le tout envisagé sous le rapport politique.

De l'Espagne et des conséquences de l'intervention armée. (Une quatrième édition 1824).

Réponse d'un Espagnol naturalisé Français.

Causes légitimes de la guerre contre l'Espagne entreprise par le gouvernement français.

De l'inévitabilité d'une guerre prochaine avec l'Angleterre présentée comme conséquence de la guerre d'Espagne.

La France et l'Espagne en 1808 et 1823.

Discours sur la grande question de la guerre entre la France et l'Espagne par quelqu'un qui a rêvé être membre de la Chambre des Députés.

Récit des opérations de l'armée française en Espagne sous le duc d'Angoulême.

De l'influence de la guerre d'Espagne sur l'affermissement de la dynastie légitime et de la monarchie constitutionnelle en France.

Le suffrage de la religion sur la glorieuse issue de la guerre d'Espagne, et les vœux qu'elle forme.

1824

De l'opposition à la guerre d'Espagne, et aux élections générales.

L'observateur parisien, ou coup d'œil sur les résultats de la guerre d'Espagne.

Des résultats de la guerre d'Espagne précédés d'un coup d'œil sur la révolution espagnole de 1820.

Histoire de la campagne d'Espagne.

1825

Encore un mot sur l'Espagne.

État réel de la question sur les services administratifs de l'armée d'Espagne. (Toute une masse d'écrits a paru à ce sujet).

Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne et en Portugal. (Traduit de l'espagnol de José de Condé par Marlès Lacroix).

1827

Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon (par le Général Foy).

Rêve d'un Espagnol, ou entretien de Canning et Castlereigh aux enfers.

QUELQUES POÉSIES SUR L'EXPÉDITION DE 1823

L'Espagne délivrée.

Élégie sur la guerre d'Espagne 1809.

Les Castillannes.

La Paix Reconquise, ou le Triomphe des Lys (héroïde).

L'Armée française en Espagne (Chant lyrique).

Scipion en Espagne. Hommage à son Altesse royale Monsieur le Duc d'Angoulême.

La Délivrance du Roi d'Espagne. Pot-pourri politique de Cadet-Boit-sans-soif, marinier proche de Pont-Royal.

Cantate pour la prise de Cadix.

Les Ibériennes.

Le triomphe des lys ou les Français en Espagne.

L'Espagne délivrée par la valeur et la sagesse (vers latins d'un collègue de garçons).

Chants du retour de l'armée des Pyrénées.

L'armée française en Espagne. Hymne à la Victoire.

Le retour des braves.

Ode sur le retour en France de l'armée d'Espagne par un soldat du 55^e régiment de ligne.

L'Espagne poétique (recueil 1826-1827).

APPENDICE B.

Il est assez intéressant de trouver à la fin de l'édition originale de *l'Histoire Impartiale des Jésuites*, 1824, la réclame d'une édition nouvelle du célèbre roman de Cervantes. Nous le reproduisons ici.

SOUSCRIPTION

Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche traduite de l'Espagnol de Michel de Cervantes. Dix volumes in-18 ornés de dix jolies gravures.

L'histoire de Don Quichotte est une conception si spirituelle qu'on ne saurait trop en multiplier les éditions. De toutes les traductions qui ont paru jusqu'à présent, l'opinion publique semble avoir donné la préférence à celle de M. de Saint-Martin à cause de sa fidélité et même de son élégance. C'est donc cette dernière, qui est devenue très rare aujourd'hui, que l'éditeur se propose de faire réimprimer en un format qui la rend plus commode et plus portative.

Le nom de l'imprimeur (M. Plassan) est une garantie de la belle exécution typographique d'un ouvrage qui réunit si éminemment l'instruction la plus solide à la morale la plus enjouée, et qui doit également plaire à toutes les classes de la société.

Nous espérons que le public accueillera favorablement cette nouvelle édition qui se recommandera par la netteté du texte et la beauté de l'exécution. L'ouvrage formera 10 volumes ornés de 10 jolies figures dessinées par M. Choquet et gravées par MM. Pourvoyeur et Manceau.

APPENDICE C.

L'AMOUR MASQUÉ OU IMPRUDENCE ET BONHEUR

En 1911, a paru chez un éditeur parisien, un « roman inédit » de Balzac, *L'Amour masqué ou Imprudence et bonheur*. « Œuvre tenue jusqu'à ce jour secrète, mais dont l'authenticité ne peut être révoquée en doute ni par l'historien des lettres (puisque'on en sait exactement l'origine) ni par le critique (puisque'on y retrouve la marque essentielle, la manière, et pour tout dire d'un mot « le génie » du maître) ; œuvre cachée jalousement comme un joyau dans un trésor de famille¹. » Cette nouvelle « inédite » aurait été présentée par l'auteur à son hôtesse, la duchesse de Dino, née de Sainte-Aldegonde, comme cadeau unique pour faire hommage à son illustre amie.

L'histoire est d'un ton assez romanesque. Un jeune officier Léon de Préval, rencontre à l'Opéra un masque qui l'intrigue fortement. Au cours d'une conversation très satisfaisante, il reçoit même la promesse d'un rendez-vous. Quelques jours plus tard, il est invité à se soumettre aux mêmes conditions que le héros de la *Fille aux yeux d'or*. Sa maîtresse inconnue garde toujours son masque de velours ; une lettre subséquente apprend à Léon qu'il ne saura jamais l'identité de sa mystérieuse amante. Seulement, leur enfant qui va naître, lui demandera secours au besoin par moyen d'une bague dont on lui envoie la moitié. Désespéré, le jeune homme s'en va à la guerre d'Espagne en 1823.

Sur ces entrefaites, l'inconnue, M^{me} de Roselis, une fille créole née à la Martinique et passionnée comme toutes ses compatriotes, élève sa fille loin de la ville. Un jour, on lui apporte un homme évanoui dont les blessures reçues en Espagne viennent de rouvrir ; c'est Léon, gravement malade. M^{me} de Roselis s'évertue pour le ramener à la vie. Le jeune officier devient amoureux de sa char-

1. *L'amour masqué ou Imprudence et Bonheur*. Jean Gillequin et C^{ie} éditeurs, Paris, 1911. Avertissement des éditeurs.

mante infirmière ; une lutte s'engage entre sa fidélité à l'inconnue, mère de son enfant, et son amour pour la femme qui l'a sauvé. Enfin, M^{me} de Roselis, convaincue de la noblesse parfaite de cet homme, doublement amoureux d'elle, lui demande un second rendez-vous à l'Opéra, et révèle son identité si longtemps cachée.

Cette petite nouvelle, qui entrerait si heureusement dans le cadre de notre étude, soulève cependant quelques doutes. La question de l'authenticité reste loin d'être définitivement décidée. Dans un article du *Mercure de France*, M. Pierre Lavedan déclare *l'Amour masqué*, « aussi peu Balzacien que possible ¹ ». Il n'y trouve aucun des traits balzaciens, et voudrait l'attribuer à quelque faussaire habile, à quelque posticheur adroit. M. Lavedan signale aussi la ressemblance remarquable entre *l'Amour Masqué* et *Le Domino blanc*, nouvelle de Moleri, qui a paru dans le *Magasin Littéraire* d'avril 1845 et qui entraîne la possibilité de plagiat de l'un ou de l'autre côté ².

Les documents de la collection Lovenjoul ne décident pas non plus la question de l'authenticité de *l'Amour Masqué*. Les dates citées par les divers correspondants renferment des contradictions qui nous empêchent d'arriver à des conclusions définitives.

Remarquons seulement que, même dans les œuvres qui ne sont qu'attribuées au romancier, l'élément hispanique ne laisse pas de paraître.

1. Pierre Lavedan. *Balzac et Moleri*. *Mercure de France*, mars, 1912.

2. Moleri, pseudonyme de Hypolite Jules Demolière.

BIBLIOGRAPHIE

Ceux qui désirent consulter une bibliographie complète auront recours naturellement à l'ouvrage de M. Royce avec son supplément¹. Nous n'indiquons ici que des livres qui peuvent aider directement à la documentation du sujet spécial que nous discutons. A moins d'autres indications, le lieu de publication est Paris.

Œuvres de Balzac

Inédites

Lettres à l'Étrangère. Tomes 3 et 4. Collection Lovenjoul.

Les Fantaisies de la Gina. (Nouvelle inédite). *Les cahiers Balzaciens* publiés par Marcel Bouteron, (3), 1923.

Œuvres Complètes.

Contes Bruns par une... Chez Canel, 1832.

Par BALZAC, Philarète CHASLES et Charles RABOU. Le titre porte au lieu des noms des auteurs une vignette de Tony Johannot, représentant une tête à l'envers.

H. DE BALZAC. *Contes Bruns*. Préface et notes de Marcel Bouteron, (Pages retrouvées), 1927.

Œuvres complètes de H. DE BALZAC. Paris, Michel Lévy Frères, éditeurs. 24 volumes, 1869-1876.

Œuvres complètes de Honoré DE BALZAC. *La Comédie Humaine*. Texte révisé et annoté par Marcel Bouteron et Henri Longnon. Louis Conard, éditeur. Paris.

Cette belle édition est en cours de publication.

H. DE BALZAC. *Œuvres Illustrées*.

Œuvres de Jeunesse, Paris, 1855.

1. *A Balzac Bibliography*. W. H. Royce, Chicago University Press 1928. A Paris, en dépôt chez Champion.

Ouvrages sur Balzac.

ARRIGON, L.-J.

Les années romantiques de Balzac, 1927.

Les débuts littéraires d'Honoré de Balzac, 1924.

BALDENSBERGER, F.

Orientations étrangères chez Honoré de Balzac, 1927.

BARRIÈRE, M.

L'œuvre de Honoré de Balzac, 1890.

BELLESSERT, A.

Balzac et son Œuvre, 1925.

BETTELHEIM, A.

Balzac, eine Biographie. München, 1926.

BIRÉ, E.

Honoré de Balzac, 1897.

CHAMPFLEURY, J.-F.

Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui, 1861.

CRÉPET, J.

Pensées, Sujets, Fragments, 1910.

GAUTIER, Théophile.

Honoré de Balzac, 1859.

GOURMONT, R. (de)

Promenades Littéraires, 5^e série, 1906.

HANOTAUX, G. et VICAIRE, G.

La jeunesse de Balzac. Balzac Imprimeur, 1902.

HASTINGS, W. S.

The Drama of Balzac. Baltimore, 1917.

L'HOMER, J.

Balzac dans l'intimité, 1904.

LOVENJOUL, Vicomte Charles Spoelberch de,

Histoire des Œuvres de Balzac, 1886.

MILATCHITCH, D. Z.

Le théâtre de Balzac, 1930.

Le théâtre inédit de Balzac, 1930.

MONTALÉE, R.

En lisant Balzac, 1925.

ROYAUMONT, L. (de)

Balzac et la Société des Gens de Lettres, s. d.

SÉGU, F.

Un maître de Balzac méconnu. 1928.

ZWEIG, S.

Deux grands romanciers du XIX^e siècle, Balzac, Dickens. 1925.

**Liste d'ouvrages qui peuvent avoir aidé
à former les conceptions de Balzac à l'égard de l'Espagne.**

ABRANTÈS, M^{me} (d')

Mémoires de M^{me} la Duchesse d'Abrantès, ou souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. 1831-1838. Tome 8 surtout.

L'Amirante de Castille. 1832.

Annuaire Anecdotique. Recueil. 1826-1829.

AULNOY, Marie (Comtesse d')

Mémoires de la cour d'Espagne.

Relation du voyage d'Espagne.

Nouvelles espagnoles (sic).

BEAUMARCHAIS, Pierre-Augustin (Caron de)

Le Barbier de Séville.

Le mariage de Figaro.

BLAZE, Sébastien.

Mémoires d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne, 1808-1814. Paris, 1828.

CERVANTES SAAVEDRA (Miguel de)

Don Quichotte.

Novelas ejemplares.

CREUZÉ DE LESSER, Augustin-François (baron).

Le Cid. Romances espagnoles, imitées en romances françaises, 1814. Nouvelle édition, 1823.

CUSTINE, Adolphe. (Marquis de)

L'Espagne sous Ferdinand VII. 1838.

DAVIN, Félix.

Le Crapaud. Roman espagnol, 1823, s. d. (1830 ?)

DESCHAMPS, E.

Études françaises et étrangères, 1829.

FLORIAN, Jean-Pierre-Clovis (de)

La Jeunesse de Florian ou les Mémoires d'un jeune Espagnol.

FONTANEY, A.

Scènes de la vie castillane. Par Lord Feeling. 1835.

Déjà publiées dans la Revue des Deux-Mondes, 1831-1832.

GAUTIER, Théophile.

Tra los Montes. 1839.

HITA, Gines Perez (de)

Histoire Chevaleresque des Maures de Grenade.

Traduite 1809 par Sané.

HUBER, V. A.

Esquisses sur l'Espagne (Traduction. 1830).

HUGO, Abel.

Romances historiques traduites de l'espagnol. 1822.

HUGO, Victor.

Hernani. 1830.

Les Orientales. 1829.

LABORDE, Alexandre (Comte de).

Voyage pittoresque et historique en Espagne. 1807-1814. 4 volumes.

Itinéraire descriptif de l'Espagne. 1809-1827. 5 volumes.

LANTIER, Étienne-François (de).

Voyage en Espagne du Chevalier de Saint-Gervais, officier français, et les divers événements de son voyage. 1809. —
Autres éditions, 1820, 1836.

LATOUCHE (Henri de), Hyacinthe Thabaud de

Dernières lettres de deux amants à Barcelone. 1822.

La Reine d'Espagne. 1831.

LEBRUN, Pierre-Antoine.

Le Cid d'Andalousie. 1825.

LEMERCIER, N.

Pinto. 1800, reprise 1834.

LESAGE, Alain-René

Gil Blas de Santillane.

Guzman d'Alfarache.

Le Bachelier de Salamanque.

LEWIS, M. G.

Le Moine. (Traduction de 1799 ?)

MARTINEZ DE LA ROSA, Francisco

Aben-Humeya. 1830.

- MÉRIMÉE, Prosper
Théâtre de Clara Gazul. 1825.
La Famille de Carvajal. 1828.
- MERLIN, Comtesse
Souvenirs et Mémoires de la Comtesse Merlin. 1836. 4 volumes.
- Moniteur Universel (Le)*
Années 1820-1850 pour les comptes-rendus des débats parlementaires.
- MUSSET, Alfred de
Contes d'Espagne et d'Italie. 1829-1830.
- NODIER, Charles
Inès de las Sierras. 1837.
- PIXÉRÉCOURT, Guilbert de, René Charles
Les Maures d'Espagne ou le pouvoir de l'enfance. 1804.
Pirate (Le). Recueil Littéraire, 1829-30.
- REGNARD (Chevalier de)
Romances sur le Cid. 1830.
- RESSÉGUIER (Jules de)
Almaria. 1835.
- SCHLEGEL, A. W.
Cours de littérature dramatique. (Traduit de l'allemand par M^{me} Necker de Saussure, 1814.)
- SAINT-PRIEST, Alexis (Comte de)
L'Espagne. 1830. (Fragment de voyage).
- SALVANDY, Narcisse-Achille (Comte de)
Don Alonso ou l'Espagne. 1824.
- TAYLOR, Isidore-Justin (baron)
Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique de Tanger à Tétouan. 1826.
- VIGNY (Alfred de)
Le Trappiste. 1822.
Poèmes antiques et modernes. 1825.
Cinq-Mars. 1826.

Autres ouvrages à consulter.

- ANCELOT (M^{me} Virginie)
Les salons de Paris. Foyers éteints. 1858.

ASSE, E.

Les Petits Romantiques. 1900.

Fontaney. 1896.

BALDENSPERGER, F.

Le mouvement des idées dans l'Émigration française (1789-1815).

1924-1925.

BASSANVILLE (M^{me} la Comtesse de)

Mémoires. Les salons d'autrefois. 1864.

BLAZE DE BURY, H.

MM. Émile et Antony Deschamps. R. D. M. août 1841.

BOURGET, P.

Études et portraits. Tome 3, 1906.

BOUTERON, M.

Une amitié de Balzac. Correspondance inédite de M^{me} Carraud.

R. D. M., 1922-1923.

Une année de la vie de Balzac (1835). Monaco, 1925.

BREUILLAC, M.

Hoffmann en France. R. H. L., 1906.

BRUNETIÈRE, F.

Études Critiques. 4^e série, Pages 51-71.

CAZENAVE, J.

Le Roman Hispano-Mauresque en France. R. L. C., 1925.

CERFBERR, A. et CHRISTOFFE, J.

Répertoire de la Comédie Humaine de H. de Balzac. 1887.

CHASLES, Philarète

Mémoires. 1876-1877, tome I.

Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le Lieutenant-colonel

L. N. Périolas (1832-1845). 1923.

Cahiers Balzaciens publiés par Marcel Bouteron.

DUPUY, E.

Alfred de Vigny et ses amitiés romantiques. 1910, 2 vol.

FARINELLI, A.

Guillaume de Humboldt et l'Espagne. Torino, 1924.

FIGAROLA CANEDA, D.

La Condesa de Merlin. 1928.

FILON, A.

Mérimée et ses amis. 1894.

FONTANEY, A.

Journal intime. Publié avec introduction et notes par R. Jasinski. 1925.

GIRARD H.

Un bourgeois dilettante à l'époque romantique, Émile Deschamps, 1791-1871. 1921.

GONCOURT, E. et. J.

Gavarni, l'homme et l'œuvre. 1873.

HUSZAR, G.

L'influence de l'Espagne sur le théâtre français au XVIII^e et au XIX^e siècles. 1912.

KARR, Alphonse

Le Livre de Bord. Tomes 1 et 2, 1879.

KILLEN, A. M.

Le roman terrifiant ou roman noir de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. 1924.

LAFOND, P.

L'aube romantique. 1910.

LANDRE, J.

Gavarni. 1913.

LANSON, G.

Deschamps et le romancero. R. H. L., 1899.

LARAT, J.

La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier. 1923.

LAVEDAN, P.

Balzac et Moleri. M. F., Mars, 1912.

LÉGER, C.

A la recherche de Balzac. 1927.

MAIGRON, L.

Le romantisme et la mode. 1911.

MARABAIL, P.

L'influence de l'esprit militaire sur Alfred de Vigny. 1912.

MARIE, Aristide

Boulangier. 1925.

MARQUISET, A.

Une merveilleuse (M^{me} Hamelin). 1909.

MARTINENCHE, E.

L'Espagne et le romantisme français. 1922.

MAZADE, C.

M^{me} Merlin (chronique). R. D. M., avril-juin, 1852.

MIRECOURT, E.

Le Baron Taylor. 1854.

MOLÈNES, G. (de)

Les Ressources de Quinola. R. D. M., 1^{er} avril, 1842.

MOREL, L.

Clavigo en Allemagne et en France. R. H. L., 1903.

MOREL-FATIO, A.

Études sur l'Espagne. 1^{re} série, 1888.

El Puñal en la liga. R. L. C., 1922.

PALFREY, T. R.

L'Europe Littéraire (1833-1834), une tentative de périodique cosmopolite. 1927.

PRIOR, H.

Balzac à Milan. R. P., Juillet-août 1925.

SARRAILH, J.

Martinez de la Rosa. 1930.

L'émigration et le romantisme espagnol. R. L. C., 1930.

SALOMON, M.

Charles Nodier et le groupe romantique. 1908.

SÉCHÉ, L.

Le Cénacle de Joseph Delorme, 1912.

TRAHARD, P.

La Jeunesse de Prosper Mérimée. 1925.

Cervantes et Mérimée. R. L. C., 1922.

TURQUAN, J.

La Générale Junot, Duchesse d'Abrantès. 1901.

Vu le 2 Mars 1931

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX

Vu et Permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

Pour le Recteur :

l'Inspecteur de l'Académie

J. PERRON.

INDEX DES TITRES DES ŒUVRES DE BALZAC, CITÉES

- Adieu*, 35.
Albert Savarus, 113, 149.
Argow le pirate, 24.
Auberge (l') rouge, 35.

Béatrix, 81, 113, 126, 150.

Catherine de Médicis, 29, 110, 117, 119.
Centenaire (le), 27, 35, 58.
Chouans (les), 29, 35, 39, 49, 51, 55, 81, 124.
Code (le) des gens honnêtes, 23.
Colonel (le) Chabert, 52.
Comédie (la) du diable, 94.
Comédiens (les) sans le savoir, 106.
Contes bruns, 61, 65, 70, 88, 153.
Contes (les) drôlatiques, 61, 149.
Contrat (le) de Mariage, 127, 129.
Conversation entre onze heures et minuit (une), 61, 77.
Cousine (la) Bette, 14, 19, 27, 127, 130, 152.
Curé (le) de village, 147.

Début dans la vie (un), 23, 127.
De la mode en littérature, 37, 95.
Député (le) d'Arcis, 108.
Deux (les) rencontres, 145.
Deux (les) rêves, 18.
Dom Gigadas, 150.
Duchesse (la) de Langeais, 28.
Du droit d'aïnesse, 97.

École (l') des ménages, 105.
Elixir (l') de longue vie, 27, 58-60, 67, 72, 73.
El Verdugo, 35, 45-48, 84, 152.
Envers (l') de l'histoire contemporaine, 25, 113.
Employés (les), 11, 20, 105.
Épicier (l'), 106.
Eugénie Grandet, 105, 151, 153.

Facino Cane, 11.
Fantaisies de la Gina (les), 150.
Fausse (la) maîtresse, 108, 115.
Femme (la) de trente ans, 35, 133.
Ferragus, 28, 110, 153.
Fille (la) aux yeux d'or, 28, 128, 144.
Fille d'Ève (une), 113.
France (la) et l'Étranger, 96.

Gambara, 90, 148.
Gavarni, 88.
Grande Bretèche (la), 27, 61, 72.
Grand d'Espagne (le), 61, 65, 72, 145.

Héritière (l') de Birague, 22, 26, 141
Histoire de giberne, 68.
Histoire des Treize, 27, 28, 143, 144.
Honorine, 27, 108, 115.

Illusions perdues, 28, 140.

Jane la Pâle, 32, 35.
Jean-Louis, 24.

Lettre aux écrivains français du XIX^e siècle, 94.
Lettres sur Paris, 81, 90, 96, 97, 98, 146.
Litanies (les) romantiques, 57.
Louis Lambert, 11, 13, 15, 114.
Lys (le) dans la vallée, 151.

Maison (la) Nucingen, 23, 37, 107, 151.
Maîtresse de notre colonel (la), 150.
Maître Cornelius, 11.
Marana (les), 27, 35, 61, 72, 83, 148, 153.
Martyr (le) calviniste, 8.
Massimilla Doni, 90, 149.
Médecin de campagne, 105, 106, 147, 151.
Melmoth réconcilié, 27.

- Mémoires de deux jeunes mariées*, 108, 115, 135, 145, 148, 152.
Modeste Mignon, 151.
Muse (la) du département, 108, 145, 146.
Opium (l'),
Passion (une) dans le désert, 12, 35.
Paysans (les), 105, 107.
Peau (la) de chagrin, 27, 60, 75, 88, 93, 94, 106, 114, 123.
Père (le) Goriot, 28.
Petites misères de la vie conjugale, 19.
Physiologie du mariage, 10, 18, 23, 88, 89, 101, 127.
Pierre Grassou, 91.
Propriété (la) littéraire, 94.
Proscrits (les), 11, 25.
Rabouilleuse (la), 17, 36, 108, 134, 152.
- Recherche (la) de l'absolu*, 107, 111, 148, 152.
Ressources (les) de Quinola, 21, 26, 116, 121, 122, 123, 124, 145.
Réquisitionnaire (le), 35.
Revue parisienne, 86, 102, 118, 141.
Sarrasine, 64, 90, 112, 148.
Séraphita, 12, 114.
Six rois de France, 116.
Souvenirs d'un paria, 16, 81.
Ténébreuse affaire (une), 36, 122.
Théorie de la démarche, 13.
Traité de la vie élégante, 107.
Ursule Mirouet, 105, 114.
Vautrin, 145.
Vicaire (le) des Ardennes, 26, 140.
Vue (une) du grand monde, 86.
-

INDEX DES NOMS PROPRES

- Abrantès (M^{me} d'), 7, 10, 45, 46, 64,
 68, 69, 88, 95, 103, 105, 109, 126,
 144.
 Aguado, 85-86, 108.
 Ancelot (M^{me} Virginie), 12, 79, 80.
 Angoulême (duc d'), 31, 32, 89.

 Bagration (princesse), 85, 126, 127.
 Balzac (B-F.), 8, 9, 38.
 Balzac (M^{me} B. F.), 8, 16, 17, 114.
 Balzac (Henri), 126.
 Balzac (Laure, M^{me} Surville), 11, 16,
 17, 37, 45, 114, 143.
 Bandello, 11.
 Bassanville (M^{me}), 52, 83, 85, 126.
 Beaumarchais, 17-22, 29, 140, 141.
 Bernard (Charles de), 123-124.
 Berny (M^{me}), 97, 120.
 Boehme, 114.
 Bohain, 94.
 Boulanger, 51, 77, 91, 103.
 Boyer, 61.
 Brillat-Savarin, 23.
 Byron, 19, 113.

 Calderon, 21, 54, 109, 143.
 Canel, 61.
 Carraud (M^{me}), 10, 37, 75, 91.
 Carrel (A.), 32.
 Castries (M^{me} de), 97.
 Cervantes-Saavedra, 17, 23, 25, 26, 45,
 103, 139, 143.
 Champfleury, 12.
 Charles-Quint, 24, 53, 121, 122, 136,
 143.
 Charles X, 31, 96.
 Chasles (P.), 59, 61, 82, 93, 148.
 Chateaubriand, 57, 142.
 Christine (la reine), 7, 100, 146.
 Cooper, 17, 28, 29.
 Corneille, 20, 141.

 Creuzé de Lesser, 79, 142.
 Custine (A. de), 20, 39, 79, 103, 104,
 105, 118, 144.

 Daminois (M^{lle}), 112.
 Dauzats, 77.
 Davin, 10, 27, 89, 94, 109, 111, 113.
 Deschamps (Émile), 51, 71, 73, 77, 79,
 81, 142.
 Devéria (E. et A.), 39, 41, 51, 81, 91.
 D'Houdetot, 34.

 Fénelon, 114, 115.
 Ferdinand VII, 84, 85, 102, 108, 136.
 Fitzjames (duc de), 7, 97.
 Florian, 26, 141.
 Fontaney, 12, 76, 78-79, 80, 90, 105,
 113, 144.
 Foy, 32.

 Gaudy (J. L.), 69, 102.
 Gautier, 13, 28, 44, 64, 80, 91, 140, 150.
 Gavarni, 86-88, 144.
 Gay (M^{me}), 45, 103, 114, 115.
 Gérard (baron), 76, 79, 80, 83, 91.
 Girardin (M^{me}), 103, 140.
 Goethe, 22.
 Goncourt (E. de), 87.
 Gozlan (L.), 9, 140.
 Goya, 91.
 Guesdon (F.) (Mortonval), 120.
 Guinot, 11.
 Guyon (M^{me}), 114, 115.

 Hamelin (M^{me}), 126, 127.
 Hanska (M^{me}), 14, 36, 112, 114, 118,
 119, 123, 124, 128.
 Hoffmann, 58, 59, 75.
 Houssaye, 147.
 Huber, 55, 56, 61, 72, 147.

- Hugo (V.), 11, 39, 51, 53-55, 57, 58, 59, 60, 61, 73, 75-76, 77, 78, 80, 89, 90, 91, 103, 111, 121, 123, 140, 148.
Humboldt, 76.
- Laborde, 144.
Lacroix, 9, 61.
Lamartine, 57, 103.
Lantier, 43.
Lassailly, 140.
Latouche, 58, 77, 88-89.
Le Poitevin, 19.
Lesage, 17, 20, 21, 22, 25, 29, 45, 107, 143.
Lewis, 17, 26-27, 29, 79, 89, 113.
Loeve-Veimar, 59.
Loyola, 115, 143.
- Malibran, 90, 91.
Marliani (Juana), 149.
Martinez de la Rosa, 83-84, 143.
Marbouty (M^{me}), 90.
Marsollier, 22.
Maturin, 17, 27.
Mérinée, 51, 67, 79-81, 83, 89, 112, 113, 125.
Merle, 85, 150.
Merlin (Comtesse), 80, 82-83, 85, 91, 103, 126.
Meyerbeer, 90.
Mesmer, 114.
Mina, 41, 89, 101.
Molière, 19, 21, 141.
Montalembert, 93.
Musset, 51, 58, 77, 81-82, 90, 105.
- Napoléon 1^{er}, 15, 31, 32, 33, 35, 36, 42, 69, 73, 102, 117, 119, 127, 136.
Nodier, 44, 58, 59, 60, 71, 78, 79, 80, 103, 105, 114, 144.
- Olozaga, 143.
Otway, 27-28.
Ourliac, 24, 150.
- Perez de Hita, 141.
Périolas, 38.
Philippe, 11, 24, 118, 119-122, 143.
Pixérécourt, 141.
Pommereul (baron), 38, 39.
Prince de la Paix, 42, 45, 122, 123.
- Rabelais, 23, 25.
Rabou, 61.
Ratier, 153.
Radcliffe (M^{me}), 26, 27, 89.
Récamier (M^{me}), 95, 103.
Regnard, 55.
Rességuier, 77, 84-85, 150.
Richardson, 25.
Rougemont (M^{lle}), 17.
- Sainte-Beuve, 25, 51, 78, 86.
Sainte-Thérèse, 111, 114, 115, 133, 143.
Saint-Martin, 114.
Saint-Réal (abbé), 28.
Salvandy, 41-43, 114, 125.
Sané, 141.
Scarron, 21.
Schlegel, 73.
Scott, 17, 25, 28, 29, 55, 89.
Serefina san severino (Ctesse de), 11.
Shelley (Mrs), 58.
Southey, 44.
Stendhal, 150.
Sterne, 25.
Sue, 123.
Surville, 102.
Swedenborg, 114.
- Taylor, 43-45, 51, 77, 144.
Thomassy, 97, 109.
- Vega, 54, 79, 143.
Vidocq, 12.
Vigny, 34, 39, 51, 77.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
------------------------	---

CHAPITRE I

Premières Impressions

La vie de Collège. La vie à Paris. Lectures de jeunesse ; Beaumarchais, Lesage, Cervantès, Lewis, Otway.	
Les premières conceptions sur l'Espagne données par ces auteurs restent assez fixes	15

CHAPITRE II

Les Réminiscences sur la guerre d'Espagne

Masse d'écrits sur la guerre d'Espagne. — <i>Mémoires d'un Apothicaire</i> . — Prédilection de Balzac pour les militaires. — Les Carraud. — Périolas. — de Pommereul, de Vigny, <i>Cinq Mars</i> . — Salvandy, <i>Don Alonso</i> . Taylor. — <i>Voyage Pittoresque en Espagne</i> . — M ^{me} d'Abrantès, <i>Mémoires</i> . <i>El Verdugo</i> , récit soldatesque	31
---	----

CHAPITRE III

L'Opposition aux conceptions romantiques

Entrée de Balzac dans les salons romantiques. Ses critiques sévères des hispanisants de 1830. — <i>Hernani</i> . <i>Les Esquisses sur l'Espagne</i> de Huber. <i>Les Romances</i> de Regnard, etc... <i>L'Elixir de longue vie</i>	51
--	----

CHAPITRE IV

L'Espagne des Romantiques

L'Espagne et les Espagnols dépeints par Balzac dans <i>Les Marana</i> . — <i>La Grande Breûche</i> . — <i>Le Grand d'Espagne</i> . — Éléments romantiques de cette peinture.	63
--	----

CHAPITRE V

Témoignages Caractéristiques sur l'Espagne

Les Salons Romantiques et les habitués.

Hugo, Gérard, Nodier, Mérimée, Fontaney, M^{me} Merlin, Martinez de la Rosa.

Les Journalistes.

Rességuier, Merle, Aguado, Gavarni.

Publications sur l'Espagne.

M^{me} d'Abrantès, *Mémoires*. Félix Davin, *Le Crapaud*. Latouche, *La Reine d'Espagne*.

Le motif espagnol très populaire dans les modes et dans les arts vers 1830

75

CHAPITRE VI

L'Espagne parmi les Nations

Orientation cosmopolite de la pensée balzacienne vers 1833.

1) L'Espagne politique.

Articles sur *La France et l'Étranger* dans *La Chronique de Paris*.

Opinions de Balzac sur la politique espagnole.

L'Espagne sous Ferdinand VII du Marquis de Custine.

2) Les mœurs espagnoles dans la *Comédie Humaine*.

L'Espagne financière et diplomatique

94

CHAPITRE VII

L'Espagne parmi les Nations (suite)

1) La Religion de l'Espagne.

Influence prédominante de l'Église romaine.

La vie des Cloîtres dans les œuvres.

Le Mysticisme. Admiration de Balzac pour Sainte Thérèse.

2) L'Espagne Historique.

Les six Rois de France. — *Catherine de Médicis*.

Admiration de Balzac pour Philippe II. — Tentatives d'écrire une

tragédie sur Philippe. — *Les Ressources de Quinola*. — Projet d'é-

crire un roman historique sur la conquête de la Franche-Comté. —

Balzac invoque l'Espagne dans ses relations avec la France 109

CHAPITRE VIII

Les Personnages Espagnols

Les Créoles, types primitifs.

Paquita Valdes, Les Evangélista, Montès de Montejanos.

Les Espagnols, âmes exaltées.

M^{me} Claes, sa fille, Emmanuel Solis, Gomez, Fario, Felipe, Macumer 125

CHAPITRE IX

Quelques conclusions générales

Balzac s'inspire très peu de la littérature espagnole. Il y a une affinité appréciable entre l'âme espagnole et l'âme héroïque de Balzac.

Il exprime, cependant, les conceptions conventionnelles sur la Péninsule.

En général, il écrit sur l'Espagne dans ses œuvres romantiques, et dépeint l'Espagne romantique. L'Espagne est pour lui plutôt un état d'âme qu'un pays géographique.

L'auteur confond constamment l'Espagne, l'Italie et le Midi de la France.

La Péninsule ne lui a inspiré aucun grand roman. Mais, elle lui a fourni l'inspiration de quelques nouvelles qui sont des chefs-d'œuvre.

Plusieurs études de caractère de premier ordre concernent des Espagnols.

Son attitude envers l'Espagne est une illustration de ses tendances romantiques ; son hispanisme est aussi une illustration de la qualité universelle de son génie

139

APPENDICES.

155

BIBLIOGRAPHIE

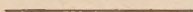
161

INDEX des titres des œuvres de Balzac citées

169

INDEX des noms propres.

171



S. I. L. I. C.

SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS LITTÉRAIRES INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES

41, Rue du Metz, LILLE

